

# « RACONTE ! »

## Cahiers de souvenirs de «Manline»

(1922 – 1954 environ)

Manline nous racontait souvent ses souvenirs de jeunesse, et nous tenions à ce qu'ils soient écrits pour témoigner d'une époque si différente... Elle a écrit ces trois cahiers dans les années 90, puis de 2001 à 2003.

### Cahier 1

#### Introduction

«Raconte-moi ta vie » m'a dit Émeline  
«Raconte-moi tes rêves » m'a dit Nathalie  
«Raconte quand tu étais petite !»

Avec vous, mes chers enfants, il faut toujours que je raconte. J'aime voir briller vos regards attentifs (adjectif bien faible pour décrire cette attente gourmande que vous manifestez. Comme j'ai aimé les regards de Jean Raymond et Christian qui, tout petits, réclamaient déjà «toutar, maman ! » Comme j'aimais les regards de mes élèves qui, chaque matin, cartable rangé vite fait et bras croisés, attendaient "la morale" : une histoire que je leur contais et sur laquelle nous épiloguions...

Pas besoin de réclamer le silence : ils ressemblaient à ces petits chiens à qui on va lancer le morceau convoité. Rien ne remplacera jamais la parole et cet échange de regards qui établit le courant et permet au conteur l'état de grâce...

Mais puisque Christian insiste, je vais essayer de concilier toutes ces choses de ma vie que je leur ai racontées : je dis bien racontées et non pas contées. Je les ai si souvent répétées !

Ce sont des choses bien simples, bien ordinaires, mais la vie a tellement changé depuis un demi-siècle qu'elles paraîtront peut-être curieuses et dignes d'intérêt.

Sans doute vais-je y prendre un certain plaisir. Quand l'essentiel de la vie est passé, quand le temps a ralenti sa cadence - du moins le semble-t-il - comme on repense avec tendresse à son enfance, à tous ceux qu'on a aimés et laissés en chemin... comme on les comprend mieux, comme on imagine tout ce qu'on n'a pas remarqué alors...

Il semble qu'on retrouve les fils qu'on a laissés traîner... peut-être rompus, qu'on les renoue, qu'on les rassemble pour retisser la trame de notre vie... pour voir comme on vient de loin...

Je suis née à Amiens le 17 octobre 1922 un mardi après-midi jour de lessive m'a dit maman - au 41 de la rue François Delavigne, une rue qui monte, parallèlement à l'avenue Foix, cette grande artère qui naît à gauche de la gare Saint-Roch et aboutit aux boulevards extérieurs.

Papa et maman, qui s'étaient mariés le 4 octobre 1919, n'étaient pas pressés d'avoir un enfant.

Il fallait d'abord panser les plaies. Raymond avait perdu ses deux frères Henri et Désiré pendant la guerre : l'un au Chemin des Dames, l'autre à Verdun. Deux lieux terribles qui ont marqué les mémoires.

Charlotte avait perdu son frère Édouard, son jeune oncle Gabriel et ses proches parents tués dans les bombardements de Péronne dont elle était native.

De plus, mes parents habitèrent d'abord 19 rue Vascosan, chez les parents de papa. Il fallait reconstruire des logements dans la ville mutilée.

Enfin mes parents avaient trouvé cette petite maison où je suis née car on accouchait chez soi avec l'aide d'une sage-femme et d'un médecin si nécessaire.

Papa ne voulait pas de garçons "pour qu'à 20 ans il aille se faire tuer à la guerre " ! C'est dire que l'arrivée d'une fille, pourtant difficile avec les forceps et l'aide du docteur Delarue, combla mes parents de joie.

Pendant 7 ans j'allais être la petite reine de la maison et le soleil de grand-mère Marié.

Chère grand-mère Marie qui avait tant besoin de tendresse pour combler le grand vide laissé dans son cœur par la mort de ses deux fils...

Je ne mesure que maintenant le prix de mes baisers et de mes rires...

Elle était toute ronde, ma grand-mère Marie ! Ronde était sa tête surmontée d'un petit chignon rond et blond où se mêlaient des fils d'argent , rondes les lunettes cerclées de fer qu'elle chaussait pour tricoter. Ronds, ses doigts courts si agiles que je n'arrivais pas à suivre le mouvement des aiguilles de fer dont j'aimais le cliquetis. Ronde sa poitrine moelleuse où j'aimais faire câlin - ronds ses genoux cachés sous la longue jupe et rondes ses cuisses sur lesquelles j'aimais grimper : " viens à "gron" me disait elle quand j'arrivais. Je ne me faisais pas prier. Blottie contre elle, je réclamaï "compère Guilleri" et je me laissais imprégner de bonheur - Et dans ces moments privilégiés, le bleu si clair de ses yeux pétillait de lumière.

Notre maison n'était pas grande : on y entrait par un petit couloir débouchant dans une grande cuisine, elle-même donnant sur une cour et un jardinet. À droite du couloir, une petite salle à manger éclairée par une seule fenêtre en façade. Un escalier montait de la cuisine à un palier sur lequel donnaient les portes de 2 chambres. Au fond duquel un petit hangar abritait trépied et baquets pour la lessive, à côté d'un cabinet en bois dans le siège était percé d'un cercle. Pas d'évier, pas d'eau, pas d'électricité.

Le soir, on allumait la lampe à pétrole au milieu de la table; j'aimais voir monter ou descendre la mèche à l'aide d'une virole en cuivre, mais je n'avais pas le droit d'y toucher. La longue mèche blanche, lovée comme un serpent dans le ventre de verre décoré me semblait mystérieuse... Plus rassurante et amicale me semblait la petite lampe Pigeon que mon père déposait dans le tournant de l'escalier, sur une tablette de bois, lorsqu'il

me montait à dos, le soir, pour aller me coucher : Les ombres dansaient sur les murs, la lampe perçait à peine l'obscurité de la chambre, mais maman m'avait déshabillée en bas, près de la cuisinière, et on avait monté dans mon lit la bouillotte de terre grise vernissée, une heure auparavant. Il ne me restait qu'à me glisser dans les draps tièdes, papa remontait bien les couvertures et me caressait les cheveux et je fermais les yeux tandis que l'obscurité envahissait la chambre et que j'écoutais les pas s'éloigner dans l'escalier. J'étais bien; papa et maman, mes dieux tutélaires, veillaient sur moi.

La maison de grand-mère Marie me paraissait très grande à côté de la nôtre. Le couloir était beaucoup plus long, il y avait sur le côté salle et salon, ou plutôt deux salles. L'escalier prenait dans le couloir et montait et aux trois chambres : une à mi-chemin, au-dessus de la cuisine, et les deux autres à l'étage. Si j'insiste sur la disposition des lieux, c'est que ce genre de maison, en brique et coiffé d'ardoises, est typiquement amiénoise. Elle possédait une cour avec des apprentis et un petit jardin au centre duquel s'élevait un poirier énorme qui donnait des poires "curé" - un nom qui m'intriguait beaucoup : quel rapport pouvait-il y avoir entre ces poires et le curé ? Elle était longue et bien large du bas... Je me demandais si leur forme ne pouvait pas évoquer un curé en soutane... La tête, ce serait la queue. Quoi qu'il en soit il fallait les cueillir tôt, quitte à les laisser "parer" car, dès que la première tombait sur la véranda du voisin, on le voyait arriver, pas content :

- "il faut cueillir les poires : elles vont casser ma véranda !  
». Grand-père et Papa se mettaient à l'œuvre et remplissaient des mannes, car l'arbre était prolifique. On

en portait à Madame Poiré, (forcément) et à Madame Joli, voisines et copines de grand-mère... et j'avais droit à une sucette. On faisait aussi des poires au vin dans de grandes terrines qui cuisaient au four. Autour de l'arbre picoraient les poules de grand-mère qui grattaient le sol avec tant d'entrain que je n'y vis jamais trace de gazon. Elles ne rentraient au poulailler que le soir pour se "jouquer" - traduisez : se percher pour dormir. L'une d'elles, une grosse rousse à la Crète en goguette, l'œil hardi, avait le droit de rentrer après le repas pour ramasser les miettes. Elle connaissait l'heure, gloussait d'impatience à la porte de la cuisine, attendant qu'on lui ouvre. Il fallait la voir au travail ! En quelques minutes, une graine de coups de bec nettoyait le carrelage, et l'effrontée, si on ne la chassait pas, son travail fini, sautait sur la table pour continuer les agapes et se faisait renvoyer à grand renfort de coups de torchon. Je l'appelais "cocotte" et la scène m'amusait mais je ne me risquais jamais à la caresser, effrayée que j'étais par la dureté de son bec et l'inquisition de son œil rond cerclé d'or.

Nous allions souvent le dimanche manger chez grand-mère le traditionnel rôti de porc "dans la pointe" qu'elle accompagnait d'une savoureuse purée. On débutait par des "œufs mimosas" et on finissait avec de la "tarte au papin" ocellée de pruneaux ou de grands chaussons aux pommes.

Combien de fois suis-je allée le jeudi, quand j'eus 6 ans, commander ce rôti "dans la pointe" chez le charcutier, à l'angle de la rue Vulfran Warmé et de la rue de Castille ! Avec dignité, la charcutière prenait la commande... « Mon mari est dans son laboratoire; je vais vous inscrire ; donc

pour Madame Diaquin, samedi ». Le laboratoire, la pointe, mots impressionnants pour moi; j'avais accompli une mission ! Je sais maintenant que la pointe, c'est celle du filet et que le morceau pas bien gros est très recherché...

Ma tante Ninie était souvent du festin. Elle arrivait de Paris où elle était couturière, par le train. La gare du Nord n'était qu'à 10 minutes à peine. Quand j'étais toute petite, on me hissait jusqu'à la sonnette que je tirais avec entrain. J'étais la première sur la plus haute marche, Ninie ouvrait (je reconnaissais son pas rapide) et je lui tombais dans les bras; elle me dévorait de baisers et moi, un peu étouffée, je l'écartais en riant « oh ! toi ! La marchande de baisers ! » Ce nom que je lui avais donné l'enchantait comme plus tard le nom de Mère Noël que lui donnèrent Jean Raymond et Christian. Ma tante était exubérante, toute bruissante de tissus soyeux cliquetante de bijoux, toujours prête à rire, raconter sa vie parisienne, et elle sentait bon.

Dans mes plus lointains souvenirs elle était accompagnée de son mari, monsieur Berneau, premier violon à l'Opéra-Comique, et aussi fredonnait-elle souvent tous les airs d'opérette à la mode. Puis elle vint seule, elle n'avait pas d'enfant et elle avait divorcé., mais je passais sans bien comprendre à côté des peines des adultes.

L'après-midi, on jouait au "Nain jaune", mais pas moi. J'avais ma grosse poupée et son berceau. À vrai dire, cela ne m'amuse pas, j'aimais mieux rêvasser, aller voir les poules, ou regarder jouer les grands. Si grand-père était là, silence complet. C'était un joueur acharné, chacun devait jouer au mieux sous peine d'être

sévèrement critiqué. Je préférerais qu'on joue sans lui, pour pouvoir m'amuser avec les jetons restants. D'ailleurs grand-père qui préférait le "piquet" allait souvent à "Jean Riant" pour taquiner Madame de Pique. Là encore, des mots mystère... Des mots d'initié ! Un jour que nous allions nous promener sur le chemin de halage, près du pont Beauvillé, papa me montra un café dont je lus l'enseigne : "A. Jean Riant". C'est ici qu' habite Madame de Pique ? Papa se mit à rire : "Madame de pique, ce sont les cartes !" Le mystère s'éclaircit soudain. Je fus soulagée de savoir que grand-père ne délaissait pas grand-mère Marie pour rendre visite à une autre dame.

Nous passions souvent une partie de l'après-midi chez grand-mère Marie, puis nous allions rue de Boves c'est-à-dire chez grand-mère Louise, la mère de maman. Je l'aimais bien aussi mais elle me paraissait plus distante et ne me gâtait pas. Comment l'aurait-elle pu ?

Elle tenait seule une petite épicerie café, à l'angle de la rue de Boves et de la rue Richard de Fournival. La maison avait 3 pièces en bas et 3 en haut; en bas : le magasin, attendant au café qui servait de salle à manger, puis la cuisine et une minuscule cour.

Au magasin, il y avait de tout : de l'épicerie, du pain, des légumes et des fromages : Gruyère, Port-Salut, Oiseau bleu, le camembert dont l'image était si jolie et que grand-mère affirmait être le meilleur de tous et le Rouy d'Or dont j'aimais le nom précieux.

Sur le comptoir : La râpe à gruyère qu'on tournait et à la main - la balance Roberval et son cortège de poids en cuivre et une corbeille de petits pains au sucre qui sentaient si bon. Souvent je tirais maman par la manche :

je murmurais “un petit pain” et maman m'en achetait un qu'elle payait à grand-mère. Ce détail me serrait le cœur, il me semblait que Grand-mère aurait dû me le donner... il aurait eu meilleur goût. Comment aurais-je compris combien était dure la vie de grand-mère Louise ! Sans doute eût-elle aussi préféré me le donner !

Elle ouvrait son magasin tous les jours. Pas de dimanche, ni de fête, car c'était ses plus gros jours de vente. Combien de fois l'ai-je entendue dire avec amertume, les clients repartis : “ils viennent parce que la Ruche est fermée ! » Et c'était si vrai que j'ai entendu des enfants qui venaient faire une emplette lui dire gentiment, en manière d'excuse : « on vient parce que la ruche elle est fermée ». Grand-mère serrait les lèvres et ne répondait pas et on servait sans commentaire 50 g de gruyère râpé, un quart de litre d'huile et pour une visite imprévue chez un voisin un quart de café (125 grammes) et 5 centilitres de rhum ! Car les gens n'étaient pas riches. On achetait par petites quantités, au fur et à mesure des besoins. On était souvent payé à la semaine chez les ouvriers, au mieux la quinzaine ! Et la paye n'était pas grosse. Pas d'Allocations familiales, pas de Sécurité sociale ! Combien d'enfants venait acheter un ou deux bonbons à la fois pour 1 centime... la sucette, c'était déjà du luxe ! Et maman, mariée à un fonctionnaire (donc payé au mois) faisait figure de privilégiée. Les petites mesures d'étain alignées sur une étagère n'étaient pas là pour le décor. Elles servaient vraiment... Même les plus petites !

De temps en temps, quelques hommes venaient prendre un café nature ou arrosé, ou bien une bière. Ils s'asseyaient dans la salle dont tout un mur était occupé

par un banc sans dossier et de longues tables. On buvait le café dans des verres à pied allongés comme des flûtes, à fond très épais. La cafetière était au chaud sur le poêle flamand, derrière, près de la buise

Un jour j'ai eu la surprise de découvrir chez grand-mère, dans la cuisine, l'éclairage au gaz ! Grande nouveauté pour moi ! Je trouvais très joli ce manchon de flammes bleues qu'on réglait sous l'abat-jour. Le gaz chuintait un peu en arrivant, mais quel progrès !

J'ai dit que Grand-mère vendait des légumes... Mais on ne les livrait pas ! Deux fois par semaine elle partait à 5h du matin, attelée à une baladeuse, jusqu'au marché sur l'eau qui se tenait entre le pont Baraban et le pont Beauvillé. Elle choisissait soigneusement ses légumes et remplissait sa baladeuse de ces merveilleux produits des hortillonnages qui faisaient la réputation de la ville. Il lui fallait revenir...et dans ce sens, la route monte toujours. Il y avait bien 2 km et demi à parcourir, alors, de temps en temps, mon oncle Paul allait l'aider, ou bien elle donnait la pièce à un pauvre hère pour pousser avec elle. Ses filles lui payèrent une machine à laver, une des premières, avec des pales qui agitaient le linge mais qu'on devait tourner à la main. Je vois encore son air catastrophé, quand elle s'aperçut que les pales avaient déchiré un drap !

Autre progrès constaté chez grand-mère : un "graphophone" , boîte à manivelle surmontée d'un énorme cornet, gracieux comme un Volubilis géant. Cadeau de tantes Germaine et Suzanne pour le Nouvel An... Je devais avoir 10 ans. J'écoutais subjuguée « les millions d'Arlequin », "paillasse", "Phiphi", (Rose-Marie) "Le chant des guitares" etc. Les frères et sœurs

dansaient parfois, et mon oncle Maurice, juché sur une marche d'escalier, chantait d'une voix fort agréable. "Bébé Paul" et moi, nous étions au spectacle. "Bébé Paul" était le fils de mon oncle Paul et de ma tante Cécile... Je disais "bébé" pour le distinguer de son père. Quand il eut quelques années, cela le vexa et il me répondit un jour « oui, bébé Micheline ». Je fus interloquée et il devint pour toute la famille "petit Paul" par opposition au grand Paul. Il s'y résigna !

Assistaient à ces repas du nouvel An : ma tante Suzanne et son mari, mon oncle Louis, ma tante Germaine et son mari Jules, mon oncle Paul et sa femme Cécile, mon oncle Maurice et sa femme Renée, ma tante Blanche (au vrai ma grand-tante puisque sœur de grand-mère Louise) et son mari Ernest, qui ne venait que l'après-midi... faute de place sans doute.

Grand-mère Louise était grande et mince, ses cheveux noirs se gonflaient en deux bandeaux avant de se terminer par le chignon traditionnel. Elle n'avait pas les cheveux tirés de la grand-mère Marie. Elle se tenait bien droite, bien qu'elle se plaignît souvent de mal aux reins. J'admirais inconsciemment son port de tête, et j'éprouvais une certaine consternation un jour qu'arrivant à l'improviste je la surpris se coiffant à l'aide de postiches qui gonflaient artificiellement ses bandeaux. Le magasin ne fermait jamais... sauf quand elle avait la migraine ! Maman et moi arrivâmes un jour où la pauvre avait dû se coucher, si malade qu'elle s'était traînée à quatre pattes jusqu'à son lit. Non seulement elle souffrait de la tête, mais elle vomissait - je fus très impressionnée. Ma tante Suzanne avec hérité de cette calamité, Germaine un peu aussi , pas maman . Chère grand-mère Louise , je rends

aujourd'hui hommage à sa vaillance et sa dignité. La vie n'avait pas été tendre pour elle. Elle avait eu maman très jeune (18 ou 19 ans) mais le garçon ne l'avait pas "mariée" et le bébé fut élevé chez grand-mère Élise. Plus tard elle se maria avec Moïse Savary que je n'ai jamais connu, elle eut avec lui trois garçons et deux filles. Il mourut jeune encore, et elle peina pour élever ses enfants. Maman fut toujours discrète sur sa naissance et ce n'est que déjà âgée que je compris pourquoi sa grand-mère l'avait élevée. Avoir un enfant sans être marié était à l'époque un véritable déshonneur. Mais maman avait gardé un excellent souvenir de son enfance. Elle aimait beaucoup « mémère Élise » et ses tantes Blanche et Jeanne à peine plus âgées qu'elle. Jeanne surtout était sa complice. Elles allaient ensemble à l'école. une expédition quotidienne. En effet, mais mère avait décidé que ses enfants n'iraient pas à l'école du village - Eterpigny, près de Péronne - mais à la ville pour mieux apprendre ! À Péronne donc. Chaque matin, elles partaient toutes deux, avec le petit panier en bandoulière, renfermant les tartines. Elles longeaient le canal, se tenant par la main. Elles observaient les péniches qui passaient mais ne ralentissaient pas leur marche. Les 4 km étaient franchis en une nuit. Elles mettaient leur point d'honneur à arriver les premières et la directrice les citait en exemple. Elle leur confiait même le déjeuner de son mari qui travaillait non loin, dans un atelier je crois. En récompense, elles avaient une barre de chocolat, un véritable luxe pour elles, et maman a toujours soupçonné le mari d'oublier exprès son déjeuner...

Il n'y avait pas de cantine; elles étaient d'ailleurs les seules à ne pas pouvoir retourner chez elles. Alors, en

hiver, la maîtresse leur permettait de rester dans la classe et leur apportait une assiettée de soupe ou de purée qui, venant d'elle, avec le goût particulier d'une friandise. Tous ces petits souvenirs étaient restés précieux au cœur de maman. Elle me les a racontés, par petites doses. J'avais fini par les assimiler comme si je les avais vécues moi aussi. Je revois même ce tombereau de mélasse, venant de la sucrerie, poursuivi par une nuée de galopins prêts à se frotter les doigts pour les lècher ensuite. Un jour que maman regardait le tombereau qui passait, mémère s'approcha d'elle et lui dit, tranquillement « tiens c'est ton père qui passe ». Étonnée, maman regarde le gaillard qui conduisait le tombereau. L'avait-il regardée ? Elle ne s'en souvenait pas, mais la remarque ne l'émut pas autrement, son père resta un inconnu qui ne l'intéressait pas, le cœur au chaud qu'elle était, au sein d'une famille pauvre mais aimante.

L'hiver, il était parfois très dur d'aller à Péronne dans la neige. Maman se découvrait un mal au ventre imaginaire pour rester dans la chaleur du lit... Mémère fermait les yeux « mais bon, tu n'iras pas à l'école ». C'était gagné. Les prix qu'elle obtenait en classe étaient toujours les mêmes : exactitude, bonne camaraderie, récitation et lecture. Et je pense qu'ils étaient déjà le reflet de sa personnalité: bon caractère, équilibre, serviabilité, amour de la lecture. Elle qui n'avait pas eu son certificat d'études - à 11 ans elle n'avait plus à l'école - car il fallait aider les parents, avait une grande curiosité intellectuelle. Jeune mariée, elle accompagnait papa à la bibliothèque du quartier et elle lut Zola avec beaucoup de passion. Jusqu'à sa mort à 89 ans, elle lut avec joie tous les livres

que ma sœur et moi nous lui prêtions, et tous ceux qu'aimaient ses petites filles. À 85 ans, elle se plongeait dans Sinouhé l'Egyptien avec délice, et elle racontait tous les jours à Madame Chemin, sa voisine et amie, toutes les choses extraordinaires qu'elle découvrait. Elle avait gardé le don de s'enthousiasmer et d'imaginer, et jamais elle ne nous parut vieille. Elle fut pour moi une institutrice de maternelle formidable car papa ne voulait pas que j'aille à la maternelle. Après ses 7 ans de vie militaire (soldat 3 ans puis 4 ans à la guerre...) et toutes les souffrances endurées, il avait, je pense, envie de m'offrir une enfance heureuse, sans souci, sans contrainte, un épanouissement naturel à mon rythme.

Je restais donc à la maison jusqu'à 6 ans. Je n'avais guère de jeux, à part nounours, mon préféré, et un baigneur habillé par maman et grand-mère. Mais j'avais la vie autour de moi : J'avais maman, toujours occupée, et j'avais la rue, spectacle permanent .

Maman était patiente et je pouvais tout faire avec elle. Je la regardais éplucher les légumes, cuisiner, pâtisser, faire la lessive, et je participais. À peine savais-je parler que j'inventais des chansons, les mettant en musique - tout à fait fausses - ce que je voyais faire. Je me cachais sous la table par timidité et je chantonnais : « pour faire le pot-au-feu, il faut des carottes, des navets, des poireaux et des pommes de terre, on met la marmite sur le feu, et on écume le pot-au-feu... » c'était horriblement faux, mais cela me plaisait et amusait beaucoup mes parents et des visiteurs.

Mais le bonheur, c'était la lessive. Pour moi... pas pour maman. La veille on mettait tremper le linge sale et papa

faisait la corvée d'eau qui pour moi était un jeu. Maman avait préparé cruches et seaux en zinc galvanisés. Quand papa rentrait du bureau, il allait les remplir à la fontaine publique qui se trouvait à 60 m de la rue Chanzy. Je l'accompagnais en gambadant et j'appuyais de toutes mes forces des deux mains sur le gros bouton de cuivre. Papa, enveloppant mes menottes de sa grande main, accentuait la pression et l'eau giclait, avec mes cris de joie. Il fallait faire attention que les seaux ne soient pas trop remplis pour qu'ils n'arrosent pas les mollets au retour. Le jour de la lessive, on mettait le linge dans la lessiveuse sur un petit poêle rond et court sur pattes. Au centre de la lessiveuse était placé un tuyau coiffé d'un champignon. Quand l'eau bouillait, elle montait dans le tuyau et retombait en pluie par le champignon. J'attendais ce moment avec impatience. Maman soulevait le couvercle et, à bonne distance, je regardais jaillir l'eau savonneuse en parapluie. Puis maman installait le grand paquet de bois cerclé de fer sur un trépied de bois. Elle accrochait au bord de la boîte à savon, et inclinait la planche à laver. À l'aide d'un bâton, elle retirait le linge fumant de la lessiveuse et le mettait dans le baquet. Un peu d'eau froide, et elle commençait à laver, brossant le linge encore taché sur la planche, se contentant de frotter un peu celui qui était déjà propre. Très vite, une mousse abondante se formait. Moment que j'attendais., manches retroussées, à genoux sur une chaise. J'y enfonçais les bras avec délice et je lavais les petits mouchoirs et les habits de mon baigneur. Dans un baquet galvanisé était préparé le premier rinçage à l'eau javellisée, puis deuxième rinçage à l'eau claire et enfin le 3e dans lequel j'aimais voir se dissoudre la boule de bleu

"Reckitt", enfermée dans son étamine. Le nombre de "voyages d'eau" qu'il fallait pour ces lessives ! En été on lavait dans la cour, l'hiver dans la cuisine, et cela faisait un rude "équipage" comme disait maman. Elle attendait papa pour l'aider à tordre les draps. Plus tard, elle fit faire un tréteau pour les égoutter afin qu'ils soient moins lourds à manipuler. C'est toujours papa qui montait le linge au grenier pour l'accrocher, car la manne d'osier était lourde, et maman fragile au début de son mariage. Elle avait beaucoup toussé et le docteur avait peur qu'elle ne soit tuberculeuse, surtout qu'elle était mince, comparée aux rondeurs appréciées à l'époque... Elle riait de ce diagnostic hâtif auquel elle n'avait jamais cru. Elle me racontait à ce propos que, fatiguée et pâlotte, elle était revenue chez Mémère à Péronne, alors qu'elle était en service à Amiens. Pour une fois, on avait fait venir le médecin, chose rare, car cela coûtait cher... Il avait dit : "elle a surtout besoin d'une bonne alimentation, donnez-lui des biftecks !".

Une denrée inconnue chez mémère. On mangeait du porc, frais quand il venait d'être abattu, salé le reste du temps. On tuait un lapin, une poule ou un poulet de temps en temps. On allait très rarement chez le boucher. Qu'importe. Mémère, bien décidée à remonter sa petite-fille, s'en alla quérir à bifteck. Au repas du midi, elle servit la soupe au lard, « et voilà ton bifteck » dit-elle triomphalement en l'extirpant de la marmite. Maman était consternée... Mémère avait fait bouillir le bifteck, ignorant que ça se mangeait saignant, à la poêle !

Mais de grâce, terminons la lessive ! Une fois sèche, j'avais mon petit mon petit fer pour repasser les petits mouchoirs que je m'appliquais à plier en quatre. Maman

était gaie et fredonnait souvent. Parmi ces chansons, il y en avait une, fort édifiante, qu'on lui avait apprise en classe, et qui était bien le reflet de son époque...

En voici quelques bribes :

«Une fille à droite et sage

Aide sa mère à votre âge !

Ecumez le pot-au-feu

Remuez vous donc un peu !

Regardez votre voisine

Comme elle tient sa cuisine

Sa chambre, son linge, et tout

Vous devriez rougir beaucoup ! »

Et puis, il y avait les chansons à la mode... toutes plus tristes les unes que les autres, très mélo. «Les roses blanches »... (L'orphelin de guerre, dont le père aviateur avait été tué : « tout là-haut, là-haut dans les cieux... sans doute qu'il était bien sage, il est resté près du bon Dieu »).

«La complainte des petits orphelins »... à qui la marâtre donne des coups de pied et qui vont au cimetière réclamer leur maman. Jésus passe par là et dit

« Lève-toi, bonne mère !

Bonne Mère en Jésus-Christ

Je te donne 10 ans

Pour élever tes enfants »

«Les 10 ans se passèrent et la mère ne fait que pleurer »... Maman me les chanta jusqu'au jour où elle s'aperçut que, la tête cachée dans le fauteuil, je pleurais silencieusement, car avec mon imagination débordante, je m'identifiais à ces enfants malheureux...

Alors elle réagit, et s'abstint même de me raconter des histoires qui finissaient mal... genre Barbe bleue ou Le

Petit chaperon rouge qui, grâce à elle, ne fut plus croqué par le loup.

Dès qu'il faisait bon, j'avais "la Rue" pour distraction. «Je peux aller dans la Rue ? ». La Rue avec une majuscule, la Rue centre de vie ! Et non risque de mort comme elle l'est maintenant avec la circulation de plus en plus dense. Pas d'automobile, ou presque ! S'il en passait une, c'était une véritable attraction. Le conducteur devait mettre le bras dehors pour tourner, et actionner une poire pour avertir .. Mon oncle Louis, qui était représentant chez Esso, en possédait une qu'il allait laver tous les samedis au dépôt d'essence de Saleux. J'avais parfois le privilège de l'accompagner. Assise sur le seuil, j'attendais la voiture - une traction avant noire, Citroën (ma "citron" disait-on). Je montais fièrement sur les coussins arrière agitant la main vers les gamins béats qui regardaient sur le trottoir, muets d'envie. La livraison se faisait surtout en voiture à cheval, et si par hasard l'animal se soulageait, c'était à qui se précipiterait sur le crottin avec une pelle et un seau : c'était l'engrais idéal du jardin et des pots de géranium. On pratiquait l'écologie... dont le mot n'existait pas encore.

Il y avait le marchand de charbon, noir des pieds à la tête, qui prenait les sacs de 50 kg sur son dos et allait les vider à la cave ou dans un appentis. On ne voyait que le blanc des yeux dans son visage et il m'effrayait un peu. Il y avait le marchand de bière dont les caisses brinquebalaient. Il les posait rudement sur le trottoir et je m'étonnais toujours qu'il n'y ait pas de casse.

Il y avait le marchand de journaux qui poussait son vélo chargé en criant "Paris soir" , "L'Intransigeant" !

Il y avait la laitière qui amenait ses cruches dans une

charrette et y puisait avec la mesure à long manche qu'elle accrochait au bord... Maman sortait avec sa casserole. La Laitière avait aussi des fromages blancs, fraîchement égouttés, qu'elle nappait de crème sur demande, avec une louche qu'elle plongeait dans un seau plein d'une crème ocre et épaisse qui fleurait bon les vertes prairies. «La Laitière» ! modulait de temps en temps la brave femme.

Il y avait le boulanger et son chargement odorant, qui s'annonçait avec une petite trompe.

Il y avait le rémouleur qui passait avec sa meule et s'installait devant la porte pour aiguiser les couteaux ou les ciseaux. Il pédalait pour faire tourner la meule qui amincissait les lames dans un festival d'étincelles bleues. Il y avait le rétameur à qui on confiait seaux et cuiviers à consolider.

Il y avait le marchand de peaux de lapin : « Peaux de lapin, peaux ! » chantait-il ; et les ménagères sortaient avec une peau de lapin retournée sur l'envers et bourrée de paille.

Il y avait le réparateur de vaisselle qui chantait aussi : « je suis le raccommodeur de faïence et de porcelaine »

Il y avait les marchands des 4 saisons qui poussaient où tiraient leur baladeuse (charrette à deux bras) suivant la pente de la rue, criant par intermittence « Venez voir mes beaux poireaux. Deux sous la laitue ! La fraise du jardin. ! » etc. Et teintaient les plateaux de la balance Roberval. «Voilà ! bien pesé !»

Il y avait.. j'en oublie sûrement ... Parfois un marchand de mouron : “du mouron pour les petits oiseaux !”

Il y avait le vitrier qui passait avec sur son dos une vitre ,dans un cadre maintenu autour de ses épaules par

des courroies. Lui aussi avait son chant.

«Encore un carreau de cassé

V(oi)là le vitrier qui passe

Encore un carreau de cassé

V(oi)là le vitrier passé ! »

Pas de “tout-à-l'égout” : l'eau coulait dans les ruisseaux qui, pour les gamins, tenaient lieu de rivière. Ils y faisaient des barrages à l'aide de cailloux, faisaient voguer des petits bateaux en papier. Et quand l'hiver gelait le ruisseau, la glace s'élargissait de jour en jour, offrant aux galoches de magnifiques glissoires. Chaque matin, on balayait le ruisseau afin qu'il ne sente pas mauvais. J'avais un petit balai pour faire comme maman... Pour jouer à l'eau, j'étais toujours prête ! C'était un moment de rencontre...

« Quand Madame Capulet

Et sa voisine picarde,

Tout en poussant leur balai,

Se rencontrent par mégarde :

J'entends des discours,

J'entends des cancons,

Des propos joyeux

Et des mots piquants.

Tout le monde y passe

Et les deux bavardes

S'en vont s'expliquer

Le geste éloquent :

“Petit patati, petit patata !”

Les mauvais cancons sont déjà partis !»

Cette chanson que j'appris au CP, gestes à l'appui, fut un

de mes morceaux de bravoure dans les réunions de famille. Je la chantais et la mimais avec d'autant plus d'entrain que j'avais vraiment vécu la scène.

Mais je n'avais pas que des choses à regarder dans la rue. J'avais mes copains. Curieusement, il n'y avait que des garçons dans le voisinage (la nature voulait-elle remplacer tous ces garçons tombés au "champ d'honneur" ?). Mon préféré était Dédé Leclercq, le fils du facteur, qui sagement assis sur son pas de porte, m'apprit le tricotin (4 clous plantés sur une bobine vide permettaient de tricoter une sorte de cordelière qui s'allongeait par le trou de la bobine). Dédé Grare (Que de Dédé ! diminutif d'André) voulait toujours jouer avec moi, mais je refusais chaque fois qu'il avait "la chandelle"... Et il était souvent enrhumé et sans mouchoir ! Je lui disais : «Mouche toi !» Il me regardait d'un air gêné et remontait ses "poids d'horloge" comme disait le grand Adrien Fillot. Adrien, c'était déjà un grand, un bagarreur, chef de bande. Il n'était pas de la rue et quand il arrivait avec ses copains, nous, les petits, nous désertions. Maman m'avait prévenu : « Si Adrien arrive, tu rentres ! »

Mais j'avais toujours mon cercle d'admirateurs, ayant toujours une invention en tête. « à quoi on joue ? Attendez ! j'ai une bonne idée !». et j'organisais rondes, courses, sauts, jeux de ballon, cortèges. « Elle les met tous dans sa poche dit un jour à maman la femme de l'entrepreneur voisin qui, n'ayant pas d'enfant, aimait nous observer derrière ses rideaux. Parfois on jouait au mariage et, bien sûr, j'étais la mariée, voilée d'un vieux rideau de maman. On se promenait bras dessus, bras dessous le long du trottoir, en rangs par deux... Dédé

Leclerc était marié.

Mais toute mon admiration était pour Maurice Pélin. Il habitait en face de chez nous, une maison qui n'avait qu'une pièce au rez-de-chaussée et une minuscule cour qui sentait toujours le crésyl (du désinfectant de l'époque). Maurice était de santé fragile et sa mère, dont c'était l'unique enfant, le couvait. Il n'avait pas le droit de jouer dehors, mais j'avais le droit d'aller chez lui. Enveloppée d'une longue pèlerine bleu marine, le bérêt enfoncé jusqu'aux oreilles, un gros cache-nez enroulé autour du cou, parfois montant jusque sur le nez suivant la température, il n'allait jamais en classe sans la compagnie protectrice de sa mère qui attendait la cloche de la rentrée pour le laisser. Il était pâle, avec de beaux yeux noirs, l'air chétif et doux, et surtout il était d'une habileté, d'une ingéniosité qui palliaient les restrictions de son d'éducation. Ses parents lui avaient acheté un mécano et ils construisait des appareils qui m'émerveillaient. Je me souviens d'un petit avion qui roulait seul et dont les ailes s'éclairaient, d'une grue qui soulevait des objets et surtout des marches d'escalier dans les coins étaient éclairés par de minuscules ampoules qu'il allumait ou éteignait à ma demande. Madame Pélin appréciait ma sagesse attentive et l'admiration que je vouais à son fils. S'il était l'heure du goûter, j'avais droit comme Maurice, à une longue tartine de pain du Nord enduite de beurre et de miel. Maurice devint plus tard horloger, se maria et eut 5 enfants.

A la Saint-Jean on faisait un immense tas de vieux cageots, planches et autres détritrus pouvant brûler, à

l'intersection de la rue François Delavigne et de la rue Dufossé. En haut, on piquait un épouvantail... Je me souviens que l'un d'eux portait l'écriteau « la dèche »... La dèche, c'est-à-dire la misère, le manque d'argent. Le soir du 24 juin donc, devant la rue rassemblée, on brûlait la dèche ! Maman n'était pas rassurée malgré les seaux d'eau préparés alentour. La chaleur de l'immense brasier nous chauffait les joues. Les plus hardis faisaient la ronde autour quand il commençait à décliner, et sautaient par-dessus les braises quand il était mourant. Le spectacle me fascinait mais mes parents me tenaient à bonne distance.

Un jour, maman se fit un "tour de reins"; je la vois encore se déplacer à l'aide d'un balai. Je devais avoir 3 ans, peut-être 4, mais je revois la scène. Elle me confia une mission qui me gonfla d'importance : « aller chercher 100 g de gruyère râpé à l'épicerie en bas de la rue ! ». J'avais une pièce dans la main. Je la serrai très fort et répétais dans ma tête : 100 g de gruyère râpé... Maman me surveillait de la porte et m'avait interdit de courir... C'est que j'avais découvert une façon de courir qui me ravissait, consistant à tellement plier les genoux que je me donnais des coups de talon dans le derrière, un style qui m'avait déjà valu quelques bonnes bûches et des genoux couronnés. Arrivée à l'épicerie, j'allai directement au comptoir et récitai ma leçon. L'épicière sourit, s'étonna de me voir seule. J'expliquai que maman était malade, alors "que je faisais des courses". Une cliente amusée me dit « quel âge as-tu ? ». Je la toisai et répondis le plus sérieusement du monde : « je ne sais pas, mais j'ai un grand zâge ! » Et je partis dignement, pour courir dès la porte fermée. Mission accomplie, que je racontai à

papa comme un exploit. À la maison, nous avions de temps en temps la visite de “La Route”. C'était une vagabonde, une SDF comme on dirait maintenant. Petite, vêtue de grands cotons, elle avait une chevelure rousse bien peignée. Elle avait un vieux cabas où elle en magasinait ce qu'on lui donnait ou ce qu'elle trouvait au-dessus des poubelles. Maman l'aimait bien parce qu'elle était propre et polie. Elle devait avoir la cinquantaine. Elle sonnait et s'asseyait sur le pas de porte, attendant le bol de bouillon de soupe que maman lui donnait. Et, de temps en temps, elle demandait du savon... Maman lui faisait cadeau d'un cube de savon Le Chat ou La Girafe, et elle était contente. Je l'ai vue plus d'une fois se savonner la tête sous le robinet de la fontaine. J'ai su longtemps après qu'elle louait pour l'hiver une chambre modeste dans un café au coin de la rue Saint-Fuscien et du boulevard. Elle y était estimée, mais dès les premiers beaux jours, elle reprenait « la route » d'où son surnom. Parcourir les routes, respirer le grand air, s'arrêter quand l'envie lui en prenait, c'était un besoin. C'était sa raison de vivre.

Le dimanche, j'ai dit que nous allions chez grand-mère Marie, puis chez grand-mère Louise, à moins que nous ne revenions par la ville et par la rue des Trois Cailloux. On devait monter vers la route de Paris et cela faisait quelques kilomètres dans les jambes. Mes parents étaient de bons marcheurs (papa avait été soldat dans l'infanterie, et malgré sa petite taille - 1,63 m - il arrivait toujours le premier du peloton). Grand-père aussi, qui bien qu' “agent voyer” (on dit maintenant “ingénieur des travaux publics”) ne possédait que ses jambes comme moyen de locomotion pour visiter les chantiers. Il eut un

des premiers vélos : pas de suspension, une sorte de grand bi, avec lequel il se retrouva de l'autre côté d'une haie, n'ayant pas su freiner dans une descente. Je laisse imaginer la rigolade des cantonniers... Donc, j'arrivais en vue de l'église Beauvais en me faisant "traîner" par la main. Dès ce point de repère, je décrétai que je ne pouvais plus avancer. Papa me prenait sur son dos, mes petits bras autour de son cou. Soudain, je me sentais grande et le roi n'était pas mon cousin !

Souvent aussi, après la grand-mère Louise, nous revenions en passant par le cimetière Saint-Acheul. Papa allait sur la tombe de ses frères, se découvrait, se recueillait. Je savais qu'il fallait faire silence, je modérais mon exubérance car, inconsciente que j'étais, j'aimais le cimetière pour ses statues, ses chapelles, ses belles fleurs, ses grands arbres et ses allées sinueuses où j'avais envie de courir et de me cacher.

L'été, il arrivait que nous sortions le soir et que nous mangions sur l'herbe car on ne disait pas pique-niquer. Je me souviens d'un souper au bord d'un talus près de l'octroi, route de Salouël, qui m'avait semblé extraordinaire. Maman avait emmené trois gros croûtons de pain et six œufs frais, du sel et du poivre. Avec son couteau de poche (un Opinel !) papa les évida et battit deux œufs dans chacun d'eux à l'aide d'une fourchette. Sel, poivre... le repas était prêt : on trempait des morceaux de mie dans le bol improvisé, puis on mangeait la croûte tout imprégnée, c'était délicieux !

En mai, on allait au muguet dans le bois d'Hébécourt, encore une fameuse trotte. On revenait parfois en autocar. Mais la grande expédition annuelle, c'était d'aller à Péronne ! On prenait le train, en 3e classe, les

banquettes étaient en bois. La vitre de la portière se baissait à volonté, mais maman ne voulait pas qu'on l'ouvre à cause des escarilles qui entraient dans le compartiment avec l'odeur puissante de la fumée de charbon qui sortait en panache de la locomotive. Si possible on choisissait d'ailleurs un compartiment éloigné. Sans cette précaution, on arrivait les vêtements salis et un "guernon" dans l'œil. Combien de fois n'ai-je eu de ces poussière dans l'œil qu'on enlevait avec un coin de mouchoir. Il faut dire que je revendiquais la place près de la vitre pour observer toutes les gares où nous nous arrêtons.

Si nous allions d'abord chez ma tante Jeanne, on arrêtait à Flamicourt. Si c'était chez mémère Élise, on arrêtait à la Chapelette. Je me vois courant dans le Chemin Vert qui grimpait jusqu'à la maison de mémère. Elle avait surveillé l'heure, elle venait au devant de nous, les mains au dos, cassée presque à angle droit par les durs travaux de la Terre.

Je voulais être la première à l'embrasser. Dans mon ivresse, je lui criai un jour, folle de joie « Mémère à poules ! Mémère à poules ! ». Elle me regarda d'un air farouche, de ses grands yeux noirs, et ne se pencha pas pour m'embrasser. « Pourquoi tu m'appelles comme ça ? » Maman, qui arrivait, vint à mon secours, « c'est pour te distinguer de ses autres grand-mères » Mais Mémère, outragée, fit remarquer « sa grand-mère Marie aussi élève des poules ! » C'était vrai, et nous fûmes sans réplique...

L'atmosphère se réchauffa dans la maison. Je traversai le potager et réclamai la "guéguette". J'appelais ainsi la chèvre, la "maguette" en Picard, à cause de son cri.

Quand elle n'était pas dans son étable, elle broutait, au piquet, au bord de la route. Elle était blanche et rousse comme sa mère dont la peau tannée servait de descente de lit, ce qui m'inquiétait fort. Guéguette ne se laissait pas caresser, toujours prête à foncer, tête baissée, pour donner des coups de ses cornes recourbées. Ça me désolait. Je me rattrapais avec les lapins du clapier. Certains étaient blancs comme neige, mais ils avaient des yeux roses, car c'étaient des lapins russes. C'est pourquoi on disait à l'époque « ne pleure pas : tu vas avoir des yeux de lapin russe ! ».

Bien sûr, toute la famille faisait le tour du jardin, commentant les récoltes, admirant les légumes, en particulier les grosses blondes paresseuses dont le nom m'intéressait fort. Mémère était fière de son jardin bien entretenu, qui fournissait des légumes toute l'année. Un objet curieux chez mémère, c'était la tabatière en ivoire qui était sur le buffet. De temps en temps, Mémère l'ouvrait, prenait une pincée de tabac sur le pouce et la reniflait alternativement avec chaque narine. Il paraît que cela « dégageait le nez ». Ça ne m'inspirait pas ! C'est le cas de le dire ! Maman demandait si la Grosse Bertha était toujours là. « Oui ! disait grand-mère, on voudrait bien qu'elle s'en aille ! » Je me suis interrogée sur cette grosse femme qui refusait de déménager. Un jour que je demandais où elle habitait, maman se mit à rire : il s'agissait d'un gros canon utilisé à la fin de la guerre par les Allemands pour tirer de Péronne sur Paris !! Ce fut le plus puissant utilisé pendant la guerre 14-18.

Vivait chez Mémère un vieux bonhomme asthmatique que tout le monde aimait bien. C'était Eugène. Il travaillait à la briqueterie dont on voyait les toits tout au bout du

Chemin Vert, dans un champ. Je voulais y aller. Un jour il m'emmena, avec mille recommandations de maman. Quel spectacle ! Nous sommes montés au premier étage : tout le rez-de-chaussée était occupé par des fours qu'on alimentait par le dessus je suppose. En tout cas, on surveillait la cuisson des briques par-dessus. Nous marchions donc sur une sole très chaude, avec précautions. Eugène me montrait où il fallait marcher pour ne pas se brûler. Il soulevait par endroits de grands couvercles et on voyait rougeoyer les foyers qui aussitôt vous cuisaient le visage. Je fus très impressionnée, effrayée, mais fascinée. La chienne Miss, qui nous accompagnait, trottinait avec une précision d'initiée pour ne pas se brûler les pattes. Je compris plus tard pourquoi Eugène avait les paupières rouges et boursouflées, sans cils, ce qui lui donnait un air de lapin russe. Pauvre Eugène. Ses poumons aussi étaient brûlés et les crises d'emphysème le terrassaient. ; il respirait alors les vapeurs d'un liquide contenu dans une sorte d'alambic de poche, qu'il actionnait à l'aide d'une poire en caoutchouc. C'était l'ancêtre de l'aérosol. Mais cela ne le soulageait pas longtemps, et sa respiration sifflante inquiétait.

Après la visite à Mémère, nous allions chez ma tante Jeanne. Elle habitait un baraquement de bois dans une impasse qui menait aux étangs près des Grands Moulins de Picardie. Les Moulins Damay, comme on disait, du nom de leurs propriétaires. J'adorais y aller. C'était une demeure fort modeste, mais qui constituait déjà un progrès par rapport à la "demi-lune", le "tonneau" comme disait ma tante. Elle y avait habité juste après la destruction de Péronne, abris provisoire dont il subsistait quelques exemplaires qu'on me montra. La Baraque

comprenait 4 pièces séparées au milieu par un couloir. Le sol était planchéié et je trouvais amusante la vibration des planches quand je courais dessus. Il y avait donc la cuisine à gauche, la salle à droite, au fond les deux chambres. On descendait au jardin par plusieurs marches. À droite, deux grandes portes obliques ouvraient sur l'escalier de la cave. Dans l'appentis, le clapier qui sentait l'herbe et la paille et possédait - trésor pour moi - un "caouic", c'est-à-dire un cochon d'inde, un cobaye pour les scientifiques. Caouic était une onomatopée rappelant son cri... Comme pour "guégnette". Il y avait aussi des pigeons qui roucoulaient au bord du toit. Au bout du jardin coulait la rivière ! On y descendait par deux ou trois marches. Que j'aimais regarder des algues ondulées dans le courant si clair, et les étincelles de lumière à la surface, le ballet des épinoches...Parfois j'apercevais un gardon ou une "roche". Mon cousin André m'avait appris leur nom. Il m'aidait à puiser à l'aide d'un seau un peu d'eau pure où se battaient quelques épinoches. On les versait dans un grand bocal à cornichons et j'avais ainsi un aquarium que je passais des heures à observer. Quand papa apportait ses cannes à pêche, j'avais le droit de pêcher sous surveillance. Ma patience pour attendre que le bouchon s'enfonce ! Mais si j'avais attrapé un petit poisson, j'appelais pour qu'on le décroche, j'avais peur d'y toucher ! Papa avait le droit de pêcher dans l'étang du Moulin, Monsieur Damay l'y avait autorisé. Il prit quelques gros poissons, (brèmes, tanches), mais ce n'était pas un passionné de pêche. Chez ma tante Jeanne habitait son mari Albert Clérisse et son fils André qui avait 10 ans de plus que moi. Il était taquin, mais trop vieux pour jouer

avec la gamine que j'étais. Il y avait aussi le chat Bijou et son collier à grelots. Albert était cantonnier, et quelquefois nous allions en promenade sur la route où il travaillait. Le goudron était chauffé dans de grands braseros, on enrobait les cailloux de ce goudron à l'aide d'une large pelle et on rebouchait les trous de la route, "les nids de poules", avec ce mélange. Quand on goudronnait la route, tout le bitume était étendu avec les pelles, à la main donc ! Un rouleau compresseur aplatissait le tout. Ce rouleau m'impressionnait. J'aimais le voir travailler, le conducteur assis sur son siège avec un petit toit au-dessus de la tête. L'odeur du goudron chaud prenait aux narines. Bien avant sa retraite, mon oncle Albert qui avait comme Eugène une respiration sifflante, fut obligé d'avoir recours à l'inhalateur dont j'ai parlé et, des années plus tard, Mémère étant morte, Eugène vint vivre chez ma tante Jeanne. Je vois encore ces deux pauvres victimes d'un travail si pénible, presser désespérément sur leur poire pour arriver à respirer, chacun d'un côté de la table de cuisine... Beaucoup, beaucoup plus tard encore, André devint cantonnier, mais papa l'incita à passer le concours de chef cantonnier. C'était moins pénible car il dirigeait les équipes, allant de l'une à l'autre. De nos jours, on dit "conducteur de travaux". Mais André, qui aimait le travail bien fait, mettait souvent la main à la pâte et lui aussi les poumons abîmés, d'autant plus qu'il fumait... Et il mourut d'un cancer du poumon, quelques années après l'opération. Il m'est souvent arrivé, roulant en voiture dans des sites merveilleux, loin des villes, sur des petites routes de montagne, si bien entretenues, d'avoir les larmes aux yeux en pensant à tous ces pauvres

anonymes qui ont temps peiné, tant souffert, pour qu'aujourd'hui nous profitions inconscients et joyeux de ces beautés auxquelles ils n'ont pu accéder. Je ressens pour eux une reconnaissance éperdue.

Mais revenons à Péronne ! Je n'ai pas parlé de ma tante Jeanne qui, en vrai, était ma grande-tante. Elle était douce, souriante, avec des yeux très bons. Je lui dis un jour qu'elle était ma tante préférée. Elle me regarda émue, et me dit « mais moi je ne te donne pas de cadeaux comme ta tante Ninie ! ». Je lui répondis que cela ne faisait rien, que j'aimais beaucoup sa maison et être chez elle. Je n'ai pas oublié son sourire...

Elle était pauvre, toujours vêtue d'une blouse bien repassée, les cheveux tirés. Mais dès que nous arrivions, il y avait toujours de bonnes choses... Du lapin aux pruneaux, des pigeons aux petits pois, une andouille qu'on faisait cuire dans une grande marmite avec des pommes de terre, une flamiche aux poireaux, une tarte ou une brioche aux raisins... Et maman était heureuse de retrouver sa chère Jeanne et tous leurs souvenirs d'enfance. Elles étaient gaies toutes les deux, et j'aimais cette ambiance. On allait se promener dans le "Caur" (?) qui était vaste à cette époque avec de nombreuses allées entre les étangs. Je regardais nager les poules d'eau et les "bléries", ces canards sédentaires qui servaient d'appelants pour faire poser les vol de canards sauvages au moment des migrations, ce que guettaient les chasseurs.

En face de la baraque, non seulement il y avait le moulin dont j'entendais jour et nuit tourner les roues à aubes, mais aussi une scierie. Et chose intéressante, la petite fille de la scierie, Sonia, avait le même âge que moi !

J'eus plusieurs fois le droit d'aller jouer avec elle, parmi les grumes empilées, dans une bonne odeur de copeaux, mais loin des scies mécaniques qui vrillaient les oreilles. Mais Péronne sera toujours liée pour moi à l'odeur fade des étangs, mêlée à l'odeur forte du bois frais, au ronronnement du Moulin est aux reflets dans l'eau de la rivière.

Donc, dans ma petite enfance, vacances, voyages étaient synonymes de Péronne. Mais il y avait aussi Poix. C'est à Poix que vivaient dans une ferme les parents de mon oncle Albert. Nous leur rendions visite au moment des fraises, et pour la moisson.

Il faut dire que la moisson requérait le plus de bras possible, et que les amis qui pouvaient aider étaient les bienvenus. On fauchait à la main, et il fallait une grande habileté. Mais pour faire des bottes, les lier, les ramasser, en faire des meulons, on apprenait vite. Mes parents se retrouvaient donc à Poix, avec les Péronnais, pendant deux jours, au moment du 14 juillet ou du 15 août, car il ne faut pas oublier que les congés payés n'existaient pas. Il n'y avait donc que les fêtes nationales ou religieuses pour arrêter le travail. Il m'est resté un très bon souvenir, très précis, d'une moisson qui fit date dans les mémoires : Devergy... surnommé "Fait tout", qui tenait la ferme avec grand-mère Labouré - la mère d'Albert - avec acheté une faucheuse ! Comme celle qu'il avait vue à la foire agricole d'Amiens qui, tous les ans, nous amenait à dîner rue François Delavigne des paysans endimanchés, aux figures tannées, le cou inséré dans des faux-cols blancs, raides d'amidon, qui les gênait horriblement, et qu'ils déboutonnaient en fin de journée, après la foire, en s'épongeant un front que le

chapeau de feutre et la chaleur avait rougi et mouillé. Ouf ! La corvée, celle de rester vêtu comme un citadin, était terminée !

Revenons à la moisson. On me réveilla tôt ce matin-là et c'est encore somnolente, que je grimpai sur le dos de papa pour suivre les moissonneurs jusqu'à la route d'Eplessier, dans un grand champ de blé qui semblait clos au loin par le viaduc. Notre cohorte suivait la faucheuse, un engin aux bras immenses, tiré par des chevaux. Entrée dans le champ, les bras se mirent à tourner, coupant les tiges et laissant derrière la machine une large traînée de blé. Les moissonneurs en prenaient de grandes brassées qu'ils liaient avec une corde. Je les observais, ne sachant que faire. On me préposa aux ficelles... Il y en avait une réserve, coupées à dimension au bout du champ. Quand quelqu'un manquait, on me criait : «Micheline, des ficelles ! » Je courais, heureuse parmi les éteules... mais je m'aperçus vite qu'elles me griffaient les jambes, laissant de longs sillons rouges qui me piquaient. Je déchantais. « Mais pourquoi tu cours ? me dit maman. Marche tranquillement ! » Mon ardeur fut douchée. Je n'avançais plus qu'avec circonspection, et mon désir de me rendre utile retomba comme un soufflé à la sortie du four... Je fus contente quand l'heure de la pause arriva : nous étions partis quand la rosée emperlait les herbes, et qu'une brume légère, prémisses de chaleur, voilait les lointains. Maintenant le soleil avait tout séché. On s'installa à l'ombre de la haie, on sortit des musettes les quignons de pain et le lard froid. Les hommes coupaient des bouchées de pain avec leur couteau de poche déplié d'un coup sec, les coiffaient d'un cube de lard et les mastiquaient avec application. Les bouteilles

de bière de ménage (Oh, la bonne odeur de levure quand tante Jeanne en faisait avec de l' "auto-brasseur" !) circulaient pour rincer les gosiers.

On s'allongeait quelques minutes, la casquette sur le nez et les bras sous la nuque. Mais "Fait-tout" donnait le signal de la reprise, pressé qu'il était de grimper sur sa machine, fier comme un aurige ! Moi, je grognais pour ne pas repartir, je devais avoir 5 ans... On me laissa sous un arbre observer les papillons, les oiseaux, les sauterelles vertes, à faire des guirlandes de liseron... La journée me parut longue car on ne quitta le champ qu'au soir tombant, quand toutes les herbes furent dressées en petites meules (6 gerbes, épis en l'air, adossées les unes aux autres, un septième épi en bas, étalé pour chapeauter le tout, protection en cas de pluie.) Tous étaient harassés et contents de repartir dans un tombereau quand attela avec les chevaux, laissant au champ la faucheuse, comme une gigantesque mais gracile araignée. Le lendemain, je n'allai plus au champ, mes parents devaient reprendre le train pour Amiens. Je visitai la cour de ferme, les écuries où les hirondelles avaient fait leur nid - j'observai leurs évolutions gracieuses, les étables ou les litières sentaient la paille et l'urine - je regardai traire à la main : Jeannette, la fille de "Fait-tout", assise sur un tabouret, faisait gicler le lait dans le seau. J'approchai prudemment de la soue où le cochon bafrait dans son auge avec un bruit qui m'effrayait. Puis nous allâmes au jardin cueillir des fraises... remplissant une grande boîte de biscuits Rogeron, et un beau bouquet de pieds d'alouette. Les pigeons roucoulaient, faisaient la roue au bord du toit. Les volailles se promenaient en famille : Les poules

gloussant au milieu de leurs poussins, les cannes se dandinant pour mener leurs canetons à la mare de la cour, les coques se querellant sur le tas de fumier... La ferme était un lieu féérique pour la petite citadine que j'étais !

Papa et maman m'avaient laissé observer le monde qui m'entourait, ils avaient veillé à la correction de mon langage (j'ai, paraît-il, zézayé, disant un "seval", un "sou", "un semin" etc. ) et maman insista pour réformer ce qui, amusant à entendre, aurait pu devenir bien gênant). On ne disait jamais de gros mots à la maison et si j'en entendais parfois dehors, ils m'étaient aussitôt interdits. Maman me racontait d'ailleurs que sa grand-mère Élise n'aurait jamais toléré d'en entendre à la maison, et la casquette du grand-père avait vite fait de s'abattre brutalement sur la tête du mal embouché... On était "pauvre mais digne", "bien élevé" dirait-on. Si bien qu'une autre anecdote me revient en mémoire, que se racontaient maman et Jeanne quand elles se retrouvaient.

A Eterpigny, non loin de chez mémère, s'élevait une grande maison de maître au milieu d'un parc entouré de jolies grilles. Il en sortait souvent une calèche, qui promenait le fils du propriétaire avec sa gouvernante. Les gens murmuraient, déférents : «voilà Monsieur Antoine qui passe ! ». Or, Monsieur Antoine avait une dizaine d'années et s'ennuyait fort par manque de copains. Ayant aperçu souvent Jeanne et Charlotte, si sages avec leurs tresses sur le dos et si gaies dans leurs jeux, il demanda la permission de les faire monter dans la calèche et de

les amener au château. Très flattée, mémère le permit, recommandant aux petites d'être polies et sages. Je laisse imaginer combien le cœur battait aux deux invitées qui n'en croyaient pas leurs yeux. Elles avaient si souvent admiré le beau parc derrière les grilles ! Donc, les voilà en calèche, intimidées au possible, franchissant la grille, le parc, entrant dans la belle demeure pleine de meubles et de bibelots précieux... Une table était mise pour le goûter de Monsieur Antoine, des friandises inconnues... À quoi ont-ils joué ensuite ? Je ne m'en souviens plus, le point d'orgue étant mis sur la découverte du luxe par les deux petites. Toujours est-il que Monsieur Antoine (elles ne l'ont jamais appelé autrement) a insisté pour qu'elles reviennent. C'était un enfant assez fragile, sans beaucoup d'appétit. La gouvernante approuva son entrain. Une fois même, les petites eurent l'audace de l'inviter à jouer chez mémère. Il supplia qu'on le lui permit et "le tour du propriétaire" qu'elles lui firent faire le combla de ravissement. La découverte de la simplicité, de la rusticité, des animaux familiers, fut pour lui aussi merveilleuse que le luxe l'avait été pour les petites. Mais le comble du bonheur fut atteint quand Mémère l'invita à partager leur repas : une soupe au lard avec des bons légumes du jardin, frais arrachés, dont l'odeur embaumait la grande cuisine. Et quand la gouvernante vint le chercher pour le repas, elle trouva M. Antoine attablé, la serviette au cou, devant une assiette bien garnie, la fourchette active et les joues roses. Elle fut quelque peu scandalisée, mais il insista pour finir avant de partir. Sans doute lui défendit-on ensuite de manger chez les gens, mais il avait vécu une belle aventure !  
Semblable aventure était arrivée à Marcel Pagnol dans

‘le Château de ma mère”. Rappelez-vous ce goûter merveilleux chez le châtelain.

Donc, si ma cervelle s'était nourrie de tout ce qui vivait autour de moi, elle était restée inculte quant à la lecture, l'écriture, le calcul... Ainsi l'avait voulu mon père, et je continue de penser qu'il avait sans doute raison. J'eus 6 ans. Il fallut entrer à l'école, la grande école, puisque je n'étais pas allée à la petite.

Maman m'avait acheté le tablier imposé : un tablier noir, boutonné derrière, avec un empiècement et de larges plis devant, une ceinture à la taille. L'accoutrement m'impressionnait. Je me sentis pénétrée de gravité et c'est avec une certaine inquiétude que je franchis la grille de l'école Saint-Roch. J'étais loin de la maison, il fallait traverser la place Saint-Roch et prendre le boulevard Garibaldi, planté de marronniers qui, déjà, laissaient choir leurs fruits luisants, car on était le 1er octobre 1928. Il faisait soleil, mais je n'avais pas le cœur à ramasser des marrons et je serrai la main de papa. Dans la cour étaient déjà formées des colonnes d'écolières vêtues de noir. Finie l'insouciance ! Papa salua une dame à l'air sévère qui lui indiqua une classe au fond de la cour, il me conduisit, m'embrassa après avoir serré la main de la maîtresse qui me parut aimable. Sifflet ! Silence ! Installation dans les longues rangées de tables, noires comme nos tabliers. Distribution d'ardoises, noir aussi. Et de crayons d'ardoise. Comment étais-je arrivée à cette place ? Que disait la maîtresse de son bureau juché au coin de l'estrade ? Je n'en savais rien, tout était soudain trop noir... le grand tableau aussi était noir ! Trop contraint... Je regardais autour de moi dans un complet ahurissement. Je ne connaissais personne. C'était ça

l'école où j'étais si fière d'aller !

Je m'aperçus que mes voisines faisaient des traits sur leur ardoise avec application. Je me mis à barbouiller la mienne de traits informes pour les imiter. Quand madame Demory passa dans les rangs, elle fut scandalisée : « Oh ! la vilaine petite fille qui n'a pas écouté ce que j'ai dit ! » Aux autres, elle donna un ou deux bons points. Je me sentais perdue, orpheline, épouvantée par mon incapacité, prête à pleurer... La récréation sonnait. La maîtresse me dit de rester. Elle me prit la main, m'amena au tableau quadrillé, dessina des diagonales parallèles dans chaque carreau et me dit : « tu vas recommencer à ton travail, comme je t'ai montré. » Je retournai à ma place, et m'appliquai si bien, langue tirée, que l'ardoise fut vite et bien remplie, et que j'y pris même un certain plaisir. Deux bons points et des compliments. Je n'étais plus paria, mais comme les autres. On entreprit du calcul... avec des bûchettes, et madame Demory me dit avec bienveillance : « cette fois, Micheline, écoute bien ! »

Le soleil était revenu. Il y avait des gravures colorées sur les murs, un joli bouquet sur le bureau, des minois éveillés autour de moi, le sourire de la maîtresse qui m'avait appelé Micheline ! Je possédais deux bons points ! Mon cœur desserré se dilatait d'espoir. Oui, l'école, c'était bien ! J'allais lire, écrire, compter. Je pourrais même, plus tard, devenir "Dame des ponts-et-chaussées". À midi, je rentrai triomphante à la maison, brandissant mes deux bons points. A la fin du mois j'étais première, et j'y restai jusqu'à Pâques où on jugea bon de me faire passer au CE1. J'adorais madame Demory et j'étais bien triste de la quitter... surtout pour la classe de

la maîtresse qui avait l'air si sévère, et je n'en ai pas gardé un grand souvenir. L'année suivante, je passai au CE2 avec Madame Texier qui fut dans mon cœur légal de Madame Demory. Mais ce fut pour moi l'année des grands bouleversements. Avant de les décrire, il faut peut-être que j'explique "Dame des ponts-et-chaussées"...

Quand j'allais en ville avec maman, nous remontions souvent par la rue de la République ou les Ponts-et-Chaussées jouxtaient la préfecture. Parfois, nous entrions : je voulais voir papa et grand-père. Papa était au rez-de-chaussée, chef de la comptabilité. Dans son bureau il y avait monsieur Leroy, un copain de régiment, monsieur Dumont, "tchot Loth", qui était bossu, et Mademoiselle Jonard qui régnait sur la machine à écrire. À l'accueil c'était monsieur Masson que nous connaissions bien. J'étais fière d'entrer dans le bureau de papa ou chacun me souriait.

Au premier étage, il y avait le bureau de grand-père, qui, devenu âgé, avait demandé un poste d'ingénieur ordinaire (par opposition à l'ingénieur en chef). Je montais avec papa, car grand-père m'impressionnait toujours un peu. Il m'embrassait et sortait d'un tiroir un morceau de sucre candi encore adhérent à sa ficelle. J'étais flattée. J'apercevais dans ce tiroir quelques écorces d'orange desséchées. Grand-père aimait leur parfum, il en mettait toujours une dans son mouchoir. De suspension

Donc, je voulais devenir comme mademoiselle Jonard, une "Dame des Ponts-et-chaussées". À l'école Saint-Roch, je devins très vite camarade avec Micheline Damerval. Elle habitait avenue Foy, nous revenions

ensemble. Son père était architecte et sa maison était grande. Un samedi soir (On allait en classe de 8h30 à midi et de 14h à 17h dans la petite classe, et jusqu'à 18h ensuite), sa maman l'attendait sur le pas de la porte... Nous flâinions toutes deux, heureuses d'être ensemble. « Dépêche-toi, Micheline ! lui cria-t-elle. Tu dois prendre ton bain ! » « Moi aussi... » lui dis-je. « Tu as une salle de bain ? » me demanda Micheline. Non ! Je n'en avais jamais vu ! Elle demanda à sa maman la permission de monter avec moi au premier étage. Et là ! je vis ma première salle de bain. La baignoire me parut un gouffre, tant elle était profonde. On me montra l'éponge, et le gant de crin ! Celui-ci refroidit un peu mon admiration... Ça ne devait pas être agréable ! Ce qui me sembla le plus merveilleux, ce sont les deux robinets : eau chaude, et eau froide ! Il suffisait de tourner pour remplir cette immense baignoire. En rentrant à la maison, je trouvai la lessiveuse sur la cuisinière, et le cuvier qui m'attendait dans la cuisine. Je me déshabillai tandis que maman remplissait le baquet avec l'eau chaude de la lessiveuse. J'y entrai. Elle me savonna et je trouvais cela fort agréable. Puis elle prit un pot d'émail blanc et me rinça à l'eau claire en le vidant sur mes épaules. J'aimais bien cette douche. Je sortis du cuvier, les pieds sur une serpillière sèche en guise de tapis de bain, et maman me frictionna avec la grande serviette qui chauffait sur la barre de la cuisinière. Tout cela était si agréable que je ne suis plus sûre de tellement admirer la salle de bain de mon amie. Je pense que maman ne devait pas être du même avis... L'eau de la fontaine... le poids de la grande lessiveuse..., le charbon qu'il fallait chercher à la cave pour bourrer le foyer de la cuisinière... et le serpillage de

la cuisine quand les bains étaient terminés. Car on prenait chacun son tour ce bain hebdomadaire, isolés à tour de rôle dans la cuisine bien chauffée. Je devais avoir ma première salle de bain à Arras... j'avais 36 ans !!

Un samedi que je revenais seule - Micheline était absente - je me sentis soudain très fatiguée. Je traversai la place Saint-Roch en m'arrêtant un peu au monument aux morts, ce grand monument circulaire, tout gravé de noms, où je savais maintenant lire Désiré Diaquin, Henri Diaquin, des noms que j'avais pris l'habitude de chercher des yeux depuis que papa m'avait montré leur place. Je lisais aussi "Mort pour la France", et j'en tirais une certaine fierté. Papa ne manquait jamais de m'emmener aux cérémonies du 11 novembre et du 14 juillet. La sonnerie aux morts du 11 novembre m'impressionnait beaucoup...

Je m'arrêtai donc là un moment, puis traversai le reste de la place qui me sembla plus immense encore que d'habitude. Enfin, j'atteignis le premier pas de porte de l'avenue Foy et m'y assis. Il me semblait que je ne pouvais plus marcher! Je gagnai ainsi la rue François Delavigne, de pas de porte en pas de porte, me demandant si j'aurais la force d'arriver à la maison. Ma dernière station fut le seuil de la repasseuse qui, fenêtre ouverte, s'activait, les joues rouges, des mèches s'échappant de son chignon, portant souvent près de sa joue le lourd fer de fonte qu'elle chauffait sur la plaque de la cuisinière. Elle m'aperçut et sortit. J'avais l'impression de ne plus pouvoir me relever. « Que fais-tu là ? » me dit-elle, surprise. J'étais prête à pleurer, et je dis : « il faut que je rentre, mais je suis trop fatiguée ». Elle posa son

fer, me prit par la main et me conduisit au coin de la rue. « Allez ! » me dit-elle, « tu es presque arrivée ». Maman guettait sur le pas de la porte, inquiète de mon retard. J'avançai lentement, comme une somnambule, étonnée de ne pas me voir courir comme d'habitude quand je l'apercevais. Elle vint au-devant de moi. Je me laissai aller dans ses bras, soulagée. Elle me coucha tout de suite. Je brûlais de fièvre. Dès que papa fut rentré, il courut chercher le docteur car on n'avait pas le téléphone à l'époque !

Ensuite, je perdis la notion des choses. J'avais une brûlure dans la gorge. Dans mon cerveau défilaient des images qui se déformaient, comme se déformaient les fleurs du papier à tapisser exhibant des bouches menaçantes... Je fermai les yeux pour ne plus le voir. Je ne voulais ni manger, ni boire. J'avais trop mal pour avaler. Papa prit place à mon chevet, car il fallait toutes les heures m'enlever avec un bâtonnet les peaux qui se formaient dans ma gorge et lui seul avait assez d'autorité pour que je consente à me laisser faire. C'est lui qui m'a appris à ouvrir la bouche en creusant la langue au lieu de la bomber, et pour le restant de mes jours les médecins n'eurent pas besoin d' abaisse-langue pour m'examiner la gorge.

Ces séances étaient très pénibles et mon papa si bon me semblait bien sévère avec moi. Il se justifiait en faisant appel à ma raison. Il me fallait boire des jus d'orange qui me faisaient l'effet de vitriol. Cela dura des jours et des jours. Je voyais peu maman. Grand-mère ne vint pas me voir. Je sus que Madame Texier était venue prendre de mes nouvelles. Elle était restée sur le pas de porte et je ne comprenais pas pourquoi. On me dit que j'étais

contagieuse, mais on ne me dit pas qu'il y avait sur la porte d'entrée un écriteau "Maladie contagieuse" ! J'avais la diphtérie, le "croup" comme on disait alors... et c'était une maladie mortelle. Je ne le sus que plus tard.

Enfin j'émergeai... les fleurs du papier avaient repris leurs jolies formes, ma gorge ne me brûlait plus, papa repartit au bureau. Grand-mère et Ninie me firent cadeau de leur sourire par la porte entrebâillée, et maman me mit entre les mains Bécassine nourrice qu'elle m'avait apporté. Mon lit me semblait accueillant, j'étais si alanguie !

C'est alors que le docteur Delarue jugea bon de m'injecter le sérum qui venaient de découvrir Calmette et Guérin. Je n'avais jamais eu de piqûre, n'avais jamais vu de seringue. Maman avait posé le matériel dans une assiette que le médecin posa près de moi, dans le lit. Il me découvrit le ventre et approcha la longue aiguille je me mis à hurler ; en un éclair, je le vis me perçant le ventre et mon sang s'écoulant dans l'assiette ! Il fallut me calmer et m'expliquer avant d'opérer. Je suis surprise de n'avoir presque rien senti, et de ne pas saigner...

Ensuite je pus me lever, mais je me recouchais un peu l'après-midi. Je n'avais pas d'entrain, je m'ennuyais à l'école. Je regardais maman s'activer dans la cuisine, et un jour qu'elle repassait, je m'aperçus qu'elle se tenait à quelque distance de la table, tant son ventre avait grossi. Je fus surprise mais n'en dis rien. On me dit que j'allais avoir une petite sœur : je ne fis pas de rapprochement !

Je retournai à l'école - je sus que les services municipaux avaient désinfecté la maison, mais je ne me souviens pas de l'opération. Sans doute m'avait t-on conduite chez grand-mère. Madame Texier nous fit une leçon d'écriture

et, à mon grand effroi. Les lignes que je voyais se dédoublaient, je n'arrivais pas à les suivre. Quand elle passa dans les rangs, je me mis à pleurer : « les lignes bougent, je n'y arrive pas! » Effectivement j'avais écrit d'une ligne à l'autre en montagnes russes. Elle me consola. Nous passâmes à la lecture. Elle se troublait parfois. Les mots devenaient flous. Quand papa vint me chercher à midi, elle lui expliqua mes ennuis. On prit rendez-vous chez un oculiste. Depuis quelque temps, je parlais du nez et maman me reprenait. L'oculiste ne trouva rien de grave. C'étaient des séquelles de la maladie. Il me fallait encore un ou deux mois de repos. Je ne pouvais pas retourner en classe, j'étais catastrophée !

Mais le printemps est arrivé et, un jour de mai qu'il faisait très beau, papa me dit en rentrant du bureau « je vais te conduire chez grand-mère, tu y resteras quelques jours ». J'étais contente, mais un peu intriguée. Il était rare que j'y couche.

J'y dormis donc, dans la chambre où une grande chouette empaillée, en plein vol, étendait des ailes qui ne me paraissaient guère protectrices. Avec grand-mère je l'avais caressée, et la douceur de son plumage m'avait quelque peu rassurée. Le lendemain matin, papa arriva, l'air joyeux : « tu as une petite sœur ! » me dit-il en m'embrassant. Je n'en croyais pas mes oreilles ! Excitée au possible, je voulais tout de suite aller la voir. Papa me dit « tu iras avec grand-mère Marie, cet après-midi ». La matinée n'en finissait pas; grand-mère ne pouvait plus me tenir. Le dîner terminé nous partîmes - à pied, bien entendu - et grand-mère avait peine à me suivre. Maman était couchée, un joli Moïse à côté d'elle. Le cœur

battant, je regardai ma petite sœur. Elle était un peu fripée, mais on me dit qu'elle serait plus jolie demain.. Je tombai en extase devant ces petites mains si fragiles, si douces, que je n'osais à peine caresser. Elle dormait... J'aurais voulu voir ses yeux. Je voulais rester près d'elle, mais on me dit de repartir avec grand-mère. Cette fois, je pris cela comme une brimade. Je fis la moue. Alors maman m'expliqua qu'elle s'était cassée la jambe et ne pouvait s'occuper de moi pendant quelques jours... Je voulais voir la jambe cassée : pas possible : il ne fallait pas bouger. Quand cela était-il arrivé ? Dans l'escalier ! Je me dis que c'était sûrement dans son empressement pour aller ouvrir quand on avait amené ma petite sœur. Qui l'avait apportée ? Le médecin. Pourquoi ne l'avait-il pas apportée avant, depuis que je désirais une petite sœur ? Parce que c'était très cher... il fallait faire des économies pour avoir assez d'argent. La réponse me satisfait.

Alors ma vie changea. J'étais en convalescence et il fallait me faire prendre l'air le plus possible. On était presque en été, c'était facile. La rue ne m'intéressait plus beaucoup.. J'avais "ma petite sœur". La regarder s'éveiller, prendre le sein, gazouiller... aider maman à la baigner, à la promener... remplissait mes journées. Quelle fierté de pousser le landau ! Moi que les poupées m'intéressaient guère, j'en avais une vraie, une vivante. C'était merveilleux.

Il me semble que c'est à ce moment que le docteur s'inquiéta d'un ganglion qui m'était resté au cou. Chaque soir papa l'enduisait d'"Iodex" - une pommade noire comme du cambouis - et s'enroulait une bande autour du

cou, avant de monter me coucher. Dans la journée, s'il faisait beau, je devais m'étendre dans la cour, le visage abrité sous un journal, mais la "glande" - comme on disait - bien exposée aux rayons du soleil. Je n'appréciais guère ces stations que j'abrégeais souvent. La glande diminua un peu. On finit par ne plus s'en inquiéter. À 70 ans, je la sens toujours sous le doigt. Je n'en n'ai jamais souffert, mais son volume fluctuant fut le baromètre de tous mes rhumes.

Ce fut par une belle journée que mes parents m'emmenèrent visiter la maison que papa avait achetée avec la loi Loucheur. Curieux non pour mes oreilles d'enfant... J'entendais souvent parler autour de moi par les grandes personnes. Ce fut, je pense, la première loi permettant l'accession à la propriété en payant mensuellement.

J'étais très excité. Je suis impressionné par la taille de la maison, d'autant plus qu'une maison vide paraît toujours plus grande. Surnagent dans ma mémoire la cheminée de marbre blanc, les deux salles, l'arrière-cuisine, la buanderie et sa porte à croisillons de bois, les cabinets dont la porte ressemblait à un volet, le petit mur qui séparait la grande cour cimentée d'un adorable jardin dont les massifs gracieusement tracés étaient cernés de buis taillés courts. Il y avait dans la cour une fontaine pour nous tout seuls ! Pour y pénétrer, on passait sous un grand arceau de "roses pompon" roses. Au fond, les aucubas me parurent une forêt. J'étais subjuguée... On me montra les 3 chambres, puis le grenier qui possédait aussi une chambre : le galetas. «C'est une chambre de bonne», nous dit la dame âgée, ancienne propriétaire,

qui nous faisait visiter. J'ai retenu son nom : madame Cambrai. Elle était souriante, et je pense que mon admiration devait l'amuser. Sans doute ai-je posé des questions et fait des remarques, car j'étais bavarde, mais je ne m'en souviens plus. Le seul ennui, c'est que j'avais l'impression d'arriver en pays inconnu. J'avais quitté ma rue, mes camarades, ma maîtresse bien-aimée (madame Texier). Rentrée rue François Delavigne, je me sentis inquiète. Maman m'affirma que j'aurais vite d'autres camarades, et puis, on serait plus près de grand-mère Marie... Je pourrais même y aller seule ! Et puis, la petite sœur, elle, serait toujours avec nous !

Le déménagement n'a pas marqué ma mémoire. Je pense que j'étais chez grand-mère pendant les préparatifs. Mais de l'emménagement m'est restée une image qui m'a marqué. Je jouais à regarder les manœuvres du déchargement du camion, juchée à côté du chauffeur qui était descendu. Poste d'observation intéressant. Je m'aperçus que deux maisons plus bas, un rideau se soulevait doucement, laissant apparaître une tête grise aux yeux perçants. Je la regardai à mon tour et le rideau se baissa. Je détournai mon regard, et le ramenai à l'instant après... le visage était toujours là, qui se recacha vite. Je fis plusieurs fois l'expérience : même jeu ! Cela me mit mal à l'aise. Je le racontai à maman qui me dit : « c'est une curieuse ! »

Je devais l'observer souvent par la suite. Elle s'appelait mademoiselle Harlot. Je n'appréciais pas d'être épiée à chaque passage. Dans "ma rue", les gens qui "voulent voir" se mettaient sur le pas de porte. Il ne se cachait pas comme s'il faisait mal. J'appris par la suite à comprendre cette attitude. C'était une vieille fille toujours souffrante

dont l'unique famille était une sœur à l'hôpital psychiatrique de Clermont, et un chat, Raton, Elle l'appelait tous les soirs dans sa cour en criant «Raton. ! Raton !» avec des roucoulaudes qui nous amusaient beaucoup.

Donc, mademoiselle Harlot s'ennuyait et se distraitait en regardant vivre les autres. Elle ne sortait jamais plus loin que sont pas de porte, en traînant les pieds. Les voisins faisaient ses courses.

Une anecdote... Quand je fréquentai Michel, bien plus tard, j'avais 22 ans. Elle l'arrêta un jour pour lui dire : « jeune homme ! Vous allez épouser une vraie jeune fille ! Pour cela, on pouvait lui faire confiance... Elle avait l'œil ! Mais cela prouve aussi qu'elle n'était pas malveillante. Rue Charles Dubois, c'était le quartier Henriville. Le quartier bourgeois par excellence. Les enfants ne jouaient pas dans la rue. Les bonnes balayaient le ruisseau le matin, tandis que les patronnes chapeautées et gantées, faisaient les commissions, et se saluaient avec des inclinaisons de tête profondes et distinguées.

L'église Saint-Martin sonnait tous les quarts d'heure, et carillonnait les messes matin et soir. Des bourgeoises passaient à pas pressés, serrant leur missel. Le dimanche, les sorties de messe éparpillaient sur les trottoirs des groupes endimanchés, qui échangeaient des civilités et revenaient en portant délicatement et ostensiblement des boîtes de gâteaux aux faveurs satinées.

Maman continua de faire elle-même son ménage et ne trouva pas nécessaire de mettre un chapeau et des gants pour aller chez le boucher du coin (qui s'appelait Boulanger) et chez l'épicier Boinet. Il était très mal vu de

sortir « en cheveux » ! On la regarda avec distance... Elle ne s'en soucia pas. Notre voisine de gauche, Madame Germain, n'avait pas de domestique, non plus que madame Dumont, la voisine d'en face. L'une était la femme d'un coupeur de chez Sigrand, l'autre d'un postier, et devint notre amie.

Ma nouvelle école ne me déplut pas, mais je me souviens encore de la panique qui me prit quand j'ai dû faire mon premier problème chez Mademoiselle Baugeois, au CE2. Elle me fit venir au tableau pour la correction. Elle me dit « commence par l'analyse ». L'analyse, pour moi c'était de la grammaire... Je restai ahurie. Elle appela une autre fillette : « analyse, puis raisonnement ». Je ne comprenais pas, je n'avais pas appris comme cela, j'étais au bord des larmes. Mademoiselle Baugeois me retint à la récréation et m'expliqua le processus qui était une manière très intelligente de traiter un problème.

Analyse : que me demande-t-on ? Que me faut-il chercher ? Remonter le problème de la question jusqu'aux données. Puis raisonnement : on repartait des données pour arriver à la solution, donc à la réponse. Il n'y avait pas beaucoup à écrire mais c'était formateur et je fus excellente toute l'année en arithmétique, comme on disait alors. Ce fut d'ailleurs la seule année scolaire où je gardais tous les mois la première place. Seul grief : un peu bavarde !. Nous avons abandonné les tabliers noirs pour des blouses ou des tabliers de couleur. Nous étions environ 40 par classe, rien que des filles, l'ensemble était multicolore et gai. Nous arrivions en classe à 8h et demie, quitions à midi, reprenions à 14h jusqu'à 17h, Mais nous ne quitions qu'à 18h, car il y avait une heure d'études, payée par la commune. Seulement, les programmes étant chargés, l'institutrice finissait souvent la leçon pendant l'étude, si bien que nous avions encore nos devoirs à faire en rentrant... Ce qui menait jusqu'au souper et irritait mon père qui trouvait que j'avais trop de travail ! Heureusement, j'aimais étudier. Les grandes vacances commençaient le 1er août et se terminaient fin septembre.

Le premier été que je passais à Henriville, je fis la connaissance de Josette. Il faisait chaud. Nostalgique de "ma rue", je regardais passer des gens sur le pas de porte, je m'ennuyais... Il y avait, deux ou trois pas de porte plus bas, une petite fille assise sur la dernière marche, qui lisait. Voyant

ma morosité, maman me dit : « va demander à la petite fille si elle veut jouer avec toi dans la cour ». Je n'osais pas, et maman fit la demande. La petite, avec la permission de sa tante, qui était couturière, toujours très élégante, vint donc à la maison. Elle habitait Paris et venait toujours passer ses vacances chez sa tante qui n'avait pas d'enfant. Ce fut le début d'une amitié qui dure encore...

Les jeux que nous inventions sont restés pour elle, comme pour moi, de merveilleux souvenirs. Nous étions des exploratrices. Le jardin était un océan, les massifs, des îles, les aucubas du fond, une forêt vierge dans laquelle une vieille chambre à air enroulée à une branche figurait un serpent. Pour naviguer, notre bateau était la planche à laver que nous entourions de cordes : tenant ces cordes à deux mains, sautant en même temps toutes deux, nous arrivions à progresser par bonds, debout sur notre esquif. C'était fatigant... à cause de la tempête ! Arrivées dans la forêt, nous quitions notre radeau pour grimper au phare : en l'occurrence, un grand lilas en haut duquel nous avons accroché un abat-jour de porcelaine. Et de scruter l'horizon... et de repérer un bateau croisant dans les parages. Rien ! Il fallait cueillir des baies dans la forêt pour se nourrir... et là, le serpent vous tombait dessus ! Si on était piquée, il fallait sucer le venin et le recracher, et cautériser la plaie ! On avait une trousse de secours. Mais parfois, il fallait repartir sur le continent, à l'hôpital, qui se trouvait être le cagibi du jardin. Nous avions installé lit, couverture, bande, ouate etc. Et du coup, nous jouions à l'infirmière.

Mais le plus excitant était de faire "la plage" les jours de grande chaleur. Papa remplissait un grand baquet d'eau

qu'on laissait en plein soleil toute la journée. Quand il rentrait le soir, il plongeait un corps de pompe en zinc pour arroser le jardin, mais c'est nous qu'il arrosait ! Nous enfiliions nos maillots de bain et gambadions sous la tiède averse, quelquefois avec un parapluie pour entendre le bruit sur la toile puis, quand la cour était ruisselante, nous nous mettions à plat ventre, faisant semblant de nager. Jacqueline était de la partie et on devait entendre de loin nos éclats de rire. Certains après-midi, nous montions avec maman, ou avec la grand-mère de Josette (Madame Saucourt, qui vivait avec sa fille) à "Purée plage". C'est ainsi qu'on appelait un grand terrain herbu bordé de luzerne, sur les boulevards extérieurs où se trouve maintenant la Providence. C'était la "plage du pauvre". On s'y amusait bien. Il y avait beaucoup de monde pour jouer à la corde, au ballon, à courir, à jouer à touche-touche, et plus calmement à repérer les petits papillons d'Azur qui voltigeaient sur la luzerne. On faisait aussi des guirlandes de liserons et de marguerites.

Un autre terrain, en haut de la rue Charles Dubois, nous incita un jour à jouer aux campeurs. Josette avec une petite tente. Nous décidâmes d'aller l'installer et d'emporter à manger. Madame Saucourt prit son pliant pour venir tricoter près de notre abri. Il faisait très chaud, il n'y avait pas d'ombre. Maman fit remarquer à Madame Saucourt qu'elle devrait mettre un chapeau de paille, comme moi. Elle répliqua que le soleil ne la gênait pas, qu'il faisait du bien aux douleurs. Nous avons bien joué, mais il faisait trop chaud pour que nous restions longtemps sous la tente. Nous avons gambadé autour, tandis que Madame Saucourt tricotait, immobile. Et puis nous sommes revenus, ayant vraiment trop chaud.

Le lendemain matin, Josette arriva à la maison, l'air perdu. «Ma tante m'envoie : le docteur va venir, grand-mère est malade. Maman avança jusque chez Madame Meurger qu'elle trouva en larmes. Madame Saucourt était morte. Insolation sûrement... Cela nous fit un choc. Au milieu de nos joies d'enfants, soudain, nous faisons connaissance avec la mort. Josette était bien triste et moi je ne savais plus rire non plus. On se sentait un peu responsables... Et maman qui disait : « je lui avais bien dit de mettre un chapeau ! Pourquoi ne m'a-t-elle pas écoutée ? »

Et puis le temps a fait son œuvre. Notre gaieté revint aux autres vacances. Josette avait la TSF, sa tante aussi. Elle connaissait toutes les chansons à la mode et me les apprenait, nous chantions sans arrêt et parfois maman s'unissait à nous. Il faut dire qu'à cette époque, on apprenait beaucoup de chansons dans la rue : en ville, des chanteurs et des chanteuses poussaient la chansonnette et vendaient ensuite les partitions aux badauds attroupés. C'est ainsi qu'a débuté Édith Piaf. Au cinéma, il y avait un film court (souvent un documentaire) puis un entracte occupé par un chanteur ou un orchestre, enfin le film principal.

En ville il y avait aussi des cafés concert : on prenait une consommation en écoutant chanteurs et musiciens. Le dimanche, ces café-concerts (on disait CAF) étaient un endroit privilégié pour rencontrer amis et relations. On prenait un "panaché" (limonade et bière), ou une grenadine, un guignolet citron, un "Vittel-cass" (Vittel-cassis). J'aimais bien y aller avec mes parents. Le jeudi matin, j'ai acheté "Fillette" puis ce fut "Lisette". On vendait aussi beaucoup "Le journal de Suzette". Quand

j'ai eu 9 ans et qu'il faisait beau, j'allais l'acheter au coin de la rue Digeon et de la rue Vulfran Warmé, en face de l'église Sainte-Anne, pour deux raisons: c'était près de la rue Vascosan où je pouvais aller embrasser grand-mère, et on y vendait des "centimètres" en zan, dont je raffolais.

À ce propos je dois dire que maman me donnait souvent une pièce de 5 centimes (un sou, troué en son centre) avec laquelle j'achetais, selon mon humeur, soit deux caramels durs au lait (on disait des bonbons au lait chez Dufaux), soit deux bonbons Lorient (au coquelicot) à La Ruche de la rue Laurendeau, sur le chemin de l'école. On dérangerait l'épicière pour bien peu de chose, mais on avait toujours un sourire, et il arrivait même qu'on en ait un de plus et elle se trouvait largement payée par le regard de l'enfant.

Ceci me fait songer à la petite épicière qui vivait rue Georges Auphelle à Arras, il y a encore peu de temps : Madame Dujardin. Elle avait une jolie maison avec un jardin qu'elle entretenait avec amour. Une petite pièce donnant sur la rue servait de magasin; elle n'y vendait que des bonbons, des sucettes, du chocolat, des gâteaux secs et des cornets surprise. Ses petits clients l'appelaient par son prénom... Elle était si petite, si menue, avec des yeux qui souriaient. Elle avait perdu sa fille unique, professeur au lycée, elle n'avait pas de petits-enfants. C'est la manière qu'elle avait trouvée pour voir tous les jours s'éclairer des regards d'enfants. Elle cessa ses activités à 90 ans ! Sa réputation était si grande, elle était connue depuis plusieurs générations, que malgré les temps troublés que nous traversons, jamais un malandrin n'eut l'audace de pousser la porte,

toujours ouverte, pour demander "la caisse" !.

J'allais donc à l'école de la rue Jules-Lefebvre et je devais parcourir toute la rue Laurendeau et ses nombreuses intersections... Je les comptais. Les rues jalonnaient mon chemin, le faisant paraître le plus court, moins monotone. Rue Alexandre, rue Dhavernas, rue Creton, rue Lemerchier, rue Boucher-de-Perthes (gloire picarde qui mit à l'honneur les fouilles de Saint-Acheul, d'où la période de l'Acheuléen en paléontologie), rue Dufour, rue Delpech, rue Cosette, rue Blasset, rue Gauthier de Rumilly, rue Lemattre, et enfin rue Jules-Lefebvre. Une bonne douzaine de noms à se réciter, ça occupe !

En chemin, je rencontrais Madame Hobbs et ses filles, le manteau entrouvert, le chapeau en bataille, toujours pressée. Elle arrivait à l'école avec une cohorte d'enfants qu'elle drainait depuis la rue Delpech, cohorte qui grossissait à vue d'œil jusqu'à la grille d'entrée. On l'adorait, elle avait un mot aimable pour chacun. Les «Bonjour Madame » sonnaient clair, pleins d'espoir. Les «Bonjour mes enfants » étaient autant de caresses affectueuses. Je ne l'ai pas eu comme institutrice, car elle faisait le CE1 mais, comme tous, je l'aimais. Je l'ai toujours vue avec le même manteau, le même chapeau, lorsque sept ans plus tard j'allais rechercher Jacqueline à l'école. Dans sa vie si occupée, il n'y avait pas de place pour la coquetterie, mais son cœur débordait pour tous et la générosité allumait ses regards. Elle était l'antithèse de la grisaille et de la tristesse.

Je rencontrais aussi des camarades que j'ai gardées longtemps. (Lucette Cocu, Jacqueline François, Henriette Deflesselles) qui devaient m'accompagner jusqu'au

brevet. Nous fûmes d'ailleurs les quatre seules candidates présentées au concours des bourses par Mademoiselle Spagnol, notre directrice, une directrice sévère et redoutée. Ne guettait-elle pas, derrière un porte manteau, des élèves retardataires qui montaient l'escalier sur la pointe des pieds... Elle ouvrait d'un seul coup sa porte vitrée, attrapait par l'oreille la fautive et la mettait "au coin" dans sa classe, non sans lui avoir "collé un verbe". Comme elle avait eu la variole, sa peau était toute marquée, grêlée de petits cratères qu'elle dissimulait de son mieux par un nuage de poudre de riz claire.

Très brune (Spagnol venait paraît-il d'espagnol) et la bouche mince, mais rouge vif, je la trouvais impressionnante. Elle était exigeante et expliquait bien, mais je n'ai jamais réussi à l'aimer comme Madame Texier et Mademoiselle Baugeois. Les gifles assénées sur la nuque d'une de nos camarades peu douées y furent sûrement pour beaucoup. La maman de cette grande fille avait dit «vous pouvez la punir, il faut qu'elle travaille et quel est son certificat ! » À mon avis, mademoiselle Spagnol en abusait. Moi qui ne recevais jamais la moindre claque à la maison, je trouvais cela monstrueux. Moi-même, j'en reçus une (relativement légère) un jour que, penchée sur ma dictée, je faisais une faute d'inattention, précisément parce que je la sentais tout près de moi et que je la craignais. C'est dans cette classe qu'arriva un jour ma chère Jeannette. Je l'avais rencontrée au coin de la rue Lemerchier : Une petite brunette avec un visage rond, des joues rouges, de grands yeux noirs et rieurs sous la frange sombre, un petit nez tout saupoudré de son. La sympathie naquit au

premier regard. Elle venait de la campagne où son père s'occupait de bois. Elle habitait rue Morgan et avait trois frères et sœurs dont elle était l'aînée. Elle aidait sa maman et avait du mal à apprendre ses leçons. De plus, elle n'avait pas eu une bonne mémoire. Désormais je fis route avec elle. J'allais même souvent la chercher. Me sentant déjà une vocation d'institutrice, je lui faisais réciter les tables et les récitations le long du chemin, j'avais si peur qu'elle soit punie ! Je sentais en elle tant de bonne volonté, et il m'est arrivé d'avoir des larmes aux yeux quand elle restait muette devant une question de la maîtresse, alors qu'elle m'avait bien répondu en route. Elle était tout intimidée, bloquée par la peur d'avoir un trou de mémoire, et surtout impressionnée par le regard sévère de Mademoiselle Spagnol. Je ne devais jamais oublier cela, et pendant toute ma carrière, j'ai essayé d'aider les élèves en difficulté en pensant à ma Jeannette.

Nous ne devons pas nous fréquenter bien longtemps... Un matin que je sonnai à sa porte, sa mère vint m'ouvrir en essuyant une larme. Jeannette sortit, le visage triste. Je lui demandai la cause de sa peine. Elle me dit : « papa n'a plus de travail. Il cherche, mais n'en trouve pas. » Le chômage, à l'époque commençait à être l'angoisse des familles. Chez grand-mère Louise, les ménagères venaient à crédit et grand-mère avait bien du mal à tenir son épicerie. J'avais entendu bien des réflexions à ce sujet autour de moi. Je devinais la détresse de Madame Legay et, tout de suite, dans mon âme d'enfant, j'ai voulu faire quelque chose. Le papa de Jeannette avait travaillé dans les bois... Ne pourrait-il travailler sur les routes ? Toute la matinée, l'idée m'a trotté dans la tête. J'avais

hâte de rentrer à la maison pour en parler à papa. Papa m'avait toujours paru un être tout-puissant, dans le sens où il pouvait accomplir des choses qui paraissaient impossibles. Ne m'avait-il pas déjà sauvé de la diphtérie ? Je lui dis : « toi qui connais des agents voyers, tu ne pourrais pas demander s'ils ont besoin d'un cantonnier ? » Papa sourit : « tu arranges cela à ta façon » dit-il. Mais il ne put résister à mon air suppliant... « Dis à Madame Legay de venir me voir, nous verrons ce que nous pouvons faire ». Folle de joie, je courus chez Jeannette dès le repas terminé ! « Madame Legay, papa voudrait vous voir, peut-être pourrait-il trouver du travail à votre mari. ». Je n'oublierai jamais l'étonnement de son visage, une sorte d'incrédulité, puis une lueur d'espoir. En un instant elle fut prête. Jeannette et moi sommes parties à l'école la main dans la main, aussi excitées l'une que l'autre, comme si tout était déjà résolu.

Et en vérité, la solution arriva, peu de temps après. Monsieur Duboscq, ami et collègue de papa, accepta de prendre le monsieur Legay comme cantonnier, dans son canton de Villers-Bocage.

Ce fut la joie chez les Legay. Pour moi, un pincement au cœur. J'étais contente, mais ils allaient déménager pour aller habiter à Fouencamps ! Nous nous sommes promis de nous écrire, et papa me promit que j'irais les voir pendant les grandes vacances.

Par un beau jour d'été, l'autobus m'y déposa en effet, seule comme une grande ! Je me souviendrai toujours de l'accueil chaleureux que je reçus. Pour l'occasion, Madame Legay avait fait un grand pot-au-feu avec tous les bons légumes du jardin qu'elle cultivait. La cuisine en était toute parfumée. Je nous revois autour de la longue

table, avec la soupière fumante au milieu. Comme toujours à la campagne, on servait le poireau dans la soupe. Puis venaient les autres légumes (carottes, navets, céleri, panais, chou, pommes de terre) et la viande. Le pot-au-feu, c'était le plat complet. Mais là aussi, me reste en mémoire un détail qui m'avait serré le cœur. Sur l'assiette de viande, un gros morceau de porc. Mais c'était plus un morceau de lard gras qu'un morceau de viande maigre comme nous en avons à la maison. Madame Legay découpa le lard, isolant un beau morceau de "maigre" qu'elle posa dans mon assiette. On me donnait le meilleur ! Je protestai : « j'aime bien aussi le gras ! ». Se méprenant, elle m'en ajouta un petit morceau que j'écrasai dans mes légumes... Comme le firent les autres convives, qui devaient se contenter du gras, mais n'en mangeaient pas moins de bon appétit. J'avais voulu partager ma viande avec Jeannette... Elle avait refusé. « Non ! Non ! C'est bien comme ça ». Je fus quand même très gênée, ayant l'impression de manger leur part. Et bien sûr, je le racontai à papa en rentrant. J'avais pris conscience de ce qu'était la pauvreté dans la dignité et le grand cœur de ceux qui possèdent peu mais savent ce qu'est la reconnaissance. Par la suite, monsieur Legay se révélant courageux et intelligent, monsieur Duboscq l'incita à passer l'examen de chef cantonnier. Il réussit, et la situation de la famille s'améliora. Mais je ne revis Jeannette qu'une fois. Elle avait 16 ans et toujours sa frange de jais, son sourire mutin, ses yeux pétillants de points dorés. Elle avait beaucoup grandi. Elle mangea à la maison, ses parents l'ayant amenée pour faire des courses à Amiens. Elle me parut toutefois moins vivante qu'autrefois, un peu

dolente. Je venais d'avoir mon brevet, et elle restait à la maison pour aider sa mère et soigner la grand-mère qu'ils avaient à charge.

Ce fut la dernière fois que je la vis. L'année suivante, papa m'apprit qu'elle était hospitalisée à Amiens. Je voulus savoir. Il me dit « impossible, elle est dans le pavillon des contagieux ». Elle était devenue tuberculeuse, et elle mourut au bout d'un mois. Sa mère, venue nous voir un jour, nous raconta que Jeannette avait contracté la maladie en soignant la vieille femme qu'on pensait bronchiteuse, alors que c'était la tuberculose qui la faisait cracher. Ce qu'elle faisait sans précaution, n'importe où...

Jusqu'à la mort de Papa, les Legay nous envoyèrent toujours des vœux au Nouvel An.

Nous n'avions pas de voiture, pas de téléphone. Le train ne passait pas à Fouencamps et le bus seulement certains jours. Seule la poste pouvait maintenir les liens, mais Jeannette n'aimait pas beaucoup écrire, et peut-être avait-elle un complexe d'infériorité envers moi qui continuais des études... Les nouvelles étaient devenues rares, limitées à la fameuse lettre du Jour de l'An ! Mais papa ne manquait jamais d'en demander à l'agent voyer, qui était le patron de Monsieur Legay, et il me les communiquait

La fête des écoles clôtura ma scolarité primaire. Comme tous les ans, vêtues de robes en papier crépon, nous défilions en ville jusqu'à la Hôtoie, où les bassins asséchés formaient un terrain d'évolution idéal pour les mouvements d'ensemble qu'on nous apprenait dans toutes les écoles. Tout Amiens était là, sur les bords,

avec vue plongeante sur l'ensemble. À la fin des évolutions, on nous distribuait un cadeau, fond de magasin offert par un commerçant. Je me vis attribuer une coupe à gâteaux qui me laissa perplexe. Qu'en faire ? Maman l'a mis dans le buffet de l'arrière-cuisine et s'en servit parfois pour me consoler.

Pourtant j'avais obtenu le "certif" avec mention très bien, ce qui me valut l'ouverture d'un livret de Caisse d'Épargne avec 20 francs placés dessus par la municipalité. Mention bien, c'était 10 francs. Les autres n'avaient rien. Je regardais avec envie les livres de prix de mon père, reliés de rouge avec dorures au fer sur leur tranche brillante. De son temps, on était mieux récompensé !. Pour me consoler, je dévorais les 773 millions de Jean-François Jolivet, le lus et le relus ! J'aimais particulièrement l'image où la fille de l'explorateur, endormie au pied d'un arbre, une énorme chauve-souris - un vampire ! - commençant à lui sucer une veine du cou, était sauvée par un magnifique noir appeler Mango. Cette histoire se passait en Afrique et m'enthousiasmait. Je la racontai à mon oncle Louis. J'y mis tant de feu qu'un jour où je l'accompagnais dans une tournée à Lille, où il était représentant Esso, il me demanda de la raconter à ses clients réunis autour d'une table de café. Et je voyais ses yeux qui riaient, tandis que je m'enthousiasmait de mon propre récit.

Je n'ai jamais parlé de l'exposition coloniale de 1931. Là, j'avais vu l'Afrique par pavillon interposé. Et bien d'autres pays qui alimentèrent mon imagination et mes rêves. Le monde me semblait merveilleux !

Ma tante Ninie avait offert son appartement à mes

parents, tandis qu'elle restait à Amiens avec grand-mère pour soigner Jacqueline, trop petite pour nous accompagner.

D'abord, le train en 3e classe, sur les banquettes en bois. Il y avait 3 classes à l'époque. La troisième était la moins chère. Maman ne m'avait pas mis mes "beaux habits", c'est-à-dire ceux du dimanche, car la fumée de la locomotive entraît par les vitres entrouvertes, et enfumait si fort les tunnels qu'il fallait fermer d'urgence les vitres qu'on remontait et fixait à l'aide d'une sangle en cuir. De fines escarilles arrivaient à se faufiler, Poudre en deux points noirs des vêtements et il n'était pas rare d'attraper un "guernon din s'n œl" comme on disait en picard (une poussière dans l' œil). J'apprenais par cœur "E pericoloso sporgersi", "nicht hinauslehnen", "do not lean out of the window" ... pour impressionner mes compagnes avec "mes langues étrangères" quand je rentrerais. Je mettais mentalement des paroles sur les bruits des essieux : « que c'est dur - que c'est dur »... ou encore « dépêche-toi - dépêche-toi » etc. A l'arrivée : l'immense hall de la gare du Nord, les escaliers roulants, les couloirs du métro, la rue Montcalm ( très calme en effet !) et l'appartement au deuxième étage. Trop de choses à découvrir, je me sentais ahurie, dans un autre monde. Le lendemain, métro jusqu'au Champs de Mars et la Tour Eiffel, si impressionnante... le Trocadéro et ses jets d'eau, la Seine, l'Ecole Militaire, les ponts... Je ne savais plus où regarder.

Mais surtout, l'Exposition ! Une féerie ! Et des constructions comme je n'en avais jamais vues. Surtout, le clou de l'exposition : la reconstitution du temple d'Angkor Vat au Cambodge. J'en montai les marches

comme si j'allais au pays des fées ! Tant de merveilles m'écrasaient ! Mais je me souviens aussi du pavillon de l'Afrique occidentale française (l'AOF), construit en pisé ocre rouge sur le modèle des palais de là-bas. À l'intérieur, un grand noir (plus tard, j'imaginerai Mongo à son image) offrait des fruits de son pays. Je découvris la noix de coco et l'ananas frais dont il me donna un morceau à goûter.

Pour les repas, nous mangions chez "Maggi", dont le stand offrait des œufs à la coque et des petites saucisses "Moos" dans un petit pain frais... Ancêtres du hot-dog, je les trouvais succulentes. Il y avait aussi, bien sûr, un bouillon Maggi ! Tout cela me parut tout à fait nouveau, hors du commun.

En rentrant à Amiens, nous sommes allés chercher Jacqueline et nous trouvâmes une grand-mère et une tante consternées : Jacqueline refusait de manger... Pour l'instant, elle dormait dans la fameuse "chambre au hibou". Maman y monta aussitôt. Jacqueline soupirait dans son sommeil. Elle ouvrit les yeux, vit maman et lui tendit les bras en prononçant son nom avec un énorme soupir. Maman la serra contre elle, la descendit dans ses bras, les larmes aux yeux, se reprochant ces trois jours de bonheur à Paris. Elle donna à manger à Jacqueline, qui accepta facilement, en soupirant encore de temps en temps... Maman se promit de ne plus jamais laisser sa fille à qui que ce soit. Moi, j'avais peine à comprendre : grand-mère Marie était si bonne et Ninie si gaie ! Jacqueline était encore trop jeune pour apprécier, et Maman s'occupait tant de nous !

Bien plus tard, quand je fus mariée et maman, nous eûmes l'occasion de faire un voyage en Allemagne avec

Jean Raymond et mes parents. Nous fûmes absents une semaine, laissant Christian à ma tante Suzanne à Lillers. Il était habitué à elle qui venait souvent à la maison, et elle était heureuse de s'en occuper. Tout se passa bien, mais il devint incontinent. Tante Suzanne en fut étonnée, elle qui le savait propre depuis longtemps. C'était l'ennui, inconsciemment. Il dut mettre une "bambinette" la nuit pendant quelque temps. Moi aussi, je m'occupais beaucoup de lui, ayant pris un congé pour convenance personnelle. Je pense aux enfants confiés maintenant si jeunes aux crèches, aux gardiennes... Nous ignorons ce qu'ils ressentent, au début du moins. On m'objectera que cela les endurecit, a moins qu'il n'y ait une certaine frustration incomprise.

Mais revenons à mes années d'école, rue Jules Lefebvre. À 11 ans et demi, je passai le concours des bourses. Mademoiselle Spagnol nous présenta à quatre. Henriette de Flesselles, Jacqueline François, Lucette Cocu, et moi. Et je dois dire qu'elle mettait le paquet. Nous venions en classe le jeudi matin (jour de congé) pour faire des dictées, des problèmes, et surtout pour bien nous enfoncer dans la tête le programme de géographie et de sciences. Je nous revois nous interrogeant l'une l'autre devant les cartes de géographie Vidal-Lablache, que nous avions le droit d'extirper du coffre à disposition des classes sur le palier. Pendant ce temps, Maria (ainsi appelions nous notre directrice) corrigeait nos copies.

On n'imagine pas le dévouement de ces maîtresse d'école qui souvent prolongeaient leur leçon pendant les études, ce qui nous obligeait à faire nos devoirs en

rentrant à la maison, au lieu de les avoir finis en étude, et ne comptaient pas les heures qu'elles s'infligeaient, bénévolement, pour la joie de nous voir réussir ! Pour le certificat, c'était toute la classe qui pouvait revenir le jeudi matin !

Au concours des bourses, je fus interrogée sur la mort d'Atala de Châteaubriant. Dix minutes pour préparer la lecture, cela m'avait permis de regarder les explications de mots à la fin et j'expliquai facilement et fièrement ce qu'était une vestale. L'examineur me trouva brillante et complimenta Mademoiselle Spagnol pour son enseignement, ce qui amena sur son visage un sourire d'une si intense satisfaction que je ne l'ai pas oublié. Je lui avais fait honneur, et elle me regardait avec une inhabituelle bienveillance. Je me débrouillai assez bien avec la France viticole, détaillant les régions et situai sur la carte tous ces crus dont j'avais entendu parler à la maison au cours de grands repas de famille, ou des amis. Cela eut l'air d'amuser beaucoup mon examinateur. Je fus moins à l'aise en sciences. Pour l'"évaporation", je fis référence aux lessives de ma mère... Mais la pédale du rémouleur, que j'avais pourtant vu à l'œuvre, me posa une colle. Point d'appui ? Résistance ? Ce qui m'intéressait, c'étaient les étincelles bleues qui jaillissaient de l'acier sur la meule... La pédale ? Bof !

Enfin je fus reçue avec Lucette. Les deux autres n'eurent que l'écrit. Deux boursières nationales sur une classe de quarante : on peut mesurer la différence avec l'époque actuelle, où seules les ressources déterminent l'attribution d'une bourse. Les deux autres obtinrent par la suite, au vu de leur dossier scolaire, une bourse

départementale.

Cette bourse permettait d'acheter les livres et les fournitures pour les études à l'Ecole Primaire Supérieure, jusqu'au brevet élémentaire. Sans plus. Pour célébrer l'événement, nous avons pris le tortillard de la gare Saint-Roch à Liomer, pour une journée pique-nique, avec Monsieur et Madame Leroy et leur petite fille Christiane, Monsieur et Madame Dumont et leur fille Lucette. Les deux hommes étaient les collaborateurs de papa. Ces deux filles avaient mon âge. Nous nous recevions à tour de rôle après le Nouvel An. Et l'ambiance était toujours joyeuse, enchantée : on récitait, on racontait des histoires, et nous jouions. Après ce repas de fête, j'aidais maman à astiquer l'argenterie avec du blanc d'Espagne et de l'alcool à brûler. Nous rincions les carafes au "sel gros et au vinaigre pour les faire briller. J'aidais à décorer les plats, avec plaisir.

Après le concours des bourses et le certificat d'études, il y avait le concours d'entrée à l'Ecole Primaire Supérieure. Pour les filles, elle était rue Puvis de Chavannes. Position hautement culturelle, entre le musée de Picardie et la grande bibliothèque municipale dont j'admirais toujours les grands saules pleureurs avant de tourner le coin de la rue.

D'abord, il y avait la classe préparatoire. Je fus tout de suite en sympathie avec Madame Maréchal, l'institutrice qui connaissait bien papa (elle était secrétaire du syndicat des fonctionnaires, dont Papa était le trésorier). Elle m'a mis tout de suite en relation avec une élève venue de la campagne, Michèle Vaquette. Elle était en pension rue Laurendeau, et pour sortir le jeudi et le

dimanche, il lui fallait un correspondant. Mes parents acceptèrent avec plaisir. J'allais donc la chercher à la pension quand elle ne retournait pas chez elle, à Bresles, un petit village à dix kilomètres d'Albert, qui devait devenir pour moi un lieu de vacances merveilleuses.

Car, bien sûr, pour compenser les sorties que Michèle faisait avec nous, ses parents m'invitaient pendant les vacances. Comme nous étions devenues deux grandes amies, ce fut une époque très heureuse.

Michèle était une bonne élève, gaie et dotée d'un bon caractère. Elle avait une cousine aussi agréable qu'elle, un peu plus âgée, qu'une santé fragile empêchait de continuer des études. Nous devînmes un trio inséparable ! De la route d'Albert, on ne voyait pas le village, caché derrière des "rideaux", ces grands talus picards qu'on pense taillés autrefois par les Celtes. On descendait du bus sur la route, à l'intersection du chemin qui portait l'indication "Bresles :.1, 5 km".

Entre le rideau et les pâtures pleines de boutons d'or ("C'est pour ça que le lait est jaune..". me disaient-elles en riant), on suivait le chemin à pied ou, si possible, dans la petite carriole que tirait Cadichon (L'âne, en référence à la Comtesse de Ségur). Tout de suite, la campagne m'accueillait avec sa bonne odeur de verdure, les fleurs sauvages, ses grisollements d'alouettes, et la citadine que j'étais plongeait dans le ravissement. Le village apparaissait, minuscule. Quelques fermes, l'église, la mairie sur une place rectangulaire encadrée de tilleuls... On tournait à l'épicerie que tenaient les parents de Thérèse, on passait devant la mare. La ferme des Vaquette était un peu plus haut. On rentrait dans la cour, escortées par le chien qui sautait et aboyait de plaisir.

Théo (Teodora, la maman de Michèle) apparaissait sur le perron, tout sourire. Une bonne odeur de paille chaude me signalait des écuries à droite où piaffaient les chevaux, dont le grand étalon qui m'impressionnait par sa puissance. Monsieur Vaquette était étalonnièr, pour compléter son travail de fermier. Le tas de fumier était dans la cour, alimenté chaque jour par les litières des bêtes qu'on renouvelait. Les volailles y cherchaient, en grattant avec leurs pattes, les grains oubliés. Le coq on faisait un piédestal pour se mettre en valeur quand il se promenait. Des ruisselets marrons s'en écoulaient, surtout quand il pleuvait, coulant dans la rue et rejoignant ceux des autres fermes... Les villages à cette époque avaient une odeur sui generis bien particulière. Le citadin actuel se boucherait le nez, mais curieusement, cette odeur naturelle, mêlée à celle des céréales et des herbes, me plaisait. Elle était pour moi le label du village et de la campagne.

J'aime toujours autant me promener à la campagne, mais si j'admire la propreté des cours actuelle, leur fleurissement, leur coquetterie, il me manque toujours un peu cette odeur naturelle des bêtes. La campagne c'est maintenant "la ville bâtie à la campagne" comme le préconisait l'humoriste... L'authenticité a disparu : plus de poules dans la rue, encore moins dans les pâtures. Plus de canards sur la mare, plus d'oies à la queue leu leu pâturant le long des chemins... Mais les autos les écraseraient!

Nos jours merveilleux commençaient. Chez Michèle - qui avait un frère normalien - il n'y avait pas assez de chambres. Je couchais donc souvent chez Thérèse.

Michèle venait me chercher pour déjeuner, Marie, la petite bonne, nous faisait cuire un œuf sur le plat qu'elle retournait prestement pour cuire le glaïre. (d'où mes "œufs coucou"). Nous le dégustions avec une grande tartine de beurre et l'arrosions d'un petit verre d'Entre-deux-Mers blanc! C'était notre folie de vacances qui dérogeait au régime habituel du café au lait, ou du chocolat. Marie nous mesurait le vin, car madame Vaquette n'était pas d'accord. Mais Michèle disait qu'en vacances on peut se permettre des extras ! Après cela, nous étions très gaies, euphoriques. Nous avions un travail réservé : débiter en petits cubes les bons légumes du jardin dont la cuisson dégageait les arômes. C'est que l'entrée, tomates mises à part, était souvent une macédoine monstre, dont nous faisons la mayonnaise (une qui tourne, une qui verse !) "sans plaindre la marchandise". Avec des œufs durs dont le jaune rougeoyait, c'était un régal. Et je n'ai jamais pu aimer les macédoine en boîte ! Aller cueillir les groseilles, les cassis, les framboises, était une autre de nos obligations, mais pas une corvée. Le mélange groseilles rouges et blanches, avec les framboises s'il y en avait, était saupoudré de sucre, bien mélangé, et agrémenté d'une cuillerée de kirsch. Cela s'appelait la "fronchie". Quand nous en faisons une pour le goûter, chez Thérèse, derrière le dos de sa mère, elle ajoutait une ou deux liqueur diverses qui étaient alignées sur l'étagère, derrière le comptoir du café adjoint à l'épicerie. Cela donnait des saveurs bizarres et nous éprouvions, en plus de l'excitation due aux quelques gouttes d'alcool, celle de faire quelque chose de défendu...

Parfois, une bonne odeur de café grillé embaumait la

place. C'était le père de Thérèse qui torréfiait lui-même son café vert dans un cylindre chauffé qu'il tournait régulièrement, à la main bien sûr.

C'est à Bresles que j'appris à aller à vélo. On me jucha sur un vieux vélo d'homme, sans frein. On me tint la selle (une amie de chaque côté). « Pédale ! » je pédalais, chacune courant et essayant de maintenir le vélo droit. « Allez ! continue ! » On me lâcha, grisée. Je pédalais... mais la grand-route était en vue. Il me fallait m'arrêter. Je paniquais : pas de freins et un vélo trop haut pour mettre pied-à-terre !. Une seule solution : le talus ! Je le pris en écharpe. Le vélo se coucha, me déposant dans une superbe touffe d'orties, des vraies, pas du lamier blanc ! Mes deux zouaves arrivaient en courant et en riant... Mes bras et mes jambes nues se couvrirent de grosses cloques, ce qui commença à nous inquiéter. Retour à l'épicerie, vélo à la main, visage peu glorieux. Madame Beaugeois attrapa les deux inconscientes et me fit des compresses de vinaigre .

Ce fut Pierre, qui le lendemain entreprit mon instruction, sur un vélo de femme muni de freins !. Je fus vite en équilibre, et désormais je pus faire du vélo avec mes amies. La sœur de Thérèse, Madeleine, mariée à Gabriel Lunain - un citadin, fils de prof - qui s'était épris de la campagne et de Madeleine au cours de vacances prolongées, au point de ranger son diplôme du bac pour devenir fermier. La sœur de Thérèse, donc, habitait Baizieux, à 3 km de Bresles. La ferme devint notre second domicile de vacances. Nous y allions dormir. Nous surveillions Nicole, la petite fille de Madeleine, nous la promenions, nous regardions traire dans la chaleur pailleuse et lactée de l'étable. Madeleine lavait

soigneusement le pis après avoir attaché la queue de la vache à une de ses pattes. Puis, assise sur son tabouret à 3 pieds, le seau entre les genoux, elle tirait sur les tétines en cadence. J'aimais le bruit des premières giclées blanches dans le seau métallique. La vache meuglait parfois de soulagement. Le seau se remplissait, couvert de mousse. Les chats guettaient, se purléchaient de convoitise, mais nous les chassions ! J'apportais une timbale que Madeleine me remplissait, je buvais le lait tiède et onctueux qui fleurait bon l'herbe des prés et déposait sur mes lèvres une moustache blanche qui faisait rire Michèle. Elle, fille de la campagne, n'aimait pas ce lait qui, disait-elle, sentait la vache. Je n'étais pas de son avis et je dégustais...

C'est à Bresles, à Baizieux et à Hénencourt (chez les Vion, amis des Vaquette) que j'ai connu les fêtes de village : la fête communale et le 14 juillet.

Pour le 14 juillet , grandes réjouissances. grandes réunions de famille, grands repas, et bal !

Je participais au défilé jusqu'au monument aux morts (ceux de 1914-18). Clairon, appel aux morts (le maire lisait les noms, un à un, s'arrêtait, et dans le silence quelqu'un répondait «mort pour la patrie»).Marseillaise par les enfants de l'école, dépôt de gerbes et couronnes. On pouvait encore, à cette époque, en faire de belles tricolores avec des coquelicots, marguerites et bleuets des champs. Maintenant, le bleuet est introuvable, détruit par les herbicides ! Tous se retrouvaient dans l'unique café-épicerie, mais les femmes allaient préparer le repas. Si les fromages y étaient moins variés que de nos jours, les pâtisseries étaient innombrables: brioches, tartes, crèmes, mousses au chocolat, charlottes... Il y avait le

choix, mais on prenait un peu de chaque. A table on plaisantait, on chantait, "on en racontait de bonnes". Le repas s'étirait, avec des petits tours dans la cour pour respirer et quelques discrètes incursions dans la semi-obscurité de l'étable pour se soulager, car il n'y avait pas de toilettes. Notre engrais humain s'ajoutait à celui des bêtes : il ne fallait rien perdre...

Puis on se rassemblait sur la place pour les jeux.. Course au sac (dont je ne sortais pas glorieuse), jeux d'adresse avec des balles à lancer... Jeux de ciseaux : entre des tilleuls, des cordes étaient tendues, auxquelles on accrochait des ficelles terminées par de menus objets. Yeux bandés, il fallait en couper une pour avoir le cadeau. Mais les deux jeux qui me semblaient plus récréatifs (du moins pour les acteurs) consistaient dans la recherche d'une pièce de monnaie avec la bouche, mains liées dans le dos, au fond d'une cuvette pleine d'eau, ou au fond d'une cuvette pleine de farine. Les candidats n'étaient pas nombreux. On y incitait surtout le "poivrot" du village (qui s'appelait Poirion : était-ce un surnom ? Cela veut dire poireau en picard) qui ne marchait déjà plus très droit, ou un garçon un peu « demeuré ». On riait de leurs efforts, on les encourageait, mais cela me causait un certain malaise.

Le soir, lampions allumés dans les arbres, on dansait, petits et grands, au son d'un pick-up, jusque tard dans la nuit d'été, dans la grande salle de la mairie. Le parquet glissait mieux que l'herbe ! On faisait une pause pour "rafraîchir" au café en face. C'est là que j'ai appris à danser le fox-trot le One Step, la polka, la valse et la java. Les meilleurs s'essayaient au tango, mais en général on aimait les danses un peu vives et le fox-trot

était ma préférée.

Enfin, Bresles fut pour moi un lieu de vacances merveilleuses pendant 4 ans. L'année du brevet et du concours d'école normal, Michel tombe pas malade gravement. Une hépatite... Je ne sais de quel type, à l'époque on ne faisait pas de distinction ab ? Et lui son brevet mais décida par la suite de demander un poste d'un intérimaire. La chose plus facile, car la guerre avait été déclaré et la conscription avait réquisitionné bien des maîtres. Ce fut la fin de notre insouciance.

*(Avril 2001.)*

J'ai arrêté ce récit quelques années. Les soucis ont empêché le calme nécessaire.

Mais je vieillis un peu plus vite en ce moment, et j'ai peur que ma mémoire ne flanche aussi. Et je sais, Christian, que tu attends la suite, que tu voudrais aussi que j'écrive les souvenirs d'évacuation que j'ai souvent raconté. Alors, pour toi, je fais un effort. Pour toi et tous les descendants que cela pourrait t'intéresser.

En 1940, je préparais le concours de l'École Normale pour la troisième fois. La première fois, j'avais obtenu le BE et le BEPC, mais pas le concours. C'était une époque où on ne présentait que les meilleurs élèves des "cours complémentaires" (des petites communes) et de l'école primaire supérieure du chef-lieu (où j'étais). À part le métier d'institutrice, les femmes n'avaient guère que le concours des Postes ou de la préfecture pour les emplois non manuels. Le concours comportait en particulier une dictée où les 5 fautes étaient éliminatoires. Au BEPC, il y avait une épreuve en chaque matière (français maths,

histoire-géographie, sciences naturelles, dictée et questions, dont grammaire) et une épreuve de coupe et couture. Il fallait faire une brassière "deuxième âge" en une heure et demie. Le patron (à savoir par cœur), la coupe du tissu, l'assemblage en bâti des morceaux, et une emmanchure en couture rabattue, plus un échantillon de 10 cm (de la broderie qu'on prévoyait à l'encolure (en général un point d'épine). La deuxième fois que je passais le concours en 1939, je me retrouvai, huit jours avant, avec les oreillons ! Enflée énormément des glandes salivaires, fiévreuse... et isolée dans une chambre afin d'éviter la contagion pour Jacqueline. Vraiment la tuile ! Je cachais mon état (en enveloppant bien le cou) pour passer l'écrit malgré tout mais, peu en forme, je ratais mon épreuve d'histoire en énonçant bien les lois de Jules Ferry ...que j'attribuais à Thiers !! J'avais vraiment la tête à l'envers ! Et pour quelqu'un qui voulait être institutrice, c'était impardonnable ! Recalée, je m'acharnais pour repasser une troisième fois (troisième et dernière, m'étais-je promis ! )

Cet été 39 après mon échec et mes oreillons, papa décida que nous irions à la mer à Berck pour me retaper à fond, l'air y étant iodé et recommandé. Il faisait beau dans mon souvenir ; je me souviens de bains de soleil sur le sable chaud et de l'odeur des embruns. Nous avions loué, villa "Alérion" (en héraldique, c'est un petit aigle sans bec ni pattes ! ) Les Decourcelle (M. Decourcelle était un collègue de papa) y étaient aussi. On était soulagés parce qu' en août, Daladier nous avait rassurés. Il ne prendrait pas la décision de déclarer des hostilités. Depuis quelques années, la montée d'Hitler au

pouvoir donnait des inquiétudes. On était encore si près de la Grande Guerre qu'on voulait la der des ders...

Le 24 août 1939 donc, j'étais allongée au soleil, quand mes parents me rejoignirent l'air grave : « Il faut que papa reparte tout de suite à Amiens, monsieur Decourcelle aussi ! On craint la mobilisation ». J'ai l'impression que mon cœur s'arrêtait de battre... ce n'était pas possible ! Après tout ce qu'on avait raconté des horreurs de 1914-18, personne ne voulait plus jamais cela !

Aujourd'hui, j'écris ces lignes, tandis que les habitants de Vimy et de ses alentours ont été évacués d'urgence, la veille de Pâques, parce que les dépôts de munitions (bombes, grenade, renfermant des gaz toxiques - L'ypérite ! Le gaz moutarde, l'horreur ! ) retrouvées dans la terre si meurtrie de notre région, risquent l'explosion 85 ans après ! L'horreur se rappelle à nous ! Et me remontent en mémoire ces vers appris en classe quand j'étais petit, et qui toujours ressurgissent quand je me promène dans les cimetières militaires :

Comment le lys renaît-il blanc  
Et la marguerite encore blanche  
Quand la terre a bu tant de sang.  
( ...) Comment peuvent-elles éclore  
Sans une tâche de carmin ?

Donc, nos vacances s'interrompirent brusquement, dans l'angoisse. Le 1er septembre, mobilisation générale. Le 3 septembre à 11h, la Grande-Bretagne déclare la guerre à l'Allemagne, 5h après c'est la France ! Une fois rentrés, les soldats mobilisés dans leur caserne respective, un calme relatif s'instaura. On reprit la classe. On nous fit

essayer des masques à gaz que nous devons avoir avec nous au cas où... On apprit à reconnaître les débuts d'alerte avec les sirènes discontinues, les fins d'alerte avec les sirènes continues. On creusa des abris près des lieux publics. Mais tout cela, dans le genre précautions, car il ne se passait rien apparemment.

On avait d'ailleurs parfaite confiance dans la ligne Maginot qui faisait face à la ligne Siegfried allemande. Et on chantait : « nous irons faire sécher notre linge sur la ligne Siegfried ! » au poste de radio (que nous n'avions toujours pas à la maison !).

Ce fut la "Drôle de guerre". Les soldats s'ennuyaient, auraient bien voulu rentrer. Mais nous étions tout de même en guerre ! On se disait que chacun attendait avant de déclencher une attaque, se rappelant trop les horreurs qui pouvaient arriver. Peut-être les hommes allaient-ils se ressaisir et laisser parler le bon sens... Les masques à gaz restaient à la maison. De temps en temps, une alerte fictive nous faisait faire un peu d'exercices à l'école.

Et puis, le 15 mai, à un ou deux jours près, comme je rentrais à l'école, je vis devant notre porte une auto noire avec un matelas ficelé sur le toit. Intriguée, je sonnai et maman vint ouvrir en me disant : « Suzanne est là ! » Elle était là, avec sa voisine et son fils (les Laden) qui avait conduit la voiture de Cambrai à Amiens. Il nous prévenait que mon oncle Louis était consigné au dépôt d'essence (Esso) , que les Allemands venaient d'entrer aux Pays-Bas et sûrement en Belgique ensuite. Ils évacuaient vers Angers, où mon oncle devait ensuite rejoindre le dépôt d'essence. Ils mangèrent avec nous, et repartirent de suite. Et je crois me souvenir que le fils de

Madame Laden, qui conduisait, n'avait pas son permis... Mais il fallait fuir ! Je retournai en classe où d'autres camarades avaient eu des surprises semblables. Ai-je besoin de dire que tout le monde était inquiet, sur le qui-vive ? Le lendemain, on commençait à avoir des gens à bicyclette avec des ballots sur le porte-bagages et souvent une couverture rouge : les Belges évacuaient, descendaient vers le sud.

Commença à naître la rumeur d'une "cinquième colonne" : des défaitistes, chargés de semer la panique, et qu'on reconnaissait à la couverture rouge. Plus tard, cela s'avéra faux...

Le 19 mai, papa nous dit : « Ils sont en Belgique et nous avons un plan d'évacuation pour Amiens. Je dois veiller à l'acheminement de tous les engins de travaux du parc des Ponts-et-chaussées. Vous partirez demain matin par la gare Saint-Roch jusqu'à Aumale où je devrai me replier ». Maman fit des bagages, elle cousit une poche en tissu que je devais porter sous ma robe, avec un cordon serré à la taille. Elle contenait mon certificat et mon brevet avec ma carte d'identité. Dès l'aube, nous étions prêtes. Je sortis dans le jardin, il faisait un temps superbe. Je m'emplis la vue du magnifique tilleul qui était au-dessus du mur du fond, bien au-dessus des aucubas. Il appartenait au docteur Perdu. C'était un arbre centenaire, superbe... Et les paroles du "Tilleul" de Schubert me berçaient dans la tête. Je regardais le jardin si soigné, le petit mur sous l'arceau de roses "pompon", la cour, la maison. Les reverrais-je un jour ?

Nous avons pris le premier train du matin à Saint-Roch. Ce fut aussi le dernier ! Il était plein, et pourtant silencieux. À Aumale, terminus ! Nous descendons, et

soudain arrivent des avions qui descendent vers la gare et les voies et se mettent à mitrailler. En un clin d'œil, nous avons abandonné nos bagages pour nous plaquer contre un talus. Ce fut court. Les avions repartaient. Je n'ai pas remarqué de blessés. Nous avons récupéré nos bagages. Il y avait avec nous des familles que nous connaissions, dont un membre était aussi aux Ponts-et-chaussées : les Dumont, une secrétaire de papa, sa mère, sa sœur. Je ne sais plus exactement.

Mais je me revois dans une rue montante, tenant Jacqueline par la main, près de maman, et soudain me vint l'idée que nous étions le 20 mai et que Jacqueline avait 10 ans aujourd'hui ! J'eus les larmes aux yeux. C'était un anniversaire qui comptait ! Je voulais qu'elle ait quand même quelque chose. Une épicerie était ouverte, et je demandai à maman d'acheter une sucette. Après notre mitraillage, elle eut l'air de trouver cela incongru, mais j'ai insisté. Jacqueline, qui ne pensait pas du tout à son anniversaire, la prit quand même avec plaisir, sans poser de question. Tout allait si vite et était si incroyable dans cette journée !

Le convoi des Ponts-et-chaussées nous rejoignit et nous partîmes pour Forges-les-Eaux, toujours selon les directives préfectorales. Réquisition de maisons pour dormir. Chez des particuliers, on nous donne une chambre où nous nous allongeons sans nous déshabiller. Deux personnes sur le sommier et deux sur le matelas, par terre. La fatigue me ferme les yeux. Vers 2h du matin, on cogne la porte : les dépôts d'essence brûlent ! Il n'y a pas de volets, et on aperçoit des lueurs rouges dans le ciel. Debout ! Il faut repartir ! Nous montons dans les camions, sans toit, assis sur nos ballots. Tout

l'horizon rougeois. Des flammes montent très haut, des fumées noires s'élèvent... On sent l'essence qui brûle. Ce sont paraît-il les dépôts de Gournay. Les gens affluent sur la route, à pied, à vélo, en brouette, en auto... Tous iront au pas, comme nous. Dans cette rue, on ne peut ni doubler, ni accélérer. C'est dantesque.

Le jour se leva, toujours aussi beau. La situation commença à ne pas être moins pénible. Certes, il y avait la cohorte des évacués, mais sur la plateforme du camion il y avait des camarades (Lucette Dumont, Christiane Cantrelle) pour bavarder, et surtout ce bocage normand dont on nous avait parlé en classe, mais que nous n'avions vu qu'en images... Et c'était le moment des pommiers en fleurs. J'étais sensible aux paysages et aussi à cette situation imprévue, à cette aventure que j'entreprenais... C'était vraiment la plongée dans l'incertitude, mais ma jeunesse commençait à transformer l'angoisse en curiosité, en soif de découvrir, d'apprendre la vie autrement que dans les livres.

Après Forges-les-Eaux, la deuxième nuit se passa à Gisors. Nous fûmes hébergés par un brave ménage qui travaillait à l'hôpital psychiatrique tout proche. Le matin, il partit faire son service, nous laissant la maison sans rien fermer à clé, et de quoi déjeuner sur la table. Mes parents en furent très touchés. Nous faire confiance dans tout ce désordre humain... « Il y a vraiment de braves gens » nous dit maman. Eux avaient dit : « Servez-vous, prenez ce dont vous avez besoin. Demain ce sera peut-être notre tour de tout laisser ».

Les ordres, pour papa, étaient de se replier sur Alençon. Il fallait chercher un gîte où on pourrait s'installer tous. Les recherches furent un peu difficiles, car nous étions

nombreux dans le convoi. (Papa n'était pas avec nous, mais dans une voiture de service qui frayait le chemin). Nous fûmes hébergés à Valframbert, dans une grande ferme appartenant à la famille Kuenemann ( un nom qui sonnait allemand ! ). C'étaient de braves gens qui mirent à la disposition de tous leurs grenier à foin et les chambres de la maison.

Pour notre part, nous nous sommes retrouvés à sept dans une grande chambre. (un sommier, deux matelas, un lit d'une personne). Jacqueline et moi étions sur le sommier, plutôt dur ! Papa et maman par terre. Madame Bouton (dont le mari était soldat) et sa sœur sur l'autre ; leur mère sur le lit d'appoint. Nous étions privilégiés par rapport à ceux qui étaient dans les granges. Nous pouvions aussi manger dans la grande cuisine et nous servir des ustensiles. D'ailleurs, on nous vendait aussi la nourriture que produisait la ferme.

Et M. Kuenemann offrait à qui le voulait du calva, c'est-à-dire du Calvados, eau-de-vie de pomme "maison" qui venait tout droit du bouilleur de cru (Je crois que lui-même en était un) et dont le titre d'alcool devait être voisin de 80 ! La bouteille de liquide incolore trônait toujours sur la table de cuisine, mais ce n'était vraiment pas de l'eau ! Il fallait toujours en mettre dans le café pour ne pas le vexer, et une ou deux gouttes me suffisaient pour le parfumer et le corser. Le patron en buvait un verre à moutarde sans broncher et sans être saoul. Quand le facteur passait, il lui en versait un, et bien sûr l'accompagnait ! Cela faisait partie des politesses. Papa, qui n'aimait pas l'alcool, avait bien du mal à refuser et à se contenter d'une larme dans le café, ce qui étonnait beaucoup monsieur Kuenemann, qui était

pourtant quelqu'un d'intelligent qui avait son brevet, ce qui était rare à l'époque chez les cultivateurs ! Les Kuenemann avaient une petite fille de deux ans qui criait et pleurait beaucoup. La maman, menue et pâlotte, plutôt effacée à côté de son gaillard de mari, travaillait beaucoup et regrettait de ne pouvoir s'en occuper trop longtemps. Je me proposai de la garder (elle était toujours couchée, ce qui m'étonnait) et de la bercer un peu ou de lui chanter des chansons qui la calmaient. Elle ne parlait pas encore et son comportement semblait anormal à maman, qui essayait elle aussi de la calmer. Dans la plupart des fermes aux alentours où nous avons acheté de quoi manger, on trouvait un adulte ou un enfant anormal, retardé. Et nous avons découvert que bien des familles inconscientes mettaient du calva dans les biberons pour aider les enfants à dormir, et cette pratique, liée à l'alcoolisme des parents, avait donné bien des anormaux !

Beaucoup plus tard, mariée, je repassai avec ma famille à Valframbert pour saluer les Kuenemann avec qui nous avons gardé quelques relations épistolaires. À notre arrivée, nous fûmes littéralement assaillis par deux jeunes filles qui voulaient me caresser le visage, qui bafouillaient en bavant. Christian, qui était petit, en fut effrayé ! Madame Kuenemann m'expliqua que c'étaient les deux aînées (dont celle que j'avais bercée...). Il arriva une troisième fille, normale, elle, charmante, qui était à l'Ecole normale d'institutrices ! Sur trois enfants, il y avait donc deux anormaux. Nous avons le cœur bien serré devant un tel gâchis. Les normands sont plus éclairés maintenant !

Mais revenons à Alençon. Je m'y fis inscrire à l'école

primaire supérieure pour préparer le concours d'Ecole normale, puisque nous étions fin mai et qu'il aurait peut-être lieu en juin ? Maman parlait souvent avec le maire de Valframbert et des gens du pays. Ils l'interrogeaient. Un jour, papa leur dit qu'il ne savait pas ce qu'on allait tous devenir puisqu'on voyait des soldats descendre vers le sud, se replier sans livrer bataille. Pour un Poilu de la guerre 14, c'était effectivement ahurissant ! Et ne voilà t-il pas qu'un jour à midi se présentent chez Kuenemann deux gendarmes. « Nous venons arrêter Monsieur Diaquin ! ». Stupéfaction de tous ! Pourquoi ? C'est une erreur ! Cause « défaitisme ». À l'époque, il ne fallait pas dire que ça allait mal, qu'on fuyait sans bien savoir où ni pourquoi... Un défaitiste était un mauvais français qui sapait exprès le moral de la population, comme la "cinquième colonne" ! Donc il fallait l'arrêter et le mettre en prison ! Papa partit avec les gendarmes, en nous disant « ne vous en faites pas, je vais revenir après explication ! ». Le soir, il n'était pas là... On l'avait mis en prison (ceinture et lacets confisqués). Avec maman, je suis allée à Alençon raconter l'affaire à ses collègues TPE qui étaient réfugiés; ils tombèrent des nues, et nous allâmes raconter l'histoire à un avocat qui, lui aussi, trouvait la chose complètement surréaliste. Le lendemain, papa était de retour à Valframbert, traitant son incarcération d'aventure instructive pour sa connaissance des prisons, et ses collègues firent une chanson humoristique sur l'aventure, dont nous nous serions bien passées, maman et moi !

Quelques jours après, ordre de descendre plus vers le sud. Direction Angers. Entre-temps, bien sûr, les

Allemands étaient à Amiens. Nous savions que la ville avait en grande partie brûlé, mais rien de précis. J'oublie de dire qu'au moment de partir en train, papa était allé chez grand-père pour l'emmener avec nous. Il était presque aveugle, bien que voulant rester seul. Il arrivait encore à voir un peu ses cartes à jouer, et il faisait sa partie tous les jours au cabaret en face. Il mangeait chez une voisine, et chez nous tous les dimanches (Papa allait le chercher, à pied bien sûr, et le reconduire). Il ne se plaignait jamais et refusa de partir. C'est dire que nous nous demandions ce qui pouvait lui être arrivé. On nous dit que tout Amiens avait été obligé d'évacuer. Où était grand-père ? Dans quel état ? Mais on n'avait pas le temps d'avoir des états d'âme, il fallait repartir. Toujours dans la foule, moins dense quand même que pour traverser la Normandie. Papa avait repris la tête du convoi et allait en éclaireur. Nous avons toutes les trois pu prendre place dans l'auto du TPE monsieur Després, et je me souviens de la vue si ample que j'ai eue des Alpes Mancelles. Je découvrais la France, et l'intérêt me faisait oublier le reste. Nous nous retrouvâmes la nuit, égarés, dans une forêt... Maman et Jacqueline ont dormi tant bien que mal sur la banquette arrière, parmi les ballots, moi devant, et Monsieur Després - qui avait sorti une couverture - dehors, par terre, dans la mousse.

A Angers, nous avons retrouvé Papa et le convoi, et ma tante Suzanne; juste le temps d'avoir quelques nouvelles très incomplètes ! Péronne avait été évacuée en Bretagne, donc tante Jeanne devait y être et ma tante Blanche cherchait à la rejoindre (par la Croix-Rouge).

Angers - Chemillé (arrêt pour boire dans un café où j'appris ce qu'était une "fillette" (petite bouteille de vin).

Ordre d'aller à Guéret pour papa. Donc, direction La Souterraine. Notre convoi est arrêté à carrefour par un détachement de soldats qui descendent aussi vers le sud. Leur officier gère la circulation. Papa, toujours en tête du convoi, s'écrit : « mais c'est Jules ! » l'officier se retourne. C'est mon oncle de Lillers, le pharmacien ! Il s'approche, sidéré, et nous embrasse, mais ne peut rester. « Mais où allez-vous ? » demande papa qui n'en revient pas. « On se replie vers (je ne sais plus le nom d'une ville du sud, Albi peut-être ?) ».

Papa est consterné... Si les soldats nous dépassent... que penser ? On les laisse passer.

On continue vers Guéret, mais le soir arrive. Il faut trouver à manger et un endroit pour dormir. Dans la campagne, un hameau isolé (Deux et demi : un drôle de nom ! (erreur c'était après)), une grande ferme, beaucoup de dépendances... On s'arrête, c'est d'accord. La fermière nous emmène à la cuisine. Grande cheminée avec un grand feu de bois. À la crémaillère pend un chaudron noirci plein de pommes de terre qui cuisent pour les bêtes... Elles feront notre souper, avec un peu du jambon qui sèche à une solive. Nos parents iront coucher dans les étables, avec les autres, Jacqueline et moi, nous avons droit à une chambre, car ma petite sœur semble fiévreuse, ce qui est inquiète maman. On s'enfuit dans un grand lit au drap rêche et humide, un énorme édredon rouge sur les pieds. Les deux oreillers sont aussi très volumineux. Du tilleul a été mis à sécher je pense il y a un mélange d'odeur (humidité ! Jambon, fumer, tilleul...) Toutes deux, nous n'arrivons pas à nous endormir, nous avons froid et la nausée. Nous avons vomi toutes les deux d'urgence dans la cour, de crainte

de salir la literie. Le lendemain matin, maman qui nous croyait privilégiés ne revenait pas. Mais enfin nous allons mieux !

Dans la journée, nous avons cherché quelques œufs sans succès. Je vois encore une belle pâture pleine de poules. À la barrière, nous avons appelé le propriétaire, craignant les chiens. « Je ne peux pas vendre d'œufs nous dit-il, j'ai onze enfants à nourrir ». C'était peut-être vrai. A Deux-et-demi nous étions arrêtés dans une ferme avec une grande bergerie. Au-dessus des moutons, un grand grenier à foin. On nous l'octroya. Et là, vraiment, cela vaut la peine d'imaginer la scène ! La couche de foin est bien épaisse et sent bon. On est presque heureux de s'y allonger. Nous nous étendons, un peu dévêtues et déchaussées, quand arrivent près de nous Monsieur et Madame Boclet, les gardiens à Amiens du parc des Ponts-et-chaussées. Madame étend un matelas, celui que son mari vient de détacher du toit de la voiture, elle déplie un drap, le borde, sort deux oreillers qu'elle tapote, un deuxième drap avec un bon rabat, une couverture. Elle ressort, revient en robe de chambre, s'assoit sur le lit et met ses bigoudis. Éberluées, Jacqueline et moi commençons à avoir le fou rire ! Nous nous tournons de l'autre côté, pour que ça ne se remarque pas, mais les autres, allongés, se font des clins d'œil et en répriment tout autant. Du coup, atmosphère détendue ! Oui, nous dormons très bien !

Vers 5h du matin, un bêlement nous réveille auquel répondent, en cœur, des dizaines de bêlements. Silence, puis le bêlement, puis à nouveau le cœur des bêlements. Silence, et ça recommence ! Alors Papa commence à orchestrer la chose : « le Maître d'école » dit-il tout haut.

Puis « les élèves ! ». Et ceci, plusieurs fois de suite. Et c'est si évocateur que tous les réfugiés attrapent le fou rire. Un fou rire bruyant et libérateur qui, soudain, fait oublier la situation ! Madame Boclet, peu sensible à l'humour, nous regardait, effarée, ses bigoudis sur la tête, l'air vaguement réprobateur... ce qui ajoutait à notre hilarité !

Bien nous en prit... Nous ne devons pas rire toute la journée !

Le convoi se remet en route et bientôt nous arrivons en vue de Guéret. Les engins s'immobilisèrent et on se concerta pour aller en reconnaissance des lieux. En principe, il fallait se présenter à la mairie de la ville. Mais le plus urgent était de trouver du pain et de l'essence : certains camions risquaient d'être en panne. L'un d'eux l'était déjà ! À La Souterraine, le convoi étant coupé à un carrefour, certains camions avaient pris par mégarde la route de La Châtre. Papa était bien ennuyé. Donc le pain d'abord ! Une femme du convoi m'accompagne dans la rue principale à la recherche d'une boulangerie. Il y en a une en bas de la côte. Une queue s'est déjà formée, nous prenons la suite. Le ciel est d'un bleu profond. Soudain, on distingue plusieurs avions, assez hauts. Des avions qui portent la cocarde ronde sur les ailes. Ils ronronnent et les gens lèvent la tête : « ce sont des Anglais, ils ont la cocarde ! ». J'écoute, inquiète. Je ne reconnais pas le bruit des moteurs, et je dis « ce ne sont pas des Anglais ». « Ils n'ont pas la croix gammée donc ce sont des Anglais ou des Français avec la cocarde ! » Je persiste : « ce n'est ce bruit là ! » les gens l'ignorent. Et soudain, le bruit se rapproche très vite. On entend une explosion et le sol semble trembler. En une seconde, les

gens se sont précipités dans le couloir de la boulangerie. Je m'aplatiss dans le ruisseau (sec...), les bras croisés au-dessus de ma tête. Le ou les avions remontent, je me relève, et entre à mon tour dans la boulangerie. Des gens se sont engouffrés dans l'abri, au fond du couloir, c'est-à-dire une grande cave. La boulangère, surprise, n'y a pas trouvé place et pleure dans le couloir, le dos appuyé contre les volets amovibles qui sont entreposés là.

Je lui ai dit : « vous n'êtes pas blessée ? » Nouvelle explosion, nouveaux tremblements, les volets basculent sur notre dos, mais sans nous faire de mal. Nous attendons, immobiles... Plus rien. Les avions se sont éloignés. C'était sans doute un coup de semonce, pour semer la panique... J'ai su plus tard que ces avions étaient italiens !

La rue était déserte, les gens toujours terrés. Je m'apprêtais à sortir du couloir quand j'entendis des pas rapides, et papa apparut à la porte. « Ah !.Tu es là !. viens vite ! » dit-il, soulagé. Nous remontâmes la côte déserte. Maman nous attendait, folle d'angoisse. La femme qui m'avait accompagnée à la boulangerie était rentrée en courant. « Qu'avez-vous fait de ma fille ? » avait demandé maman. « Je ne sais pas... elle est allongée dans le ruisseau... » Le choc pour maman, qui imaginait le pire ! Papa s'était lancé à ma recherche.

Donc, soulagement général ! Nous n'avions toujours pas de pain... mais pas plus d'appétit non plus ! Le chauffeur du camion en panne décida d'aller jusqu'à un poste d'essence avec un jerrican, à travers champs. Les blés étaient hauts, on pouvait s'y cacher.

Les occupants des camions étaient descendus, à la

lisière d'une châtaigneraie. Nous étions donc à l'ombre des arbres, silencieux, assez angoissés... Le chauffeur s'était trouvé séparé du reste de sa famille, seul son petit garçon de six ans était avec lui. Il nous le confia, le temps d'aller chercher de l'essence. Le petit, raisonnable, le regarda s'éloigner avec appréhension malgré tout, prêt à pleurer. Je lui parlais pour le distraire, quand, à nouveau, nous avons entendu arriver des avions. Ils avaient aperçu le convoi de camions et avaient pensé que c'étaient des militaires. Toujours est-il qu'en un clin d'œil, ils ont piqué vers nous. Maman s'est couchée sur Jacqueline, et moi sur le petit, tandis que les mitrailleuses crachaient. Je voyais les impacts sur la terre, à quelques mètres de moi. Ils ont arrosé la lisière du bois et, par miracle, personne n'a été atteint ! Nous les vîmes partir dans la direction qu'avait prise le chauffeur. Il y a eut encore une rafale, et ils disparurent à l'horizon. Il n'était pas nombreux : quatre ou cinq me semble-t-il, comme le matin.

Papa s'occupait du convoi. Le chauffeur revint avec de l'essence. J'avoue ne pas savoir comment s'est organisée la suite... J'étais trop perturbée. Toujours est-il que nous nous retrouvâmes tous les quatre avec un chauffeur, dans une voiture particulière. Traversée de nouveaux paysages... Bourganeuf, puis recherche d'un gîte pour la nuit. Un château isolé apparut. On sonna à la grille. Un jardinier vint demander ce que nous voulions, dans ce coin où l'on ne voyait pas de réfugiés. Avis fut demandé par lui au seigneur des lieux. On pouvait nous offrir la réserve de paille, au-dessus de l'étable. Au moins, on pourrait s'allonger, car nous étions fourbus. On ne nous offrit pas à manger, mais maman arrivait toujours

à nous nourrir. Les vaches étaient superbes, avec de grandes cornes relevées et pointues... Au-dessus d'elles, un plancher disjoint (ce qui nous permettrait de les voir...) couvert de balles de paille. Maman n'était pas trop rassurée, nous imaginant sans doute empalées sur les cornes ! Mais tout se passa bien, on avait tellement besoin de sommeil ! Le trajet jusqu'à Périgueux, où papa avait ordre de se rendre, fut plutôt agréable. On découvrait le Périgord sous un beau ciel bleu dépourvu d'avions !

À Périgueux, nous fûmes envoyés chez l'éclusier, monsieur Puypalat. C'était un brave homme, vivant seul avec son chien, un gros chien vieux et débonnaire comme son maître. La maison était grande, entourée d'un très beau jardin où légumes et fleurs se côtoyaient. Madame Anoka, réfugiée de Paris, occupait déjà une chambre avec sa petite fille. Elle était sans nouvelles de son mari, d'origine grecque comme son nom l'indique. Mes parents occupèrent la deuxième chambre et j'acceptai sans difficulté de partager avec Jacqueline un matelas qu'on étendait par terre dans un bureau inoccupé non loin de la maison. (bureau de l'administration des Ponts-et-chaussées...)

C'est avec un plaisir évident que nous avons dégusté la bonne soupe à la tomate, à l'ail et aux fèves, que Madame Anoka avait cuisinée pour tous, dans une grande poêle à frire - ce qui nous étonna grandement. Puypalat nous dit, de son accent chantant :. « C'est un tourin, la bonne soupe d'ici. ! » Comme nous devions rester quelque temps, il offrit de se servir de légumes, dans le jardin. On se sentit réconfortés, soulagés...

( Fin du premier cahier. )

## CAHIERS SOUVENIRS DE MANLINE -2-

Monsieur Puypalat avait fait "les colonies", il en parlait avec Papa. Un jour que j'étais à la fontaine du jardin, il s'approcha, se baissa sous le jet, se retira un œil qu'il lava sous l'eau, le remit... Je ne savais pas qu'il avait perdu un œil "aux colonies"... Je m'expliquais son regard étrange avec cet œil fixe ! Cela me fit quand même un drôle d'effet !

La vie s'organisa à donc à Périgueux. Papa allait aux Ponts-et-chaussées. Maman et moi nous occupions du ravitaillement. On était fin juin, il n'était plus question de se faire inscrire à l'école, ni pour moi, ni pour Jacqueline. En ville, le rationnement avait commencé : je me revois dans une queue, le long de la crèmerie Mèredieu (un nom qu'on n'oublie pas facilement ! ), attendant l'ouverture pour essayer d'avoir du beurre et du fromage. Le beurre était d'autant plus rare dans la région qu'on y faisait la cuisine à l'huile. Une passante nous regarda, l'air vaguement méprisant, et s'exclama « et beh ! il faut l'aimer le beurre ! », avec l'accent. Nous avons essayé l'huile de noix, mais elle avait un goût amer, très fort, et les salades ainsi assaisonnées ne nous régalaient pas.

Nous étions installés depuis quelques jours quand Jacqueline et moi commençâmes à avoir des boutons. Cela démangeait fortement, et les boutons qu'on grattait suintaient une lymphé jaunâtre. La petite-fille de Madame Anoka en avait aussi depuis un certain temps. Le médecin lui avait prescrit une pommade qui n'était pas efficace. Maman pense à une contagion, une épidémie peut-être. Un jour, Madame Anoka nous informa qu'elle

avait vu sauter des puces entre les lames du plancher de sa chambre, et qu'elle allait y passer de l'eau de Javel. Papa examina notre linge : il y avait bien des piqûres de puces d'après les petites taches de sang caractéristiques. Le soir donc, nos draps furent copieusement arrosés de formol pour tuer l'ennemie. Ça piquait aux narines et aux yeux, mais l'odeur était supportable.

Malgré l'offensive anti puces, les trois enfants de la maisonnée continuaient à se gratter et à suinter.. On appela le docteur. Il pensa à une intoxication. Papa lui parla des puces et, toujours observateur, l'amena près du chien qui était allongé au soleil dans le jardin, chauffant un pelage rongé par endroits. « Ce chien n'aurait-il pas la gale ? ». « Mais bien sûr ! » s'exclama le médecin. Et les puces du chien nous l'avaient transmise en nous piquant. Il fallut employer les grands moyens ! On nous emmena aux bains municipaux. Dans l'eau de la baignoire furent dissous des pains de soufre. Une "bonne odeur" d'œufs pourris se dégagea. Nous fîmes trempette après avoir été savonnées et brossées au savon noir (savon mou avec lequel on lavait d'autrefois les carrelages...) La gale n'y résista pas !

Le médecin suggéra, avec ménagement, au pauvre Monsieur Puypalat (prénom Martial... de Mars, le dieu de la guerre !) qu'il serait nécessaire d'euthanasier son chien, trop vieux pour être guéri, et atteint par ailleurs d'une tumeur. Malgré sa peine, il s'exécuta sans nous en vouloir. Les puces, pas bêtes, ne s'attaquaient qu'aux peaux fines et au sang frais. Ni lui, ni nos parents n'avaient été piqués, et ceci lui laissa une certaine incompréhension du phénomène.

Je ne révisais pas, n'ayant pas de livres. L'endroit était calme, il faisait beau... On cuisinait des bolets trouvés dans les bois. Après le grand désordre de l'évacuation, nous étions enfin fixés... Je ne me posais même plus de questions sur le concours d'école normale. J'avais besoin de me sentir vivante, tout simplement. J'évitais de m'angoisser sur l'avenir. Et mes parents évitaient de retourner le fer dans la plaie ( Quand pourrions-nous revenir ? Retrouverions nous la maison debout ? Qu'étaient devenus grand-père et toute la famille ?) Papa essayait d'avoir des renseignements par la Croix-Rouge, mais gardait son calme.

Et soudain, on apprit que Pétain signait l'armistice ! (le 10 juillet ?) Ce fut un grand soulagement. Première réaction de Papa, qui avait subi, vingt ans avant, toutes les horreurs de la guerre 14-18 : « On a pas envie de refaire Verdun. Il l'a compris. » La raison l'emportait, et surtout, on pouvait rentrer. C'est seulement en second lieu qu'on s'intéressa aux clauses de l'armistice ! Mais ceci est une toute autre histoire que l'avenir allait éclairer...

Donc, le retour s'organisa. Il fallait un "laissez passer" pour revenir dans la zone occupée par les Allemands. Papa eut un ordre de mission pour lui et sa famille. Nous sommes repartis en voiture (avec un chauffeur des Ponts-et-chaussées) vers l'inconnu, et une certaine inquiétude avait remplacé le soulagement initial. Première étape dont je me souviens :Échiré. Nous avons dormi chez l'habitant et partagé le repas, puis participé à la vaisselle. Je me souviens d'un grand tonneau dans la cour, où la patronne jetait les détrit et

l'eau de vaisselle. C'était destiné à la pâtée du cochon qu'on engraisait. D'où, probablement, l'expression populaire "on engraisse pas les cochons à l'eau claire". La coopérative laitière d'Échiré était déjà célèbre pour son beurre des Charentes, jugé encore plus fin que le beurre de Normandie. On le vendait en motte, et maman en avait déjà acheté à Amiens. Pour des réfugiés qui rentraient, on détourna le règlement, et on nous vendit une motte entière, qu'un entoura d'une large feuille de chou pour la garder fraîche pendant le voyage. Nous étions en été !

Il fallut traverser la Loire sur un pont de bateaux, les ponts de pierres ayant sauté au moment de l'avance allemande, pour l'empêcher de passer. Ces ponts étaient faits d'un plancher posé sur des barques liées entre elles, coque contre coque. Ce n'était pas très rassurant... ça bougeait, mais ce fut efficace. Même chose pour traverser la Seine (péniche contre péniche, un plancher dessus). Plus nous approchions d'Amiens, plus nous étions silencieux. Enfin, on aperçut la cathédrale : elle était debout, sa grande flèche pointée vers le ciel. L'espoir René C. Nous arrivions par la rue Saint-Fuscien. Pas de démolitions visibles. Des maisons vides ou occupées par les Allemands, Rue Evrard de Fouilloy, rue Charles Dubois... Tout était debout, avec seulement, un peu partout, un panneau déscellé dans le bas des portes. Ouf ! Un immense soulagement nous envahit !

On ouvre avec la clé. La maison a été visitée : une bouteille de bon vin traîne sur la table de cuisine, avec deux verres. Bien sûr, le beau vélo neuf que j'ai eu pour mon brevet n'est plus dans le couloir, ni l'appareil photo dans un tiroir du salon, ni la jolie bague en or avec perle

offerte par Ninie, ni la ménagère en argent des ménagère en argent. Mais les vols semblent minimes en remarquant tout ce qui reste. Il y a même encore des provisions dans le placard et du bon vin à la cave ! Nous sommes heureux, soulagés. Papa va chercher clous et marteau pour remettre le panneau de la porte.

Soudain, on nous appelle du dehors « Madame Diaquin ! » - c'était madame Cailleux, une voisine qui habitait quatre maisons plus bas. On rit, on se donne l'accolade. « Quand êtes-vous rentrée? - Il y a une semaine ! Et nous sommes venus voir s'il y avait des dégâts dans votre maison, par le trou de la porte. Les pillers sont à l'œuvre, et nous avons vu que votre ménagère en argent était sortie, pour être emportée... Nous l'avons prise. Vous pouvez venir la chercher » Maman remercie avec effusion !

Mais si notre quartier Henriville avait été épargné, il n'en était pas de même pour le centre-ville. En arrivant, les Allemands avaient lancé des grenades dans chaque magasin, systématiquement, et tout avait été détruit. C'était un champ de ruines, où on ne retrouvait plus le tracé des rues. On estime que la ville avait été détruite aux deux tiers. La cathédrale avait été volontairement épargnée, et les sacs de sable accumulés autour de ses murs l'avaient protégée des éclats.

Plus de magasins. Des tas de gravats partout. Cela explique aussi les pillages. Ceux qui revenaient devaient chercher où se ravitailler !

Les vieilles personnes qui n'avaient pas voulu partir, avaient finalement été obligées de le faire. Et le 25 de la rue Vascosan était vide. Grand-père était parti à pied, au

milieu des derniers réfugiés... On était sans nouvelles.

La motte de beurre avait bien résisté au voyage, maman la détailla en morceaux qu'elle lava sous le robinet et sala pour une longue conservation. Elle nous fut très précieuse et, même un peu rances, les derniers morceaux furent utilisés avec parcimonie. Peu à peu, la vie se réorganisa. On distribua des cartes de ravitaillement de pain, de viande, fromage, beurre, lait, café, confiture, sucre, farine ! Tout fut rationné, et les arrivages irréguliers. Dès qu'on savait un commerçant approvisionné (une pancarte l'indiquait, avec l'heure d'ouverture), une longue queue se formait. Je me souviens de deux heures d'attente pour avoir un demi camembert.

On était en juillet, les jardins donnaient... On avait des fruits et des légumes. Tante Blanche avait aussi été rapatriée, et son jardin était grand. Et le champ du Tour de ville regorgeait de fruits.

Le long des boulevards intérieurs, les baraques de l'allée commerciale poussèrent comme des champignons. Elles devaient durer une dizaine d'années. Les commerçants sinistrés s'installaient. On décida aussi que le concours d'école normale aurait lieu le 17 octobre ! Le jour de mes 18 ans ! Il y avait cinq mois que nous n'allions pas en classe, et j'avais peu révisé, mais nous étions tous dans le même cas.

J'avais la table 13, et Ninie, restée à Paris, et qui était venue nous voir, m'avait prêté son pendentif qui était chiffré 13 pour que ça me porte bonheur au concours. Je l'avais mis pour lui faire plaisir, et voilà que j'avais la table 13 !

Nous avons commencé par la dissertation, bien dans l'air du temps. « Le maréchal Pétain a dit : La France Nouvelle a besoin d'hommes nouveaux animés d'un esprit nouveau ». Commentez; et dites comment vous pensez l'appliquer dans votre futur métier.

Pas besoin d'avoir révisé Athalie et tout le reste pour faire ce devoir. On était un peu déboussolées, je m'y attelais. Il faut croire que ce fût apprécié car je fus reçue. 13e sur 25. Mais Vander Guchten, du syndicat des enseignants, se déclara outré du sujet.

Quant à moi, après l'exode et tout ce qui nous était arrivé, j'avais mûri et trouvé des idées que je n'aurais pas eues six mois avant, ni découvertes dans la littérature classique du programme...

La plupart des grandes maisons et des bâtiments étaient occupés par les Allemands. L'école normale de filles, comme le reste. On supprima les écoles normales. ( Pétain ? Où l'un de ses ministres ? ) Il porta à quatre ans la formation des institutrices. Il nous faudrait passer par le lycée pour avoir le bac (première et deuxième partie) puis entrer dans un institut de formation professionnelle et faire des stages. Comme nous n'étions plus pensionnaires à l'École normale, nous toucherions une bourse, et signerions bien sûr l'engagement décennal qui nous obligeait à rester dix ans dans l'enseignement public, faute de quoi on devait rembourser.

Nous entrâmes en seconde ; ce fut une année "relax" car on s'aperçut très vite que notre niveau était supérieur à cette classe... Nous révisions plutôt que nous n'apprenions et n'en étions pas flattées. Les lycéennes

qui étaient avec nous le sentaient bien, mais elles furent bonnes camarades. Je n'en dirai pas autant de la directrice, qui méprisait ouvertement "ces filles d'ouvriers".

Jacqueline Garnier ayant échoué au concours, elle s'inscrivit dans notre classe et demanda à faire grec et latin comme les lycéennes. Ce lui fut refusé. Elle prit des cours particuliers avec un professeur qui avait discerné son intelligence et, l'année suivante, elle eut son bac littéraire !

À la distribution des prix (ce qui se faisait encore au lycée) la directrice nous convoqua dans la cour, énonça les prix obtenus par les lycéennes, et nous dit : « les normaliennes, vous irez voir dans la réserve - au cagibi au fond de la cour - vos prix y sont ! »

L'affront était de taille, surtout que les premiers prix des matières principales étaient pour nous. Nous les avons laissés là où ils étaient. Les lycéennes étaient sidérées, et la plupart des professeurs qui nous appréciaient, aussi !

Les 4 années d'occupation furent très dures. Grâce à maman, toujours prévoyante, nous avons fait rentrer du charbon, plein le cagibi du jardin, l'hiver précédent. C'était de l'antracite pour feu continu, et il y avait à la cave un gros tas de charbon plus gras pour la cuisinière. Ce fut pour nous une précieuse ressource pour maintenir toujours un endroit chauffé. Le rationnement en charbon était strict et nous avons surtout droit au schlamm : de la poussière noire qu'il fallait mouiller comme un mortier pour l'utiliser. On en mettait une couche épaisse sur le feu déjà allumé, on faisait un trou au milieu pour le tirage.

L'allumage de la cuisinière était souvent le travail de papa, premier levé. Du journal froissé, du petit bois, quelques morceaux plus gros, l'allumette pour enflammer le journal... Quand le bois était incandescent on pouvait ajouter un peu de charbon, et quand celui-ci rougissait on en rajoutait. On réglait le tirage par une clé sur la buse ( large tuyau de raccordement à la cheminée).

La cuisinière comportait une chaudière sur le côté. Il fallait veiller à ce qu'elle soit toujours remplie d'eau, et comme l'eau était calcaire, Maman y ajoutait quelques écailles d'huîtres, censées attirer le calcaire.

On avait peu d'ordures. Tout passait dans le feu : les cartons, les épluchures, les loques... on n'avait pas de plastique à l'époque ! Chaque matin, on allait vider le cendrier dans la grande poubelle qui attendait le passage de l'éboueur dont le tombereau ouvert l'empanachait de fine poussière grise à chaque déversement de poubelle, et le malheureux en respirait beaucoup, et en était tout enfariné !

Revenons-en aux restrictions. Elles amenèrent des trésors d'ingéniosité !

Le savon étant rationné, Maman lava les tissus foncés avec une eau dans laquelle on avait fait macérer des saponaires cueillies sur des talus. Avec des os et de la soude, elle nous fit quelques savonnettes, parfumées avec quelques gouttes d'eau de Cologne. Pas de café ? Dans une tourtière, elle fit griller de l'orge, dans le four de la cuisinière. On appelait cela du "malt" et le mot ersatz (allemand) ou succédané (français) entra dans le vocabulaire quotidien. Un jour, on essaya de griller des haricots, mais c'était quasi imbuvable !

Comme le sucre manquait, on utilisa des pastilles de

saccharine. Je préférais me passer et de malt, et de saccharine, moi qui n'aimais déjà pas trop le café avant la guerre !

Pas de laine ? On apprend à détricoter pour retricoter. (Une nuit de trempage défrisait la laine qu'on rebobinait, humide, sur un support en bois ou un vieux livre ! )

Les pâtes étaient faites de blé tendre et grises. On apprend à les laisser dissoudre dans le lait (ou l'eau. ...) pour en faire, avec de l'œuf et de la levure, de la pâte à brioche.

Chaque soir, il fallait fermer hermétiquement les volets, car aucune lumière ne devait filtrer. C'était le black-out. (Je trouve soudain curieux qu'on n'ait pas eu un mot allemand pour cela) Les deux premiers hivers d'occupation furent particulièrement froids. Au lycée, on grelottait. On prit l'habitude d'emporter une couverture qu'on pliait sur les jambes, on écrivait en gardant les gants, et on gardait le manteau en classe.

Le système D (des comme débrouillard) essayait de fonctionner. On faisait des échanges (de tickets de denrées). On essayait d'avoir des œufs et du beurre par des amis de la campagne. On entendit parler de Parisiens élevant un lapin dans leur baignoire... Les animaux d'étable et de basse-cour étaient recensés... mais il y en eut toujours quelques-uns élevés en cachette aux risques et périls du contrevenant. Nous avons des voisins et amis, les Dumont (99 rue Charles-Dubois) qui, étant postiers, avaient eu leur mutation pour Hangest-sur-Somme. Ils firent élever des veaux, en cachette, par des cultivateurs. Quand la bête était suffisamment grosse, il fallait l'abattre, et cela se faisait la nuit, dans les locaux de la Poste ! C'était loin d'être une partie de plaisir

pour Monsieur Dumont qui manquait tourner de l'œil à chaque exécution ! Puis la viande était détaillée, mise dans des paquets qu'on fourrait dans des sacs postaux plombés ! Ceux-ci étaient chargés avec le courrier dans l'autorail qui allait à Amiens. Là, les employés de la Poste, prévenus par un code, emmenaient les sacs au tri postal où la viande était partagée entre eux. Ce n'était pas du "marché noir" car c'était uniquement pour rendre service, pas pour s'enrichir. Nous eûmes une ou deux fois notre part, bien que n'étant pas des PTT.

En classe, on finit par nous distribuer des "biscuits caséinés" pour remplacer le manque de protéines. Le nombre en variait suivant l'âge, donc l'état de croissance. On les grignotait sitôt la distribution, ce n'était pas mauvais. Personnellement, je les aimais bien.

J'ai souvenir aussi de ce 1er janvier ( en 1942 je crois) où maman avait réussi à demander un rosbif - au marché noir cette fois - à notre boucher. Un luxe, vraiment, qui nous rappellerait l'avant-guerre. Pour l'accompagner, elle avait fait un ragoût de pommes de terre et de rutabaga avec des oignons. Nous avons fait connaissance avec les rutabagas, inconnus jusque-là dans nos assiettes... Je préférais les topinambours qui avaient un goût de cœur d'artichaut, elle étaient très "musiciens" comme on disait pudiquement à cette époque.

Bref, 13h arrivent... le boucher n'était pas venu. 14h : toujours rien. Nous avons mangé notre ratatouille de rutabaga... À 15h, on sonne. Le boucher nous refile en vitesse un paquet. Pas moyen d'avoir autre chose..., et c'était en retard parce qu'il fallait choisir le moment propice pour ne pas être pincé ! Paquet ouvert, c'était un pot-au-feu... payé au prix du rosbif ! Il nous a quand

même paru délicieux le lendemain.

Comme nous avions le gaz, on pouvait cuisiner sur le réchaud sans avoir à pousser la cuisinière. Mais il y avait des coupures : le gaz n'était distribué qu'aux heures des repas, et bien sûr, il ne fonctionnait pas la nuit. Parfois, il s'éteignait sous la casserole et il ne fallait pas oublier de tourner le bouton. Car on risquait l'asphyxie quand il revenait... D'ailleurs ce système fut cause de nombreux accidents mortels. On ne manquait jamais de vérifier que l'arrivée du gaz était fermée avant de monter se coucher. (en décembre 1944, c'est ainsi que mourut asphyxié, à Paris, le fiancé de Jacqueline Garnier...).

1940-1944 de. J'ai gardé de ces 4 années une impression de tunnel obscur. Je me demandais si un jour on apercevrait la lumière, tout au bout... Sur les trottoirs résonnaient les bottes des occupants. Il passait chaque jour devant notre porte un officier très raide, d'âge mûr, au regard perçant, un éternel cigare aux lèvres (nous l'avions surnommé "bout de cigare"). Il allait voir une voisine et sa fille, trois maisons plus bas. Il était fort inquiétant et si on saluait les voisines, on se gardait bien de leur adresser la parole. Une rumeur discrète circula peu à peu. Cet officier habitait rue Jeanne d'Arc, une maison où on entendait parfois des bruits bizarres. Le mystère resta. Après la guerre, on apprit que c'est là que "bout de cigare" interrogeait des résistants capturés... Il était de la Gestapo !

Les troupes passaient en chantant "Hali halo..." que nous savions par cœur, et finissions mentalement, par la rime "tas de salauds" !.

Bien sûr, il y avait des alertes. On descendait aux abris,

au lycée, quelquefois contentes quand c'était juste au moment d'une interrogation écrite. À la maison, on descendait à la cave. En 1942, on conseilla de faire des ouvertures dans les murs mitoyens des caves afin de pouvoir passer de l'une à l'autre au cas où la maison s'écroulerait. Papa descella des briques et les remplaça sans ciment. Ainsi on restait à l'abri des regards voisins. Tous les cinémas - et il y en avait avant la guerre dans tous les quartiers ! - étaient détruits ou réquisitionnés. Le cirque, toujours debout, fut transformé en cinéma, malgré sa forme circulaire. On s'en contenta... Mais là aussi on craignait des alertes. Mais elles ne furent jamais méchantes pour les civils tant que les attaques furent anglaises. Nos alliés prenaient des risques et arrivaient peu nombreux sur les cibles (les gares par exemple) où ils piquaient pour mitrailler.

Le soir, le couvre-feu empêchait de sortir. Il fallait rendre visite avant le passage des patrouilles. Nous n'avions pas la radio, mais des voisins l'avaient. Nous allions de temps en temps écouter la radio anglaise, qu'on entendait mal à cause du brouillage des Allemands, et dont il fallait baisser le son car elle était interdite, sans oublier de tourner le bouton sur un autre poste en cas de visite intempestive !

Malgré le passage de "bout de cigare", nos gouttières se trouvèrent décorées de V avec des croix de Lorraine. Nos 20 ans se passèrent "en vase clos"... Maman réussit à faire des tartes aux prunes ( du champ de Tante Blanche ) et j'invitai quelques camarades de classe. On mangea dans la cuisine. Mes amies Michèle et Thérèse n'étaient pas là. Michèle Diruy non plus. Il fallait de

l'essence pour voyager et on en n'obtenait qu'avec des bons. Michèle était en poste à Bus et logeait chez madame Diruy, grand-mère.

Quand j'allais les voir, c'était à vélo, et munie de mon Ausweis. (on devait toujours l'avoir sur soi en cas de contrôle) .

Je voulais ce jour un peu différent et il ne fut pas triste, mais je me sentais en manque.

À travers ses cahiers, j'ai toujours parlé de moi. J'étais à l'âge de l'égoïsme. Tout ce qui arrivait était nouveau. J'étais "neuvé" : je ressentais, j'enregistrais et, je décodais, trop occupée sans doute pour imaginer ce que ceux qui m'entouraient pouvaient ressentir. C'est pourquoi je n'ai pas parlé des soucis, des angoisses de mes parents qui avaient déjà tant souffert 20 ans auparavant. Je ne peux parler pour eux, mais avec l'âge et le temps de la réflexion, j'ai souvent essayé de me mettre à leur place...

A Bus, la vie changea aussi le jour où une section de SS s'installa au village. Le Feldwebel choisit la maison de grand-mère Diruy pour résider. Quand j'y allais passer un weekend ou quelques jours de vacances, je dormais avec Michelle, chez grand-mère Diruy. L'ordonnance du chef avait son paquetage dans un placard de notre chambre. Un jour, déclaré jour de fête par les Allemands cantonnés dans le village, nous entendions Lili Marlène dans la nuit. Soudain la porte de la chambre s'ouvrit avec violence, l'ordonnance apparut, joyeux, et nous lança, à nous qui étions figées sous les couvertures : « Anglais kaput ! » et repartit aussi vite, nous laissons fort t'inquiètes. Une demi-heure après : bruit de bottes,

nouvelle volée de porte ! Et un « Scheisse ! » retentissant, tandis que le paquetage atterrissait d'un coup de pied dans un coin de la chambre. Porte close. Retour au calme. Nous nous sommes mises à rire : il s'agissait d'un exercice, l'alerte était fausse, mais jamais il n'avait imaginé qu'elle aurait été donnée pendant la fête ! Le lendemain matin, nous nous sommes payé une bien puérile vengeance. L'ordonnance avait préparé pour son chef, comme chaque matin, un beau plateau de charcuterie. Je fis le gay et Michelle lècha des rondelles de salami en disant : « Il mangera de la bave de français ! »

Madame Diruy sourit de cette gaminerie. Elle avait été nommée à Amiens à l'école Bapaume, et avait donc loué une maison non loin de là, rue Gaudry. J'ai su beaucoup plus tard qu'elle avait caché dans sa cave des parachutistes anglais. Elle ne s'en vantait pas, mais la commune de Bus tint à la remercier à titre posthume, en faisant passer son cercueil devant le monument aux morts pour une minute de silence.

Cette période si grise avec ses petits moments de soleil : ceux où j'allais à Bresles ou à Bus voir mes deux "Michelle et Michèle". Là aussi, indirectement, la guerre passa, meurtrière....

Par un bel été, j'étais à Baizieux chez Madeleine Lenain avec Thérèse et Michèle. Nous devons cueillir les cerises. L'arbre du verger en était couvert. La petite Nicole, 8 ans, était avec nous. Inutile de dire que nous nous régaliions tout en remplissant les paniers. Et nous n'avions pas remarqué que Nicole avalait ses noyaux !

Quelques jours après, elle eut mal au ventre et des vomissements. Le médecin diagnostiqua l'appendicite. Il

fallait opérer à Amiens, et pour cela, avoir un bon d'essence pour la voiture ! La chose traîna deux jours... J'étais repartie à Amiens après la cueillette, et j'appris que Nicole était hospitalisée près de chez nous à la clinique Perdu. Je lui rendis visite. Elle avait beaucoup de fièvre, et le lendemain l'appendicite, qui n'avait pas été opérée à temps, s'était muée en péritonite. On ne connaissait pas encore les antibiotiques, à peine les sulfamides. Nicole est morte en deux jours. Notre chagrin fut immense, et celui de Thérèse déchirant ! Pour sortir de l'église, c'est Madeleine (la mère de Nicole. ! ) qui devait la soutenir, malgré sa propre peine. À Baizieux, plus rien ne serait plus jamais comme avant !

Il me reste pourtant encore un bon souvenir de là-bas à cette époque. Gabriel avait essayé de semer des pavots dont la graine, paraît-il, pouvait être employée pour faire de l'huile. On en faisait aussi de la "navette", qui n'avait pas bon goût ! Les pavots défleuris, les capsules grossissaient en haut des tiges, au soleil, bientôt mûres pour être coupées. Aucun engin agricole n'était destiné à cette sorte de moisson, Gabriel nous munit toutes les trois d'un sécateur et d'un grand chapeau de paille pour les cueillir une à une. La chose me parut plaisante. Nous chantions en travaillant («...c'est un bon stimulant !» disent les Sept nains...). Mais la chaleur, les coups de soleil et le peu de rendement eurent raison de notre enthousiasme. Gabriel trouva la récolte maigre et décida de la terminer avec de vrais ouvriers agricoles !

Quelques bons moments aussi : ceux passés dans les Hortillonnages avec les "périssoires" qui nous menaient

par les “rieux” au fil de l'eau si tranquille ! À quatre ou cinq (Garnier, Cabagno, entre autres...) nous allions cueillir les nénuphars à l'étang de Robinson. On louait les barques “à ch'coucou”, et on se faisait parfois attraper parce qu'on avait embarqué trop d'eau avec les pagaies. Alors on écopait avant le retour, et on revenait le long du chemin de halage, si joli avec ses petites passerelles ouvragées. Il y avait encore, parfois, des mariniers, qui tiraient (encore) leur péniche, attelés comme des chevaux, pour remonter le courant.

On s'arrêtait parfois à “L'ilof” (l'île aux fagots) où j'ai appris à nager. On apprenait les mouvements de brasse à plat ventre sur un pliant, puis suspendus sous la surface de l'eau à une poulie qui roulait le long d'un fil, d'un bord à l'autre !

C'est là que plus tard Jean-Raymond apprit aussi. Ce n'était guère pédagogique !

Quand nous eûmes passé les deux bacs (pour moi le bac général et le bac philo) il nous fut imposé, pour la première fois, une année de stage en plus. Nouveauté qui n'était pas pour nous déplaire. Elle nous changerait des études classiques.

D'abord trois mois à Laon à l'IFPI (Institut de Formation Professionnelle des Institutrices). C'était là que pouvaient nous rejoindre les intérimaires sélectionnés en vue d'une titularisation. Michel ( que je ne connaissais pas encore) y passa trois mois lui aussi, mais au début de l'année 1943.

Nous étions en petits dortoirs. J'étais entre Janine Bardoux et Christiane Piot ( qui lisait sous ses draps avec une pile électrique, nous avions une ronde sévère

pour le couvre-feu ! ) Pas de lavabo individuel... Une rampe avec plusieurs robinets, au-dessus d'une longue auge. Pas pratique ! Maman me donna une bassine en émail bleue. Je fus la seule à en apporter, ce qui me donna une certaine célébrité !

Nous mangions mal. Les lentilles de l'époque étaient pleines de cailloux et nous les posions ( en collier !) sur les bords de l'assiette, jusqu'au jour où l'économe, vexé, nous en donna à chacune une tasse à trier avant cuisson ! Il faisait froid cet automne là, et j'ai visité les beautés de Laon (cathédrale, porte d'Ardon et des Chemizelles, vieilles rues...) en grelottant. Tout comme en descendant la route des remparts pour aller à la gare où nous attendait le train, non chauffé, à banquettes de bois. Mais le voyage en groupe n'était pas triste. On se retrouvait entre Amiénois. Damade nous jouait de la flûte (il avait un premier prix du Conservatoire) et nous chantions. Le froid condensait son haleine dans la flûte et, en riant, on lui mettait un petit gobelet à l'extrémité !

Nous chantions aussi à l'IFPI, car la surveillante, mademoiselle Léautier, était pianiste, et fort tolérante avec nous. Ces chansons, nous les avions dans "La clé des chants". Je n'ai pas oublié le dernier jour du stage où nous avons chanté avec une grande émotion « Ce n'est qu'un au revoir, mes frères... ». On voulait s'en persuader !

Je fis ensuite trois stages d'un mois. L'un à l'école annexe (à côté de l'école normale de filles), le second en classe unique à Fluy, le troisième à la maternelle de l'école Saint-Roch, à Amiens.

A Fluy, je fus hébergée par la famille Brotonne pour la

nourriture, et chez leur mère, en face, pour dormir. Les trois filles, Josiane, Annie et Liliane, étaient sympathiques. Nous sommes longtemps restés en relation avec les Brotonne, qui s'arrangeaient pour me donner du beurre pour mes parents. J'y allais avec le tortillard qui avait Liomer pour terminus. Le voyage était agréable, le paysage faisait t'oublier l'inconfort. Parfois le train stoppait : une vache se promenait sur la voie et il fallait la chasser. Et puis, le trajet n'était pas long.

Mademoiselle Dominois, qui dirigeait mon stage, faisait tremper des feuilles de citronnelle dans l'eau et elle en aspergeait les allées, entre les tables de classe, pour enlever les mauvaises odeurs. Elle était gentille, mais exigeante. Il me fallait préparer toutes les leçons par écrit, en prévoyant les questions à poser et celles que les élèves me poseraient, et les réponses adéquates ! Le soir, si cela ne s'était pas passé comme prévu, je devais noter en rouge les rectifications et remarques. Ce n'était pas inutile, mais quel travail contraignant !

J'ai toujours reconnu l'importance de la préparation d'un cours. J'ai fait des fiches, mais j'avoue que, devant les élèves, j'ai rarement suivi mon projet à la lettre. Il faut sentir son auditoire et savoir s'adapter, cela ne peut se faire que sur le terrain. Comme l'acteur qui doit apprendre son texte, mais qui le restitue, à sa manière, en le vivant chaque fois à nouveau devant son public.

Mon stage à la maternelle se fit dans la classe de Madame Plantard. Elle et son mari étaient des artistes. Ils dirigeaient entre autres l'Orphéon d'Amiens. Elle n'avait pas d'enfant et vivait pour sa classe. Son propre piano était installé là, et les enfants évoluaient en musique avec un plaisir évident. Ils construisaient eux-

mêmes une petite maison (où ils pouvaient entrer) avec des boîtes vides de "Pomel" qui avaient la taille d'une petite brique en bois. Ils peignaient, dessinaient, récitaient, et étaient heureux ! Elle m'incita à faire avec eux un lustre pour la classe (papier-calque peint et dessin cerné par du vernis noir, pour imiter les vitraux). Elle me montra comment fabriquer tous les jeux, que je fis par la suite à Hazebrouck, et avec lesquels jouèrent mes enfants et petits-enfants (jeux d'identification, de grandeurs, de formes, de couleurs, de repérage dans l'espace, etc. ).

Ce fut un mois fort agréable. Elle me trouva une jolie voix et voulut que j'aie à sa chorale. Mais je devais faire mon stage à l' école ménagère agricole de la Neuville-en-Hez (Oise).

Un des derniers jours du stage, une alerte se déclara, juste au moment où les enfants allaient manger. Nous les avons descendus à l'abri. Bien que sous terre, nous entendions des bombardements lointains. En remontant, la cantinière attendait et je suis restée avec les petits : potage aux vermicelles et purée : c'était peu, mais bon, et bienvenu ! L'heure de revenir en classe était arrivée et certaines mamans qui avaient emmené leurs enfants, nous mirent au courant des nouvelles. La prison de la rue d'Albert avait été bombardée, les murs détruits, ce qui avait permis à certains détenus de s'évader. (L'un d'eux venait de changer de vêtements chez sa sœur, l'une des mamans). C'est ce qu'on a appelé " l'opération Jéricho ". Elle était destinée à libérer certains résistants importants, emprisonnés là. C'était risqué, mais j'ai déjà dit que les Anglais n'hésitaient pas à piquer sur l'objectif avant la DCA (Défense contre les avions).

A la Neuville-en-Hez, c'était le printemps. Notre groupe se réduisait à cinq normaliennes de la Somme auxquelles s'ajoutèrent des normaliennes de l'Oise et des intérimaires de la Somme. Non seulement on avait supprimé les écoles normales, mais on s'était arrangé pour émietter les promotions et les mélanger, sans doute pour éviter l'esprit de corporation ? Nous n'avons pas eu le droit, comme les promotions d'avant-guerre, d'écrire un journal, de cotiser pour un voyage de fin d'études, d'avoir des fêtes annuelles. En dépit de tout cela, l'ambiance était bonne, la sympathie réciproque, et puis, en ces temps difficiles, quoi de plus réconfortant que l'amitié ?

Il y avait entre autres Jeanine Beaufile, une intérimaire plus âgée que nous et qui chantait merveilleusement bien. C'est elle qui m'apprit des airs de Mireille, ceux des Noces de Jeannette, la romance de Maître Pathelin, et tous les morceaux de bravoure de l'époque. Après le repas du soir, nous chantions, et c'était un moment de bonheur. Le programme de ce dernier trimestre me plaisait infiniment. Jardinage, taille des arbres fruitiers, élevage des lapins, des poules, élevage des abeilles... Pas dans les livres mais dans la pratique !

Il y avait aussi la traite ( que nous n'avons pas pratiquée, le lait nous arrivant d'une ferme) et la fabrication du beurre et des fromages (Port-Salut surtout), cuisine, pâtisserie, lessive, repassage. Il nous fallut apprendre le tannage des peaux de lapin (pour faire des chaussons, des moufles, ou des portefeuilles...) . Ce fut le plus dur : écharner les peaux dans de l'eau froide mélangée à l'alun n'était pas facile... et quelle piquette ! Bien sûr, les lapins couraient dans un enclos, se régalaient d'herbe, et non de granulés comme actuellement. Mais il fallait les

remettre dans le clapier le soir. Nous appelions cette chasse aux lapins le "lapinodrome". Les lapins, ça griffe ! Et seules deux filles de cultivateurs savaient s'y prendre. Nous échangeons cette corvée contre un autre travail. Par exemple, moi, contre la fabrication d'une sauce béchamel qui accompagnait souvent nos menus. Comme le fait-tout était immense (on cuisinait pour 25 personnes !), mais le morceau de beurre très petit (les restrictions !), c'était une prouesse de la réussir ! Je me souviens des "pommes de terre au lard", pour lesquelles on nous octroyait 100 grammes de poitrine pour 5 kg de pommes de terre !

Il n'empêche que nous étions bien nourris par rapport à Laon ! Notre professeur d'apiculture était le curé, Un brave homme qui possédait une douzaine de ruches. « Une abeille ne pique pas, sauf si elle se sent en danger, car elle laisse son dard dans la piqûre et en meurt ! » C'est ce que nous avons pu vérifier en observant les ruches : nous devions seulement nous couvrir les cheveux pour qu'elles ne s'y empêtrent pas involontairement. La démonstration fut parfaite quand Jeanine Bardoux en eut une qui se promenait sur sa figure. Elle resta sans bouger et la vit s'envoler, à son grand soulagement.

Pour enlever les rayons, on enfumait quand même les ouvrières, avec du carton dans un soufflet spécial. Elles titubaient comme si elles étaient soûles, et oubliaient de piquer. Un jour, le curé arriva tout excité : « j'ai une ruche qui a essaimé (la veille il nous avait fait écouter le bourdonnement caractéristique du phénomène) : venez vite ! ». Il avait préparé une ruche "panier" et un miroir. L'essaim était collé sur un tronc d'arbre. Il fit des appels

lumineux avec le soleil pris dans le miroir, sur l'essaim, sur la ruche. L'attente fut assez longue, et soudain, la nuée d'insectes se précipita dans la rue. Il restait à vider le tout dans une vraie ruche en bois, mais nous devions rentrer, et lui, attendre le soir qu'elles soient endormies.

Bref, le séjour était agréable, et on n'avait pas d'alerte. On oubliait la guerre. C'est elle qui se rappela à nous.

Ma tante Ninie avait projeté de venir passer une journée avec moi, un jour de congé. La forêt de la Neuville-en-Hez qui est très belle, tentait la Parisienne. Je lui avais écrit qu'elle était pleine de muguet et notre distraction préférée du dimanche. Un jour, nous y avons même rencontré un sanglier (aussi surpris que nous !). J'allai donc l'attendre à la gare de Clermont. Elle m'emmena prendre un petit café tout près, et tandis que nous bavardions, une alerte sonna, et avant même que nous ayons pu chercher un abri, des avions avaient surgi, pilonnant les voies et le réservoir à gaz tout près. Ce fut court. Personne n'avait bougé, mais l'envie d'excursion s'était envolée. Ma tante était désolée : « s'il t'était arrivé quelque chose, cela aurait été de ma faute ! » répétait-elle. Elle se renseigna pour repartir dès que possible à Paris. Je revins, rassurant mes camarades inquiètes.

Le soir, nous nous couchions avec le jour. Il n'y avait pas de volets dans notre chambre (nous la partagions à cinq) et le black-out nous interdisait toutes les lumières. Parfois nous entendions la prof d'enseignement ménager passer furtivement dans le couloir, gratter à la porte de la directrice, et entrer. Nous étions persuadées qu'elle écoutait la radio anglaise. Simone Delavenne colla un jour l'oreille à cette porte et discerna le bruit caractéristique du brouillage allemand. Deux jours après

mon avatar, nous étions donc couchées, bavardant. Un bruit puissant et continu se rapprocha, venant de la route, et fut bientôt infernal. Nous nous sommes agenouillées sous l'appui de fenêtre : Des tanks monstrueux, comme nous n'en n'avions encore jamais vus, tournaient le coin de notre immeuble. Les fameux "Tigres" allemands ! Ils tournaient si court qu'on craignait de les voir emboutir un mur. Des faisceaux de lumière tournante jaillissaient des tourelles. Ce qui nous permettait de bien les voir, mais risquait aussi de nous faire découvrir... Et nous rabaissions vite la tête quand les vitres s'éclairaient. Les canons étaient à la hauteur des fenêtres du premier étage, et une tête casquée dépassait de chaque tourelle. Nous étions angoissées mais fascinées. Bientôt le convoi s'éloigna. Nous nous sommes recouchées sans trop pouvoir nous endormir. Pourquoi ce déploiement de force ?

6 juin 1944

Le lendemain était le jour d'examen de laiterie pour Janine et moi. Nous devons faire le beurre. Il faisait beau, on mit la baratte dans la cour près de la pompe. On n'aurait ainsi pas de trajet à faire pour l'eau, qui servirait à nettoyer ensuite, et pour laver le beurre.

Nous tournions la manivelle à la main, chacune à notre tour, vérifiant par la petite lucarne vitrée que se formaient les flocons de beurre. Pour mieux voir, Janine dévissa les deux ailettes du couvercle. C'est à ce moment qu'arriva en courant... qui ? Simone ou Christiane ? Je ne sais plus... Elle criait : « Ils ont débarqué ! » Figées, incroyables, nous la regardions. « C'est sûr ! La directrice vient de nous le dire ! Elle l'a entendu à la radio anglaise.

» Une immense vague de joie et d'excitation nous emporta. Littéralement, nous avons sauté de joie, et - dans un mouvement incontrôlé - Janine saisit la manivelle pour la lancer à toute volée, à la mesure de son exaltation. Le couvercle dévissé tomba, laissant échapper tout le contenu de la baratte qui se répandit sur les pavés disjoints. Ce fut un brusque retour à la réalité des choses. Personne aux environs... On ramassa tant bien que mal le beurre encore mou, on lava les traces sur le sol. Mais l'énorme nouvelle minimisait la catastrophe. Tant pis pour l'examen, tant pis pour le beurre perdu, cela n'avait plus d'importance ! Notre prof, elle-même sur un nuage, ne s'aperçut de rien, ou fit semblant...

Nous n'avons jamais connu nos notes d'examen, ni même les appréciations du stage. Tout alla vite. Il nous fallait repartir chez nous : on fermait l'école. Les filles de l'Oise attrapèrent les derniers trains ou repartirent à pied. J'en vois encore qui nous faisaient joyeusement au revoir de la main, en s'éloignant pieds nus sur le bitume (Les semelles de bois les blesseraient pour faire des kilomètres...). C'était une toute autre atmosphère que l'évacuation. Cette fois, on avait un formidable espoir au cœur.

Les cinq de la Somme n'avaient plus de train, pas de bus non plus bien sûr, ni de voiture, ni de vélo. La Poste ne fonctionnait plus : on ne pouvait ni téléphoner ni envoyer de télégramme aux parents.

Nous sommes restées une semaine avec la directrice qui fut charmante, très proche de nous, comme on n'aurait pu le soupçonner. Elle cherchait des solutions pour nous rapatrier, aidée par le curé. Le dimanche, il y avait des

communions. Le curé nous apporta des brioches et un beau rayon de miel que nous nous sommes partagé. C'était la première fois que je dégustais ce beau liquide épais et ambré, à même le rayon de cire, cette cire jaune qui s'écrasait sous la dent comme un chewing-gum et qu'on recrachait, bien sûr.

Le lendemain, l'occasion attendue se présenta. Un artisan devait repartir vers Amiens avec sa camionnette vide, et nous y tiendrions à cinq. Il fallait prendre les petites routes, car des troupes circulaient sur les nationales. Des avions nous survolaient de temps en temps, et nous n'étions pas rassurées, d'autant plus que nous avions appris le bombardement d'Amiens pendant la nuit un bombardement par les alliés. Paulette Leroy fut déposée en route, à Marcelcave, ainsi que Simone Delavenne. Restaient Christiane, Janine et moi. Je descendis au Pont Lemerchier et tombai sur un collègue de papa, sidéré de me voir : « tes parents s'inquiètent de ton sort » me dit-il. « Monte chez toi. Je vais rassurer ton père au bureau ». Inutile de dire le soulagement de maman, quand elle m'ouvrit la porte ! J'appris que le bombardement américain avait fait des victimes dans le quartier du Petit Saint-Jean, vers Pont de Metz. Je pensais à Christiane qui devait passer par là pour rejoindre Salouël . Était-elle bien arrivée ? Janine, elle, habitait vers Montières, pas de problème.

Il fallut reprendre contact avec l'Académie. Le stage d'été n'était pas fini, et on nous donna autre chose à faire. Je fus nommée à Allonville à six kilomètres de chez moi, pour remplacer l'instituteur. Ce fut l'affaire de 15 jours. Je faisais le trajet à vélo, le long de la route étaient creusés à intervalles réguliers des trous où l'on pouvait se

réfugier en cas d'alerte, et cela m'arriva une fois ! À l'entrée d'Allonville, il fallait montrer son Ausweis. Le village était sévèrement gardé. Une activité mystérieuse, dans le bois, entretenait la rumeur qu'on y fabriquait des armes secrètes. On ne pouvait circuler dans les rues d'Amiens pendant les alertes. Je n'étais donc jamais sûre d'arriver à l'heure. On faisait classe à mi-temps. Mais le cœur n'y était vraiment pas, ni pour les élèves, ni pour moi. Finalement on ferma l'école fin juin.

À Amiens, les alertes étaient de plus en plus fréquentes. Les "forteresses volantes" passaient dans un ronronnement qui nous serrait le cœur. On savait leur puissance, mais aussi leur façon d'arroser de très haut l'objectif.

J'ai toujours en mémoire cette alerte où, de la porte de la rue, nous regardions le ciel. Il arrivait des vagues de 36 avions qui semblaient être, à cause de la perspective, au-dessus de la rangée de maisons d'en face. Au moment précis où elles passaient au-dessus de la cheminée de Madame Chemin (au 101) mais très haut dans le ciel, s'échappait de chaque appareil un chapelet de bombes que l'on voyait briller au soleil. Et des bruits sourds d'explosion arrivaient jusqu'à nous. C'était à Longueau qu'on bombardait la gare, nœud important de voie ferrée pour la région. Cette fois encore, ils avaient ratissé large, et les civils trinquèrent...

Notre voisine, Madame Germain, tante de Josette, était allée porter, hors alerte, un pantalon que son mari, tailleur chez Sigrand, avez terminé. Une alerte se déclencha alors qu'elle était chez le client, un charcutier de Saint-Acheul. Ils descendirent à la cave. Une bombe passa par la cheminée pour exploser au sous-sol. Tous

furent tués ! Un autre bombardement atteignit la rue Paul Sautai, non loin de chez nous; Il n'y eut pas de victimes car, sous les maisons écroulées, les caves avaient résisté et, d'un orifice à l'autre, les occupants remontèrent dans la première maison qui avait tenu bon. À partir de ce moment, je me précipitais à la cave à chaque alerte, abandonnant mon assiette si on était à table. Je devenais peureuse, d'une manière incontrôlable.

Nous étions en vacances. Geneviève, qui nous avait quittées à Laon pour continuer à Paris, en sciences physiques, était revenue, et nous nous rencontrions assez souvent. un soir de juillet ou le jour s'attardait, je m'attardai chez elle, moi aussi. Le crépuscule commençant, je repris en vitesse mon vélo pour rentrer avant le couvre-feu. Il n'y avait plus personne dans la rue Saint-Fuscien, sauf les soldats en sentinelle devant une grande maison occupée par des officiers. J'avais allumé ma lumière : elle s'éteignit. Je la rallumai... nouvelle panne !. Les deux soldats qui m'avaient vue venir se mirent en travers de la route, la main sur la crosse ! « Halt ! » J'arrêtai, montrai mon Ausweis. Ils tournaient autour du vélo, l'air interrogateur, et me demandèrent en anglais d'où je venais. En un éclair, je réalisai qu'ils me prenaient pour une parachutiste. N'avait-on pas dit que les alliés parachutaient un peu partout la nuit des résistants qui s'infiltraient dans la population, et auxquels des habitants procuraient vêtements et moyens de locomotion ? (madame Diruy en hébergeait à notre insu) Je répondis en français, de l'air le plus innocent « Je ne comprends pas... ma lumière fonctionne mal ! Regardez ! ». Je fis tourner ma roue avant sur place, la

lumière clignota, puis s'éteignit. Ils m'encadraient, essayant quelques mots d'anglais. Je les fis reculer en faisant de grands gestes pour montrer le vélo, la lumière, mimai la panne, et soudain je leur dis : « Regardez bien, vous allez comprendre ! » Je montai sur ma selle et démarrai en tournant la tête vers eux, comme pour une démonstration. « Vous voyez ! » il restaient là, la main sur la crosse du fusil, interloqués, ne comprenant sûrement pas mon français, mais j'avais le ton persuasif et conciliant ! La rue Janvier n'était pas loin. J'y tournai brusquement et fonçai comme une dératée. Je les entendis crier, il y eut quelques pas de course avec les bottes, puis plus rien. Ils avaient dû renoncer à me poursuivre. À la maison, je ne racontai pas mon aventure ce soir-là. Dès l'arrivée, je me fis attraper par Maman, qui se faisait un sang d'encre en guettant mon retour. Cela me servit de leçon !

On suivait la radio anglaise chez les Vander, chaque soir, sous prétexte d'une promenade vespérale. On essayait d'en comprendre les formules sibyllines du genre « les carottes sont cuites », « le renard est dans le poulailler » etc. Je rappelle que, pour le débarquement de Normandie, la formule était : « les sanglots longs des violons de l'automne » et la confirmation avec la suite des vers : « bercent mon cœur d'une langueur monotone ».

Seuls, les initiés (chefs de réseaux de résistance) le savaient.

Fin août 1944, on vit un jour des Allemands déménager, des soldats partaient à vélo. Certains semblaient harassés. Les troupes étaient parties, ça sentait la débâcle. C'était d'évacuation... à l'envers ! Et l'espoir

était revenu. Jusqu'au jour merveilleux où on entendit des tank descendre la rue Saint-Fuscien. La nouvelle courut à la vitesse d'une traînée de poudre ! « Les Américains ! Ils arrivent ! » Et tous d'affluer rue Saint-Fuscien, le cœur battant la chamade, les larmes aux yeux. Enfin, la délivrance ! Les gens voulaient grimper sur les chars, serrer les mains des vainqueurs, envoyer des baisers. On criait de joie. Ils lançaient des paquets de cigarettes, nous saluaient en riant. C'était le délire ! Amiens libérée, ce n'était pas la fin de la guerre, mais on l'oubliait. Elle devait encore durer jusqu'en mai 1945, et les restrictions quelques années encore...

Dans ce long exposé de la vie quotidienne pendant l'Occupation, j'ai laissé à part plusieurs faits importants. D'abord en 1941, le retour inopiné de grand-père dont nous n'avions aucune nouvelle. Son odyssee n'était pas banale. Il n'avait pas voulu partir avec nous, mais comme les derniers habitants, il fut obligé de partir, l'ordre de complète évacuation avait été donné. Comment aurait-il survécu d'ailleurs ?

Le voilà donc sur la route, avec sa canne, un baluchon, et son carnet de pension. Il est aveugle et se laisse guider par les conversations des fugitifs et les tâtonnements de sa canne. Il marche encore bien, mais moins vite qu'autrefois. Un homme lie conversation avec lui et lui offre son bras, et ses yeux... Où vont-ils ? Ils suivent la foule. Le voyant cherche à manger pour eux deux quand ils ont faim. S'il ne trouve pas, il n'a pas son pareil pour attraper une volaille, la plumer, et la cuire sur un feu de bois. Grand-père trouve l'aventure d'autant plus agréable qu'il fait beau. Sans mentor le nourrit et il

paie en retour toutes les dépenses quand il y en a, car le mentor n'a pas de scrupules à se servir dans les maisons désertées, on l'imagine. C'est presque « l'aveugle et le paralytique en goguette ! » Où arriveront-ils ? En zone libre... vers Niort je crois. Le mentor, qui est en réalité un vagabond plutôt alcoolique, ne lâchera pas sa poule aux œufs d'or. Il vit au crochet de grand-père et s'installe rue Vascosan quand ils reviennent. C'est lui qui, un jour que je partais en classe, a sonné, défait poliment sa casquette pour nous annoncer « j'apporte des nouvelles de Monsieur Diaquin ». Il avait vraiment l'air d'un clochard et entraînait mon grand-père à boire du gros rouge. Papa le remercia, l'indemnisait, mais lui fit comprendre qu'il ne pouvait rester indéfiniment chez grand-père.

Madame Poiré était revenue, pouvant s'occuper de lui pour les repas. Un soir qu'elle lui avait apporté du bouillon, il était déjà au lit. Il se sentait fatigué, mais bien. Il avait enroulé un cache-nez autour de son cou, car il faisait froid. Elle ferma les volets et il lui dit : « je me sens comme un petit enfant ». Le lendemain matin, elle lui apporta le déjeuner. Il n'était pas levé. Elle monta, le crut endormi...il n'avait pas bougé depuis la veille : il était mort. Nous étions en 1943, deux ans après son retour.

La même année, grand-mère Louise qui vivait maintenant à Lillers, chez Jules et Germaine, vint nous rendre visite. Elle était bien habillée (par sa fille, qui ne s'habillait qu'en haute couture...) avec un charmant chapeau à voilette. Je la trouvais très jolie et souriante.

Elle alla aussi passer quelques jours à Conches, chez Maurice et René qui tenaient une Ruche. Elle y mourut en trois jours d'une crise d'urémie ! Bien qu'habitant chez

un pharmacien, elle n'avait jamais fait d'analyses de sang... Ce n'était pas à la mode en ce moment là et il n'y avait pas de sécurité sociale ! Maurice en voulut à Jules de n'avoir pas détecté à temps ce taux d'urée qui lui fut fatal, ni d'avoir compris les malaises dont elle souffrait.

Je n'ai pas parlé non plus de ce jour où nous vîmes arriver en classe Jacqueline Schuloff , une grande étoile jaune cousue sur la veste !

Je revenais souvent avec elle qui habitait en bas de la rue Albéric de Calonne. Ainsi, on marquait les Juifs... Pourquoi ? Je lui dis de marcher près de moi, de telle façon qu'on ne voie pas son étoile. C'était bien puéril là encore ! Ça ne servait à rien. Quelque temps après, elle était absente. Je sonnai chez elle...pas de réponse ! On apprit qu'il y avait eu une rafle de juifs cette nuit-là. On murmura aussi que les deux filles Schuloff avaient pu s'échapper en chemise de nuit, par les jardins, et qu'il y avait des fouilles allemandes dans les maisons alentour. En classe, ce fut la consternation. On commençait à savoir qu'il y avait des camps de concentration, même en France, et la prison de Fresnes avait aussi une triste réputation. Puis, notre professeur de français qui venait de Paris, Madeleine Michelis, fut à son tour arrêtée. On la retrouva pendue dans sa cellule... Le lycée de filles d'Amiens porte désormais son nom.

Peu avant la libération furent arrêtés Michel Vion et Jean Bocquet. Le père de Michel Vion, maire d'Élancourt, était un grand ami des Vaquette (j'avais mangé chez eux lors de la fête du village) et Jean Bocquet était mon "grand-père" de promotion. Tous deux étaient jeunes instituteurs et périrent ensemble dans le "train de la mort", celui du 3

juillet de sinistre mémoire. Entassés dans des wagons à bestiaux, sans boire, sans manger, manquant d'air. Et sous le soleil, leur fin fut atroce. Aucun n'arriva vivant. A en parler, la peine remonte et je n'en dirai pas plus.

Les Schuloff ne devaient jamais revoir leurs parents, morts dans le camp de concentration. Mais elles furent sauvées. Jacqueline est devenue sculpteur aux USA et sa sœur, professeur de français, a fait le récit de leur fuite dans un livre dont j'ai eu connaissance chez Christiane Piot il y a 10 ans. Il s'appelle « Grêle sur les Hortillonnages ».

Un autre drame aussi marqua notre jeunesse. A Bus venait souvent l'institutrice de Bertrancourt, amie de Madame Diruy. Et nous allions aussi chez elle. Elle avait un fils, Robert Joron, qui sympathisait beaucoup avec Michèle. Le jour de la libération du village, il monta, ivre de joie, sur le premier char qui passait, agitant un drapeau français. Un allemand en déroute, caché dans un fossé, lui tira dessus. Il fut tué net, et la libération tourna au drame pour le village. Bien sûr, l'allemand avait signé son propre arrêt de mort. C'était sans doute un patriote lui aussi...

Libérées, nous ne craignons plus les "forteresses volantes" qui allaient continuer leur œuvre destructrice en Allemagne. Ainsi le voulait la loi de la guerre. Chacun à son tour. Mais c'est lamentable ! Quelles qu'en soient les raisons, je serai toujours contre les guerres !

Ce que je raconte est vu par le petit bout de la lorgnette, le mien. Il donnera l'atmosphère de ces années grises pour quelqu'un de tout à fait ordinaire, qui n'a été ni combattant, ni résistant, ni prisonnier... Une

Mademoiselle Tout le monde ! Les grands faits historiques, vous les trouverez dans les livres d'histoire.

Je crois savoir omis de signaler la façon dont ma tante Suzanne et mon oncle Louis regagnèrent leur maison à la fin de l'été 1940. La zone au nord de la Somme était zone réservée pour les Allemands. En cas de victoire, ils en avaient prévu l'annexion. On ne pouvait y aller. Cambrai était dans cette zone. Il fallait trouver un moyen de passer "la frontière" qui était la Somme. Monsieur Debouverie, maire d'Amiens, avait une brasserie et des camions qui livraient les cageots à domicile. Rapatriés d'Angers, ma tante et mon oncle attendaient chez nous une occasion... Papa prit contact en secret avec Debouverie. Ma tante et mon oncle furent cachés entre les cageots de bière, et même abrités sous une bâche. La bière était livrée aux Allemands, le chauffeur avait donc un laissez passer. Ils passèrent... et descendirent dès que possible, le reste fut facile.

Les Allemands ont dû s'étonner du nombre d'enterrements qui devaient passer le pont pour conduire le cercueil au cimetière de la Madeleine... On pouvait compter ceux qui passaient et vérifier qu'ils repassaient... Le clandestin était dans le cercueil !

J'ai parlé d'années grises, je n'ai pas dit noires, car je mesure aussi le bonheur d'une famille unie, d'amitiés nouées dans la peine, qui furent si solides qu'à près de 80 ans, je les ai gardées et les apprécie tellement !

Elles m'ont appris aussi la valeur des choses, la force de la nature, la complexité de l'âme humaine, le sens de la relativité, la patience... Je ne saurais tout exprimer !

Nous voici donc en octobre 1944. Notre région libérée, occupée maintenant par les alliés... Mais la guerre n'est pas terminée. Sans le souvenir de la date exacte, je me souviens d'un grand jour de joie à Amiens. La visite du Général de Gaulle, accompagné du Général Leclerc. Il était à pied, saluant au milieu des vivats, De Gaulle dépassant tout le monde de sa haute stature... (On l'apercevait de loin !) et Leclerc plus petit, si racé, et en même temps si proche... Son vrai nom était Philippe de Hauteclocque. Le cœur des Picard lui était acquis sans condition. Sa statue place René Goblet le représente bien tel que je l'avais vu. Il avait délivré Paris, entrant le premier sur son char le "Taily", du nom du village qu'il habitait, dans la Somme : Taily l'Arbre à Mouche ! Il était beau, il était noble, sans morgue aucune, très aimé de ses soldats. Quand son avion s'écrasera en 1947, lors d'une tournée d'inspection des troupes d'Afrique, le chagrin sera grand. il avait 45 ans... Il fut nommé Maréchal à titre posthume.

Le 1er octobre 1944, c'est ma première rentrée des classes comme institutrice. J'ai été nommé à Daours, à 12 km d'Amiens, en remplacement de Monsieur Leulier, prisonnier. 12 km en vélo, c'est très faisable. De toute façon, il y a aussi l'omnibus qui va vers Albert. Donc, pas de problème de route. Pour me loger non plus : on m'a attribué 2 pièces au-dessus de la mairie, vastes, 35 mètres carrés en tout, 3 m 50 sous plafond. On m'a trouvé un lit au grenier, une table de cuisine, un vieux poêle flamand (le plus petit modèle dont le foyer s'emplit d'une seule pelletée de charbon), une malle pour ranger mes vêtements (il n'y a pas de placard), un petit réchaud électrique posé sur la cheminée, une table de toilette à dessus de marbre blanc équipée de la bassine, du seau, et du broc en émail, même décoré. (Christiane arrose maintenant ses plantes avec le broc !). C'est tout. Je complète, luxe suprême, avec les 6 chaises rustiques (que j'ai toujours !) achetées directement à un chaisier de Beaucamps le vieux, payées avec mes économies. Ma tante Blanche trouvera dans son grenier de vieux rideaux brochés, très épais, qui occulteront les autres fenêtres de ma chambre donnant sur la place. Dans l'autre pièce, je me contenterai de panneaux de papier d'emballage tendu entre des baguettes de bois. Voici planté le décor. Mais je n'ai pas décrit ma classe... Et pour cause ! Elle est occupée par les Anglais : c'est leur "rest room". J'enseignerai donc dans le café-épicerie-charcuterie tenu par la famille Rémy. Comme on a toujours les tickets de rationnement, il n'y a pas foule au magasin ! Les tables d'écoliers ont donc été rangées dans une grande salle carrelée, séparée de l'étal du charcutier par un paravent. Il n'y a de la viande à acheter que le vendredi, donc c'est

le seul jour où les coups de “tranchet” gêneront mes leçons. De temps en temps, il y aura bien la tête d'un client qui dépassera au-dessus du paravent, et des pieds levés sur leur pointe qu'on verra en dessous... mais il faut savoir s'accommoder : on a d'ailleurs mis le paravent dans le dos des élèves.

Les Rémy se sont offerts à me prendre en pension à midi, ce qui fait bien mon affaire, Rosine et sa sœur sont d'excellentes cuisinières et quand on tient une épicerie, on est quand même moins privé que les autres. Rémi est aussi un as de la pêche et j'ai un excellent souvenir de ses brochets cuits au four. Grâce à eux, j'ai toujours fait un bon repas par jour. Le soir, je me débrouillais avec ce que me permettaient les tickets de rationnement. Le matin, j'avais du lait à volonté grâce aux parents d'élèves agriculteurs. Je revenais à Amiens le mercredi soir parfois et toujours le samedi soir, les sacoches de mon vélo bien remplies avec quatre litres de lait que je rapportais pour Jacqueline qui était en pleine croissance. Maman le faisait bouillir et il se gardait bien à la cave. S'il risquait de « tourner » on faisait du fromage blanc avec un peu de présure. Auparavant on l'écraimait, récupérait la belle crème épaisse et jaune qui remontait à la surface... Elle était bien utile pour pallier la pénurie de beurre. Personnellement, un cultivateur m'en donnait un morceau de 125 grammes toutes les semaines, ce qui me permettait de beurrer les tartines du déjeuner.

J'ai lu hier qu'on avait installé des mobile-homes à Abbeville pour les sinistrés des inondations. Pour les rendre vivables on leur a mis des sanitaires, évier, eau chaude, machine à laver, le téléphone, la télé, et le chauffage. Mentalement, j'ai comparé avec mon premier

logement d'institutrice qui était sans chauffage, sans évier, sans eau, sans toilettes...et que j'avais pourtant été contente d'habiter. J'allais chercher l'eau dans la cour, où était aussi le WC commun avec la famille Verherstraeten réfugiée ( de Glisy, où l'aérodrome avait été détruit) au rez-de-chaussée. Il fallait redescendre les eaux sales dans un seau. Madame Verherstraeten allait souvent à Glisy avec une brouette, pour ramener du bois de démolition qui servait à alimenter la cheminée.Elle avait quelques poules et cinq enfants à nourrir. Quand elle était en avance, elle m'appelait : « mademoiselle, on va faire des crêpes ! ». C'était une fête pour les enfants. Je descendais avec mon paquet de cahiers que je corrigeais sur un coin de table, profitant un peu de la chaleur du foyer.

Car cet hiver, à Daours, fut pour moi le plus terrible. J'avais 25 kg de charbon ! Un poêle préhistorique qui ne "tirait" pas, mais savait fumer au démarrage... Je renonçai carrément à l'allumer. Maman me trouva un petit radiateur électrique, une espèce de parabole renvoyant la chaleur d'une résistance dont le rougeoiement me réchauffait la vue, mais que je devais placer sur ma table pour ressentir la chaleur aux jambes. Dans une pièce si grande et si haute, elle serait montée inutilement au plafond !

Il neigea cet hiver là, énormément. Pour aller de la mairie à ma classe, il fallut creuser un chemin dont les parois atteignaient environ 75 cm. Il gela pendant un mois et demi ! La neige tint bon. La température baissa à -17 degrés. En classe, nous restions habillés, notre Godin n'arrivant pas à élever l'air a plus de 10 degrés. C'était

quand même suffisant pour faire fondre la neige des galoches... Nous pataugions sur le carrelage. On écrivait avec les gants.

Dans ma chambre, le thermomètre marquait - 9 degrés !. Je dormais habillée, enveloppée dans ma robe de chambre, avec une épaisse couverture piquée et un édredon de duvet. Le soir, sur mon petit réchaud, je faisais chauffer l'eau de la bouillotte (une bouteille de terre cuite vernissée) que je fourrais dans les draps pour chauffer ma place. Hélas! Un jour que je l'avais mal bouchée, l'eau se vida dans le lit ! Quand je me couchai, ce fut l'horreur. Drap et matelas mouillés et si froids ! Ce fut la seule fois où je perdis courage et me mis à pleurer au bord du lit, assise et grelottante. La solution n'était pas dans le désespoir, et je me repris. Sur le bord du lit, le matelas n'était pas mouillé et j'ai dormi à cheval...

Le lendemain, je démolis la literie pour faire sécher matelas et draps. Avec - 9 degrés dans la chambre, c'était vraiment utopique. Quand je refis le lit, l'humidité n'avait pas disparu. Je mis quelques épaisseurs de torchons pour isoler le drap et pus dormir convenablement. Il fallut attendre le printemps pour sécher complètement le matelas !

Cela me valut une mémorable tournée d'engelures ! J'en avais aux doigts, aux pieds, aux jambes, jusqu'en haut des cuisses. Et ces dernières, je les devais certainement à la chaleur du radiateur sous la table. C'était un endroit trop chaud par rapport au reste de la pièce... On me conseilla de mettre du pétrole dessus, et j'en mis aux pieds, où c'était le plus douloureux. Cela soulageait un peu. Mon oncle Jules, le pharmacien, conseilla de prendre du stérogyl 15, ce qui était plus efficace.

De temps en temps, le maire venait me trouver pour servir d'interprète : j'étais bonne en anglais, et Madame Merlat, notre dernier professeur, qui avait annoté mon bulletin "élève douce et sympathique", m'aurait bien vu continuer dans cette voie. Ayant obtenu une mention "assez bien" et une mention "bien", (aux deux bac.) j'avais droit à une bourse pour préparer une licence. Ce que fit Geneviève, en physique.

Tout un après-midi, nous nous étions promenées dans l'allée commerciale, allant et venant devant la statue de "La Conscience"... ce qui était tout à fait choisi comme endroit !

Geneviève et Garnier (qui voulait faire français à Paris) me chapitraient : « Viens avec nous, on se retrouvera à Paris ; être prof c'est encore mieux qu'un institutrice, c'est une plus belle situation financière aussi ! » Rien n'y fit. J'en avais assez des études. Je voulais utiliser mon savoir en enseignant, et surtout, je voulais des enfants jeunes, pas des jeunes gens. Et puis Paris, le logement... les restrictions toujours... (Une des raisons aussi qui rendit Jacqueline Garnier tuberculeuse...) : non !

J'aimais tout de même bien parler anglais. Chez Rémy venaient des soldats avec qui j'échangeais quelques mots.

A Amiens, beaucoup de familles recevaient des alliés et nous étions de celles-là : des Anglais, des Canadiens vinrent le dimanche. Ils étaient loin de chez eux, et retrouver un foyer leur faisait plaisir. Jacqueline se mettait au piano et on chantait des chansons folkloriques qu'ils nous apprenaient : "O Susanna", "Old folks at

home”, “Mississippi” et des negro spirituals  
“Old folks at home” était la préférée des Canadiens.

A Daours, je fis la connaissance de Monsieur Quevron, un vieil instituteur qui habitait la dernière maison sur la route d'Amiens, au milieu d'un très beau parc. Il m'interpella un jour qu'il était à sa grille, respirant le parfum de l'épine rose qui formait une voûte au-dessus de l'entrée. N'étais-je pas mademoiselle Diaquin ? Ma grand-mère se nommait-elle Marie ? Était-elle d'Englebelmer ? C'était bien cela. Sa femme avait été l'amie de grand-mère. Lui-même l'avait fait danser au bal, il y avait bien longtemps ! Ainsi naquit notre amitié. Il avait écrit un livre d'orthographe dont il me fit profiter. Il aimait discuter sur les méthodes d'enseignement. Il vivait seul avec sa fille - que Christian a bien connue - et qui s'occupait du domaine et élevait une vache pour les besoins actuels. A partir du printemps, j'ai passé chez eux de bonnes soirées, le souper était immuable... et délicieux ! Des œufs cuits à la poêle dans de la crème fraîche, un bon pain maison, une poire conservée de l'automne précédent (Une beurrée Hardy), et un petit verre de vin rouge “de derrière les fagots”, l'expression étant ici au propre et au figuré !

Je m'inscrivis aussi à une nouvelle association : l'UFF - Union des Femmes Françaises) et pour la faire mieux connaître, j'organisais avec l'aide de deux autres maîtresses et d'une charmante vieille dame (Madame Desenlis) une fête pour l'été.

J'en ai gardé le programme (polycopié sur une pâte, comme à l'époque). Madame Desenlis prêta son piano pour accompagner les chants ; Jacqueline viendrait pour

l'occasion. Le transport jusqu'à la salle des fêtes se fit sur un tombereau, aussi arriva-t-il désaccordé ! Ce qui horrifia ma sœur... Mais nous n'avions pas d'autres moyens. Elle fit contre mauvaise fortune bon cœur. Si ses oreilles souffrirent, le public, lui, fut ravi ! Il y avait si longtemps que la salle n'avait servi : c'était un renouveau ! La salle était comble, les applaudissements nourris (Voir le programme joint). Et notre programme long et varié avait fait appel à toute une jeunesse avide de distractions et si heureuse de participer ! Pour corser le tout, j'avais fait venir Christiane Piot qui nous déclama des poèmes d'Aragon, accompagnée à la scie musicale par Georgius. Ce Georgius était le docteur Paul Vasse, son fiancé. Nous eûmes même droit à une musique jouée sur une boîte de speed oléine (huile pour auto !). Il faut dire que Paul était le médecin de garde au cirque d'Amiens, qu'il adorait des artistes de cirque, et était devenu l'ami des clowns, donc Pippo et Grock, internationalement connus (Christiane a toujours leurs photos dans sa salle). Il lui avait appris certains instruments de musique originaux, c'est le moins qu'on puisse dire. La scie avait vraiment un très joli son qui se rapprochait un peu de celui du violon.

Après le très rude hiver, l'été fut beau. Mademoiselle Quevron préparait souvent pour maman un bouquet que je prenais en passant. Les pivoines-buissons étaient merveilleuses... Le bouquet était un peu encombrant à vélo, mais qu'importait !

J'étais en bons termes aussi avec Madame Leulier qui attendait le retour de son mari avec impatience.

Il y avait aux confins du village un baraquement de prisonniers russes... Libérés bien sûr, qui ne pouvaient

encore retourner chez eux. Ils venaient à l'épicerie pour acheter des eaux de Cologne bon marché. Ce n'était pas pour leur toilette, comme notre odorat nous l'indiquait, mais pour boire ! C'était pour eux un succédané de vodka !

J'ai omis de parler du "pédago" que j'avais passé en début d'année scolaire. L'inspecteur venait ( à l'improviste ! ) accompagné de deux directeurs d'école. Il restait une demi-journée pour nous regarder faire classe, nous poser quelques questions et ensuite nous noter. On ne pouvait être titularisé qu'avec le "pédago".

Pour moi, ce fut un lundi. J'étais resté à Daours le dimanche, car j'avais beaucoup de travail. On frappa à ma porte. Un monsieur se présenta : Monsieur Burier, directeur d'école à La Neuville sous Corbie. Il était allé prévenir Madame Leulier que mon "pédago" se passerait le lendemain, lui-même étant convoqué. Gentiment, elle l'avait envoyé chez moi. Il me trouvait en plein travail scolaire et me donna quelques conseils pour les leçons prévues. ; il était très très bienveillant et me dit que sa visite devait rester secrète ! Il faisait froid le lendemain et il avait neigé un peu. L'inspecteur arriva à vélo, zigzaguant assez dangereusement, comme un cycliste débutant. Pendant 3 heures, j'eus contre le paravent trois personnes imperturbables, si figées et muettes que je commençais à me sentir mal à l'aise... Un clin d'œil discret de M. Burier me rendit quelque assurance. L'inspecteur me demanda de faire une leçon de gymnastique. J'avais un CE1 CE2 mixte dont Claude Leulier était une des meilleures élèves. Aussi impressionnées que moi par les visiteurs, elles explosèrent littéralement de joie en sortant dans la cour

et j'eus de la peine à les remettre en rang pour la gymnastique. Elles étaient plus disposées à gambader qu'à obéir aux exercices. La pluie se met à tomber, me sauvant du ridicule. Je me mis à pleurer, discrètement, au moment où mes trois juges m'appelèrent dans la classe déserte. « Qu'avez-vous ? » me dit Aymeric, l'inspecteur. « Je ne suis pas contente de moi ! ». « Eh bien ! Nous, nous sommes contents de vous ! C'est l'essentiel, non ? » Le soulagement fut immédiat. Le 14 attribué était pratiquement le maximum en pédago.

Aymeric essaya de remonter sur son vélo, en s'aidant d'un appui de fenêtre, sous le regard goguenard de quelques grands garçons, dont l'un d'eux offrit charitablement son aide ! Ils le regardèrent partir d'un air dubitatif : « il va se casser la figure » dit l'un d'eux. Je pense qu'il en fût rien...

Daours ! Premier poste, premier logement, première inspection, première fête à organiser ! Ce fut vraiment un départ dans la carrière. Et un départ pour une vie nouvelle car, au printemps, Michel entra dans ma vie. Mais c'est une autre histoire !

Le 1er octobre 1945, monsieur Leulier étant rentré, on me nomma à Bettencourt Saint-Ouen, au CP CE1 . La directrice, madame Martin, avait les grands. Elle était veuve, avec deux enfants, et occupait tout le logement d'école. Elle pouvait vider une pièce, mais m'offrit de m'héberger entièrement : cela lui ferait une compagnie !

Donc je déménageai mes quelques meubles pour les rapatrier à Amiens et je dormis dans une chambre de madame Martin. Je mangeais avec elle et faisais en somme partie de la famille. Cela résolut mes problèmes de chauffage et ceux de ma nourriture... Elle était très amie avec Madame Lainel, épouse du directeur de l'école de Domart-en-Ponthieu (qui faisait cantine et internat... et élevait des cochons !) et celle-ci s'arrangeait pour améliorer notre ordinaire.

Les deux enfants, une fille, Amy, et un garçon, Alain, m'aimaient bien. Amy me racontait à table ses griefs contre la maîtresse, qui était sa mère ! Mais c'était un vrai dédoublement de personnalité : il lui arrivait même de dire à Madame Martin « Tu sais, maman, la maîtresse a donné plein de travail, elle exagère ! » Et c'était sans rire ! Quant à Alain, le pauvre était retardé mental. Il m'avait baptisée "Inette", nom que répétaient Amy et sa mère. Il adorait me voir écrire et préparer ma classe, mais devenait parfois encombrant, et sa mère devait l'éloigner.

Pour aller à Bettencourt, il y avait l'autorail que je prenais jusqu'à Hangest. Je continuais ensuite à vélo pendant neuf kilomètres.

A Daours, j'avais apprécié la gentillesse de la "chef de gare" qui me préparait mon billet, sachant que j'arriverais au dernier moment. A Hangest, l'amabilité des cheminots ne se démentit pas. Je laissais mon vélo à la consigne - que je ne me souviens pas avoir payée - et en revenant d'Amiens, je le trouvais sorti, pneus regonflés, sur le quai. Ils connaissaient mes habitudes. Un jour que j'arrivais en vue du passage à niveau, la nuit tombée - c'était en hiver - l'autorail était prêt à repartir, portières

closes. Je me dis : « c'est fichu, je vais le rater ». Que nenni ! Sifflet à la main, lanterne de l'autre, le chef de gare, scrutant la route, avait vu ma lumière. Il me cria « Vite ! » Laissez votre vélo, on s'en occupera ! ». Je franchis le portillon, appuyai le vélo à la barrière, sautai dans l'autorail dont la porte de tête s'était rouverte, me laissai tomber sur une banquette. Je réalisai alors que j'avais laissé ma valise sur le porte-bagages ! À cet instant, la portière se rouvrit avec un retentissant « Et la valoché ! » Elle vint atterrir à mes pieds après une longue glissade sur le plancher. puis retentit un bon coup de sifflet: le conducteur pouvait démarrer ! Tandis que des voyageurs interloqués consultaient leur montre.

C'est à Bettencourt que je remplaçai madame Martin pour "marier" la fille du maire (en tant que secrétaire de mairie). Pour ce haut fait, je fus invitée au repas de noces, sous un chapiteau. Un repas à la Flaubert avec quantité de viandes - on avait tué veaux, cochons et volailles ! - et pâtisseries. Comme il y avait des années que nous n'en n'avions pas mangé, nos estomacs rétrécis par les privations eurent quelque peine à les digérer !

J'eus là ma deuxième inspection par un inspecteur venu du Centre, qui roulait les r comme un Bourguignon. Il n'était pas intimidant, mais absolument irréaliste. C'est un artiste... La façon dont je faisais classe et les cahiers des élèves ne l'intéressaient pas. Par contre, la couleur vert pâle des murs le choquait, et puis la largeur du liseré de peinture aurait dû être double, chaque élève devait avoir sa petite armoire avec des catalogues ramenés de la

maison, où il pourrait découper des images... Les mamans pourraient donner des laines et des cotons pour le travail manuel. D'ailleurs, mes pinceaux étaient trop fins, ma peinture à l'eau mauvaise, il me fallait des queues de rat en vrai poil et de la gouache...

Restée sans voix devant une telle conscience des réalités de l'époque, j'osai enfin insinuer qu'on ne distribuait plus de catalogues depuis des années, que les restes de laine étaient précieux pour les raccommodages, que la mairie n'avait pas d'argent pour les travaux, et je terminai en lui demandant sa recette de gouache (il la faisait lui-même !), qu'il me donna avec un plaisir évident, mais que je ne fis jamais !

Pour terminer l'inspection, il se rendit aux cabinets de la cour. Ils se limitaient à un trou. L'un d'eux était décoré d'une superbe crotte et il me le signala. Je répondis que, n'ayant pas de femme de service, je ne pouvais accompagner un élève pressé et laisser seuls les quarante autres. Il l'admit, mais j'eus quand même droit sur son rapport à la remarque suivante « doit apprendre aux élèves à faire dans le trou ! ».

Ce valut de grands accès d'hilarité à tous ceux qui en eurent connaissance et m'imaginèrent sans doute en pleine démonstration.

Chez madame Martin, son principal grief fut pour le rempart de cendres édifié tout au long de l'hiver sur le côté de la cour. C'est là qu'on vidait chaque matin les cendriers des deux classes. Elle l'informa qu'à chaque vacance, le garde champêtre l'éliminait. C'était insuffisant pour sa vue offusquée, et le tas de cendres figurait sur le rapport de madame Martin.

Je recevais presque chaque jour une lettre de Michel, soldat depuis le 10 septembre à Rueil Malmaison près de Neuilly (au château de Madrid). Il finit ses "classes" - comme on disait alors - le 27 janvier 1946 à Prin Deyrançon (près de Niort) où il était interprète dans un camp de prisonniers allemands (chargé, en particulier, de lire leur courrier...) À son retour, il fut nommé à Longpré-les-Corps-Saints qui était en autorail l'arrêt suivant le mien. Aussi faisons-nous route ensemble: il venait me chercher pour le train de 6h du matin, ce qui était très dur pour la dormeuse matinale que je suis.

La fin de l'année scolaire arriva. Madame Martin avait préparé une fête à laquelle quelques-uns de mes élèves participaient par des récitations. Une ultime répétition était prévue dans la cour, le dernier jour de classe. Papa s'était arrangé pour venir me chercher avec toutes mes affaires, étant en déplacement dans la région avec son chauffeur monsieur Vromann. Après notre retour d'évacuation s'était créé le ministère de la reconstruction et du logement, le MRL, et papa avait été nommé chef du personnel à Amiens (le MRL était situé rue Jules Barni) et disposait d'une voiture avec chauffeur pendant les heures de travail. Quand il arriva à 5h15 du soir, la répétition avait commencé. J'avais préparé mes affaires. Papa les chargea et m'attendit. Comme le chauffeur devait être rentré pour 6h, il me pressa de venir. Mais madame Martin ne l'entendit pas de cette oreille, et pour une seule récitation non répétée, m'obligea à rester. J'imagine mal le même impératif à notre époque, en dehors des heures scolaires ! Papa fit remarquer que le ciel noir présageait un orage imminent : rien à faire ! Je devais repartir plus tard par l'autorail !

Cinq minutes après le départ de l'auto, les premières gouttes s'écrasèrent sur le sol, et ce fut le sauve-qui-peut. Bien entendu, l'orage fut si violent et prolongé qu'il me fut impossible de prendre mon vélo pour aller à Hangest. Je montai dans ma chambre, et mes joues ruisselaient aussi fort que les carreaux !

C'est que, ce soir-là, avait lieu à Amiens un grand concert dans les Petits Jardins, au kiosque qui est en bas de la rue Charles-Dubois. C'était le premier depuis six ans ! Et Michel serait avec moi ! Je m'en faisais une fête depuis que Papa nous avait obtenu des billets !

Madame Martin fut décontenancée par mon chagrin. Elle n'avait pas mesuré ma déconvenue et la trouvait sûrement disproportionnée. J'avais presque vingt-quatre ans ! Depuis l'âge de dix-sept ans et demi je n'avais pas profité de ma jeunesse, et tout à coup un désespoir m'avait submergé devant ce gâchis.

Je repartis le dimanche matin. J'avais retrouvé Michel, ma famille...j'étais rassérée. Je m'en voulais de ma faiblesse, sachant que bien des situations avaient été plus terribles que la mienne. J'avais crevé l'abcès ! Je n'en voulus pas à madame Martin. Mais il me reste encore aujourd'hui le souvenir intense de cette souffrance.

Nous étions en vacances et nous préparions notre mariage, prévu le 10 septembre. Demande de poste double, bien sûr. A la campagne, l'instituteur était logé et nous n'avions pas de souci de ce côté. C'était appréciable, car la plupart des jeunes mariés devaient habiter chez leurs parents. Il y avait eu tant de démolitions ! Les logements étaient rares. Si après la

guerre en 1914 on relogea les sinistrés dans des “tonneaux” (demi-cylindres en tôle), on les relogea en 1945 dans des baraquements dont certains subsistent à Amiens, boulevard Faidherbe, jusqu'à la fin du siècle ! Donc, nous lisions le Canard, première parution que Michel me fit connaître (et qui servait de prétexte à une visite !) nous nous promenions, nous canotions dans les hortillonnages, et c'était reposant et merveilleux, très romantique aussi... Peu de monde, des canaux très ramifiés, des cultures maraîchères partout, des glissements soyeux de barques, des branches traînant dans l'eau, que l'on devait soulever passage, des jeux de lumière sur l'onde et dans les frondaisons, les gouttes - comme des perles - au bord de la pagaie qui se repose. Un monde de paix, de beauté et de simplicité. Nous louions les barques “A ch'coucou”, café aujourd'hui disparu, dont le nom évoquait l'appel de l'oiseau si souvent entendu dans le lointain.

Je rêvais d'une robe longue, blanche bien sûr. Ma tante Ninie, qui m'aimait beaucoup, (elle “buvait du petit-lait” quand on me prenait pour sa fille à Paris : “elle a tes yeux bleus, Ninie !”) déclara qu'elle s'en chargeait. «Je sais ce que je vais faire : tu seras à la mode ! ». J'eus donc une robe longue en crêpe blanc (voyez la photo) avec des bourrelets de satin brillant aux épaules et un décolleté que je n'appréciais pas. Comment pouvais-je montrer ma déception à quelqu'un qui voulait me faire plaisir et m'offrir cette robe ? Pendant la nuit qui précéda la cérémonie, je me levai, découpai une petite bande de “tulle illusion” qui devait recouvrir mes cheveux, et je la fronçai pour en garnir le décolleté ainsi diminué. Surprise réponds réprobatrice de ma tante mais trop tard pour

retoucher ! Je suspends dise à mon coup le médaillon de ma grand-mère, avec un ruban de velours blanc. Je suis contente du résultat. Ceci me fut encore une leçon de vie. "L'enfer est pavé de bonnes intentions" : j'avais traité ce sujet en dissertation avec Madame Vaydic. Désormais j'ai toujours été très embarrassée pour offrir des "surprises" aux gens. Il faut vraiment les connaître pour offrir ! N'achète pas ce qui te plaît mais ce qui plaira me disais-je. Évidemment le mieux serait de faire coïncider les deux, mais ce n'est pas si facile ! Ma tante reprit ma robe le lendemain pour la faire nettoyer et la revendre : elle avait le sens du commerce. Elle m'offrit en échange un ensemble de "lendemain", rouille, couleur mode, mais couleur que je n'aimais pas. Là encore, on ne m'avait pas consultée. Mais nous avons été élevées dans le respect des adultes, enfin... des plus âgées !

Le repas de noces eut lieu à la maison. Nous étions trente, surtout la famille. Je n'avais pu inviter mes camarades, vu le manque de place et l'impossibilité de coucher beaucoup de monde. Seules étaient là Josette, Janine Bardoux et Christiane Piot avec Paul Vasse. Maman avait pris une "traiteuse" mais papa avait dû battre la campagne pour trouver de la volaille et du beurre, et nos cousins d'Etricourt-Manancourt y avaient participé, ainsi que nos fermiers de Grandcourt les braves Challencon !

Nous avons terminé la journée chez ma belle-mère, rue Louis Thuillier, et avons chanté avec le "quatuors en D majeur" ami de Jacqueline Rau, fait la farandole sur un "funicula" joué au ralenti par la mère de Michel, et dansé dans le salon. Le surlendemain, nous partions en voyage en Alsace avec "Tourisme et travail". Comme souvent,

septembre fut beau et ce fut une réussite.

Nous avons appris notre nomination à Domart-en-Ponthieu pour Michel est à Fransu pour moi. Pour lui, cours complémentaire. Pour moi, classe unique.

Fransu était un village de 175 habitants étiré sur une route bordée de quelques mares. On y arrivait par une côte, entre les pâtures, dominant une forêt. Et d'emblée, je trouvai le site très joli.

L'école était près de l'église et près du château de Monsieur Douville de Franssu. Notre maison, juste en face de la ferme du château. Une maison carrée, sans étage, un couloir central avec l'escalier montant au grenier et l'escalier descendant à la cave. Deux pièces de chaque côté. Derrière, un beau jardin, et au tout au bout, les WC "à la turque" c'est-à-dire un trou, sans chasse d'eau bien sûr. Il y en avait trois deux pour l'école, et un pour nous. J'aimais la campagne, j'étais ravie. Quatre belles pièces, un jardin, l'odeur de la paille chaude, de l'herbe, les chants des coqs, des poules, des canards, des oies qui se promenaient en liberté. Le rêve, quoi !

Maman, qui nous accompagnait pour la première visite, était consternée pour ne pas dire catastrophée mais évitait de le montrer. Elle ne me dit que beaucoup plus tard qu'elle avait pleuré en rentrant à Amiens. Avoir fait faire des études à sa fille pour en arriver là... un coin perdu et aucun confort, même pas un autobus par jour, pour moi qui était habituée à la ville !

Il fallait nous installer. Un vieux poêle flamand retrouvé au grenier fut installé dans la cuisine. Une table et un buffet furent achetés au menuisier de Domart avec six

chaises. Dans la salle: le bureau de Michel et trois plantes (cadeau de mariage) sur la cheminée.

Dans notre chambre: le lit de mes grands-parents, la table de toilette en marbre blanc et ses accessoires. Dans la deuxième chambre, un lit en pitchpin donné par la mère de Michel et une armoire . C'était tout. Mais comme nous avons très peu à ranger, c'était assez. Les cadeaux de mariage ne nous encombraient pas : on avait rien à l'époque, même pas de service à café ! Et j'ai longtemps gardé les six tasses roses (sans sous-tasses) trouvées à Mulhouse. Le peu de batterie de cuisine venait de maman et Jacqueline Rau avait pu me trouver un moulin à légumes (un luxe !) pour les soupes.

Le poêle s'avéra insuffisant et difficile à gérer. Papa m'emmena à Guise, avec un camion des Ponts-et-Chaussées, pour acheter une cuisinière : je verrai toujours cet immense atelier Godin rempli de cuisinières blanches, le premier modèle qu'on refaisait. Là encore, pas question de choisir, il n'y avait qu'un modèle, mais j'étais en admiration. A notre retour, le conseil municipal fut requis pour descendre l'engin qui était en fonte et d'un poids énorme !

Plus tard nous eûmes un Butagaz à deux ronds : le grand confort ! Mais le gros point, c'était l'eau ! Il y avait une citerne avec une pompe derrière la maison, joliment décorée par une ancolie qui persistait à vouloir pousser là. Mais l'eau n'était pas potable et il fallait de temps en temps nettoyer les filtres qui étaient du gravier et du charbon de bois.

L'eau potable était à prendre au château d'eau (à environ 700 m de chez nous). les cultivateurs emplissaient directement leur tonne. Le matin, il arrivait que Jasmin

(un de mes élèves) soit de service pour aller à l'eau. Il frappait sur sa tonne en passant devant la maison et je sortais pour y remplir ma cruche.

Il n'y avait pas non plus d'écoulement d'eau de la maison. Mémé Rite m'avait donné une espèce de table recouverte de zinc et percée d'un trou sur laquelle je faisais ma vaisselle. Mais il fallait jeter l'eau dehors. Avec beaucoup de peine, j'obtins qu'on perçât un trou dans le mur de la cuisine pour y ajuster un tuyau à raccorder à mon évier préhistorique. Quand je devais faire la lessive de couches (c'était des rectangles de toile à l'époque), de langes ( Un linge de coton pour entourer les jambes au-dessus de la couche, qui elle, était entre les jambes et attachée à la taille par une épingle de nourrice - et l'hiver un linge de laine au-dessus du linge de coton). Pour la lessive donc, il fallait remonter le charbon de la cave, surveiller le feu, remplir la lessiveuse à la pompe, la monter sur le feu ( à 2 !) et laisser bouillir, redescendre la lessiveuse, laver au baquet, rincer (dehors, souvent, pour moins salir), tordre à la main, accrocher dans le jardin ou au grenier. Même jeu pour le bain du bébé (mais lui, on ne le laissait pas bouillir !)

Le premier hiver, nous avons eu du givre sur le papier à tapisser de la chambre, givre scintillant qui nous faisait imaginer que nous étions dans une grotte ! Avec l'arrivée du bébé, nous avons pu avoir un petit Godin bleu, bien nécessaire.

Mon école était constituée d'une grande pièce avec des fenêtres sur la rue, et de l'autre côté sur la cour. Bien éclairée donc, ce qui faisait oublier les murs blanc marqués d'auréoles, grises d'humidité. Dans la première année, elle était chauffée par un gros Godin qui n'avait

plus de grille. Un long tableau noir sur une estrade, dans un angle : mon bureau, sorte de chaire à six côtés: trois marches pour y accéder.

Je me trouvais trop éloigné de mes élèves pour l'honorer souvent de ma présence. La ligne les tables : face au tableau, trois rangées : l'une de tables doubles, une autre de tables de quatre, et une de tables doubles.

Les cours étaient les suivants : Section enfantine de 5 à 6 ans, CP, CE1 et CE2, CM1 et CM2, Cours supérieur, et Fin d'études. En tout, j'avais vingt-quatre élèves à l'arrivée. Par la suite, l'effectif diminua jusqu'à 18. Avec le recul du temps, je me demande comment j'arrivais à m'occuper de tout le monde en jonglant avec les programmes, et j'y restai pourtant quatre ans !

Je pense que j'ai accompli là la partie la plus difficile de ma carrière, mais aussi la plus motivante, la plus riche d'expériences humaines. J'avais le "feu sacré". Je me suis investie à fond. Et Fransu restera toujours un moment privilégié dans ma mémoire. Un endroit très cher.

Quand nous sommes arrivés à Fransu, L'institutrice qui partait m'a prévenue : le village est coupé en deux : il y a les partisans du nouveau maire, monsieur Legris, et ceux de l'ancien maire, monsieur Varlet qui a été "débarqué" à la Libération parce qu'on a trouvé qu'il n'avait pas été assez énergique envers les Allemands.

J'ai dit que nous n'entrerions pas dans les querelles de clocher et que je n'écouterai pas les ragots, mais que je jugerai d'après ce que je verrai.

Nous avons réussi, Pachel et moi, à être bien avec tout le monde. nous avons fréquenté les deux maisons

ennemies, sans nous en cacher. Et peu à peu, les tensions ont diminué, et après notre départ, le fils de monsieur Varlet devint l'adjoint de Monsieur Legris.

Peu de gens avaient voyagé. La géographie était un mystère pour les jeunes. Pour enrichir mes leçons, Michel fit le plan d'un évêque que réalisa le menuisier du village. Ainsi, le dimanche après-midi, volets fermés, je pouvais projeter des cartes postales sur un drap blanc, dans ma salle, et les commenter devant mes élèves des cours moyen et supérieur. Sans télé ni cinéma, c'était une vraie récréation ! J'organisais l'été deux sorties mémorables : l'une pour leur faire découvrir la mer, l'autre pour leur faire découvrir Paris. Pour les financer : une fête scolaire en juillet (chants, danses, récitations, pièce "Ch'Patalon" en picard). L'estrade était montée par le fils Legris, les spots étaient faits dans des boîtes de conserve fermées par des papiers colorés, translucides. On exposait les travaux des élèves : dessins, tricot, argile modelée (à acheter, ou à gagner dans une loterie). Des gâteaux étaient vendus lors de la fête du village : tartes faites dans ma cuisine, le jeudi et - pour les plus grandes - cuites dans le four à pain de Madame Varlet. Elles étaient garnies avec les prunes du champ d'Amiens, apportées par mes parents. L'ingéniosité ne m'a jamais fait défaut à cette époque;

Comme le voyage avait lieu le dimanche, des parents pouvaient venir - en payant - ce qui s'avéra difficile, car il y avait les bêtes à traire ! Je plaidai pour Josette Longuet, la grande sœur de Jasmin, et ce ne fut pas facile... mais elle vint avec nous. Mes parents aussi sont venus pour compléter le car, et apporter ainsi leur obole. Nous n'avions pas le téléphone il y en avait un à

l'épicerie-café. J'allais à Amiens retenir un car. Je m'occupais de tout, mais je n'avais pas à rendre compte de ce que je faisais à personne, et devant les paperasses actuelles, je mesure le prix de cette liberté d'action ! Et comme mes déplacements se faisaient en dehors du temps scolaire, je n'en réfèrais même pas à mon inspecteur (ce qui s'avéra un tort pour mon avancement.

Leur faire découvrir la mer fut un bonheur pour moi autant que pour eux.

Pour Paris, Michel servit de guide, pilotant le chauffeur. Pas de discipline à faire dans le car : les élèves étaient subjugués par ce qu'ils découvraient. Pour le repas, j'avais demandé qu'on apporte son casse-croûte. Il y avait encore des cafés où était inscrit "ici on peut apporter son manger". J'en repérai un assez grand pour mon équipe. Chacun sortit sa serviette (en tissu !) et son sandwich... Sauf Reine Lequart qui sortit un saladier, des côtelettes cuites et de quoi assaisonner, sous l'œil ébahi du serveur qui prenait notre commande de boissons. Même les camarades s'exclamaient : « tu vas manger tout ça? ». Elle partagea, un peu gênée ! Mais l'ambiance fut très gaie. Nous avons sans doute l'air péquenot, à Paris surtout, mais on s'en moquait. En tout cas, nous avons laissé les tables impeccables et j'y veillais. Après ces deux voyages, les parents évoluaient et se disaient prêts à nous accompagner si on refaisait.

Quatre ans avec les mêmes élèves... C'était comme mes enfants, on se sentait en famille. J'ai toujours dit "mes enfants" à mes élèves, pendant toute ma carrière; et j'ai toujours agi plus sur l'affectif et la raison, pour m'en faire

obéir, que sur la punition. Il est arrivé qu'un élève, doigt levé, m'appelle "maman", un lapsus étouffé par une main fermant la bouche, et suivi d'un "madame" plus réglementaire. Il est d'ailleurs assez symptomatique que les enfants qui me sont restés les plus attachés n'étaient pas parmi les meilleurs élèves, tant s'en faut ! Mais en classe, il faut un climat. Il y a bien plus à donner qu'un enseignement classique. Il faut la compréhension et la justice. Savoir punir parfois, mais ne jamais rappeler les méfaits, ni montrer la moindre rancune. J'ai rencontré dernièrement dans le bus une ancienne élève. Elle m'a adressé la parole et j'ai dû lui demander son nom. Seul son visage m'était connu. Elle semblait si heureuse de me rencontrer que j'en étais émue. Divorcée, au chômage, élevant un fils en fin d'étude, elle m'a fait le plus beau compliment qui soit, celui qui a résumé mes actions. « Comme nous étions heureuses dans votre classe ! J'en parlais encore récemment avec une de mes anciennes camarades ! »

Donner du bonheur est la chose la plus merveilleuse du monde: bonheur d'être comprise, d'être encouragée, de se savoir soutenue, bonheur de comprendre, de connaître, de progresser par rapport à soi-même sans obligatoirement se comparer aux autres. Bonheur de sentir la bienveillance de celui qui vous dirige...

A Fransu, mes expériences de vie ont été nombreuses. J'ai dû veiller à la propreté de certains enfants sans montrer la moindre discrimination. De temps en temps, je prévenais le samedi : «lundi il y aura visite de propreté». Évidemment, je regardais derrière les oreilles, sous les cheveux, là où les lentes s'accrochaient, bien au chaud !

J'évitais de faire mes remarques à haute voix. Je ne manifestais rien de mes trouvailles. Au village, on se connaît et on se côtoie, c'est facile d'en toucher un mot discret aux parents pour qu'ils agissent, et je n'ai jamais eu la moindre histoire. Une fois, pourtant, une odeur de pieds assez incommodante régnant dans une allée, je prévins que je ferais la visite des pieds. Le lundi, tout le monde arriva, "frais comme un sou neuf". Néanmoins, je fis déchausser chaque élève, et retirer les chaussettes pour voir si les ongles étaient bien coupés et nettoyés. L'un des garçons, souvent peu soigné, avait pour l'occasion mis ses chaussettes blanches des "grandes occasions", ce qui avait fait rire les autres. Il se montra gêné de les défaire, et pour cause : ses pieds étaient affreusement sales et c'est lui qui puait tant ! Éclat de rire de la classe et air contrit du pauvre gars. Pour ne vexer personne, je déclarai : « voilà un garçon de dix ans qui ne sait pas se laver seul ! Et pourtant, à voir ses chaussettes si blanches, on voit que sa maman est propre, et il lui fait honte ! Demain, il va nous montrer qu'il est digne de sa maman ! » Ses pieds étaient roses le lendemain.

Malheureusement il y avait aussi deux sœurs, arrivées la dernière année. Deux orphelines de mère, qui vivaient avec leur père ouvrier agricole et une nombreuse fratrie sous la seule tutelle d'une grande sœur débordée, deux sœurs dont dans l'odeur incommodait leurs voisins de table qui me le confièrent discrètement. Je les retins un soir, sous un prétexte quelconque, et leur demandai d'enlever leur culotte pour me la montrer... Elle était repoussante de saleté, jamais lavée. Je les emmenai chez moi, leur donnai de l'eau et du savon, et leur

montrai comment les laver. Elles me promirent de le faire désormais... Et je leur expliquai aussi qu'il fallait se laver le derrière !

On trouvera peut-être tout cela incroyable, mais n'oublions pas qu'il n'y avait chez elles ni lavabo, ni salle de bain, encore moins de robinet avec eau courante comme maintenant. Il y a eu, sur ce chapitre, un épisode plus comique. Un garçon de sept ans, que sa mère, non mariée, élevait seule, était aussi très négligé. Ne tenant pas compte de mes observations (discrètes !), je lui promis un jour de le laver s'il ne le faisait pas lui-même ! Et je fus obligée d'en arriver là : par un beau jour d'été, je mis à chauffer un baquet d'eau, au soleil, dans ma cour. A la sortie, j'emmenai le garçon, le fis se déshabiller, tremper dans le baquet, et lui montrai comment se savonner, se rincer avec un pot d'eau claire, et s'essuyer seul. D'abord étonné, il sembla trouver l'eau agréable... Sa mère vint à la mairie pour un papier. Elle était très grosse et s'assit pesamment en me disant : « je m'aigris, les gens ne sont pas agréables avec moi ! » (j'avais compris je maigris !). Je lui demandai si son fils lui avait raconté que je l'avais appris à se baigner. « Oui ! Vous avez bien fait, il ne veut jamais se laver et il se sauve. Alors je lui ai dit : si tu ne te laves pas, c'est Madame qui te lavera ! » Sa réaction me laissa sans voix... En tout cas, elle était loin de m'en vouloir ! On n'avait pas l'esprit mal tourné à l'époque. Il y avait aussi Walter Leduc, que sa mère avait eu avec un allemand et qu'elle avait laissé à la grand-mère pour aller travailler à Paris. La pauvre femme avait eu dix enfants. Elle les mettait au monde quasiment seule et, dès qu'elle pouvait se relever, allait au puits tirer l'eau pour tout nettoyer (la femme du maire,

Madame Legris, me l'avait raconté). Malgré le sol de terre battue de sa maison, elle était toujours propre, le chignon bien tiré. La grippe espagnole lui avait pris son mari et quelques enfants. Elle vivait des légumes de son jardin, des œufs de ses poules, de ses lapins, du lait de sa chèvre...

Walter était un beau petit garçon avec de grands yeux pleins d'interrogation. La pauvre femme radotait un peu et Walter lui faisait des niches. Il allait rentrer au CP. quand elle me l'amena, désespérée : « il me fera mourir : il fait pipi au lit, et même plus, je ne fais que laver des tapis..., faites-lui la leçon ! Il faut le punir ». Je l'ai pris à part, je lui ai promis qu'il aurait une récompense à Noël s'il se comportait bien. Je demanderais à sa grand-mère si tout allait mieux. Au CP, il fut très attentif, bras croisés, regards dévorants, avec une soif d'apprendre à lire. A Noël, je donnais un jouet (un camion en bois je crois) à sa grand-mère, en cachette, pour qu'elle le mette dans ses souliers...

Trente ans après, je reçus une petite lettre d'un certain Walter Leduc qui était retourné à Fransu avec femme et enfants, et avait demandé de mes nouvelles. Comme je suis restée en relation avec Paulette Cardon, il avait pu avoir mon adresse. Il me disait qu'il ne m'avait jamais oubliée. Peu de temps après, je devais faire une cure à Royat et je m'avisai que nous passions en voiture à L'Arbresle, où il habitait. J'envoyai une carte de Royat, disant que nous passerions le voir vers 14h. Nous cherchions notre route quand je vis une auto arrêtée sur une bordure et un homme à côté, immobile. Nous nous regardons nous le dépassons, et soudain je dis à Michel : « demi-tour, c'était Walter je crois ». Arrivés à sa hauteur,

nous nous arrêtons, nous nous regardons. Il dit : « Madame Rau ? Je vous avais reconnue ! ». Et moi, j'avais reconnu son regard, car il n'avait plus rien de commun avec le petit garçon de six ans et cet homme de trente-six ans !! Il nous a ramenés chez lui. Sa femme était au travail, ses enfants en classe. Seul le chien nous a accueilli. Walter nous a fait du café, nous avons échangé des souvenirs. Il plaignait sa pauvre grand-mère qu'il avait tant fatiguée quand il était petit et reconnaissait tous ses mérites. Il m'a dit : « Je vous aurais reconnue, n'importe où : vous avez été mon premier Noël ! »

De l'importance des souvenirs d'enfance !

J'avais aussi, au CP, un certain Jean-Claude Jérôme. Son vrai nom était Jérôme de Duranty. Sa mère avait supprimé la particule. Elle était la fille du menuisier ébéniste Arcade, avait travaillé au château d'Houdencourt, fait la connaissance du frère de la châtelaine, un garçon sauvage et renfermé, l'avait épousé... Je ne l'ai jamais vu : quand nous allions chez Arcade, un très brave homme, il se terrait dans une pièce dont il ne sortait pas. Jamais il ne se montrait dans les rues du village. Donc, sa femme ne vivait que pour son fils. Femme de tête, courageuse et intelligente, elle était bien obligée d'admettre que le pauvre Jean-Claude avait le caractère de son père : aucune confiance en lui, peureux, et peu de moyens intellectuels. Par ailleurs un gentil enfant. Malgré l'aide de sa mère, il était difficile de lui apprendre quelque chose.

Il y avait encore la famille Caplier : dix enfants et un père garde-champêtre. Des enfants gentils, propres, polis, mais qui préféraient "aller à l'herbe pour les lapins" plutôt que d'étudier. Ce qu'ils essayaient de faire sans

enthousiasme ! J'avais l'habitude, quand je sentais les élèves fatigués ou inattentifs, de dire : « laissez vos cahiers, debout, on chante ! » Tous aussitôt retrouvaient bonne humeur et tonus. A l'époque, j'avais encore une voix agréable et j'adorais chanter . Je leur apprenais beaucoup de chants. Et mes braves Caplier aimaient cela ! Nous chantions devant le monument aux morts, des chants patriotiques, le 11 novembre, le 14 juillet... J'entends encore l'aîné des Caplier s'époumoner « bien moins jaloux de leur verdure » (au lieu de vertu ), mais je n'ai jamais pu le corriger. Dans son enthousiasme, il oubliait la faute...

Caplier était un brave homme qui adorait ses enfants, avait eu sept filles avant les trois garçons. Il aidait sa femme à la maison, car il l'aimait beaucoup aussi et la respectait pour la belle progéniture qu'elle lui avait donnée. Elle attendait un onzième enfant. L'accouchement se déclencha une nuit, s'avérant difficile. Caplier enfourcha son vélo pour aller chercher le médecin le plus proche. Hélas, l'enfant, trop gros, trop longtemps au passage, mourut en arrivant... Caplier arriva chez nous, les yeux rouges: ce bébé était le plus beau qu'il ait jamais eu, et il n'en n'aurait aucun souvenir. Alors il venait demander à Michel s'il pouvait venir le photographe. Dominant mon émotion, je les suivis. Le bébé reposait dans son berceau, presque souriant, reposé, potelé, un petit ange ! J'étais sidérée. Michel n'avait pas de flash... Comment l'avoir nettement dans la pénombre de la chambre ? Alors j'ai dit, timidement, le cœur battant, tellement ma demande me semblait difficile : « est-ce que la maman pourrait le prendre dans ses bras, et sortir sur le pas de la porte ? ». J'avais

l'impression d'un sacrilège. Elle accepta facilement et nous avons photographié les deux parents, avec cette maman presque souriante tenant son enfant mort dans ses bras; un enfant qui paraissait s'être endormi, mais qui n'avait rien d'un nouveau-né. Il aurait pu avoir trois mois ! C'était surréaliste, hors du temps. La photo fut réussie et encadrée sur la cheminée de leur cuisine.

Ce bon Caplier avait remarqué la conduite suspecte du vacher du château. Ce Doré était un grand gaillard à la mine peu commode qui avait été engagé pour s'occuper de la cinquantaine de vaches de Monsieur de Fransu. Il était marié en deuxième noce avec une femme peut agréable elle aussi, qui avait un bébé. Au foyer, il y avait aussi un garçon de onze ans, Serge, né d'un premier mariage du père. Il arriva en classe en cours d'année. C'était un enfant assez chétif, au teint jaune, avec de grands yeux noirs apeurés. Je le fis s'asseoir en bordure d'allée. A chaque fois que je passais tout près, il avait un mouvement instinctif pour se protéger la tête de son bras. Cela m'inquiétait. Je lui ai dit que je n'avais pas l'habitude de frapper des élèves comme il pouvait le constater et que j'étais prête à lui expliquer ce qu'il ne me comprenait pas. Peu à peu, il prit confiance, mais, souvent j'observais sur le bois de la table la trace de ses mains moites dont il contrôlait mal le tremblement.

Un jour il fut absent. J'envoyai un camarade réticent en demander la cause chez lui. Il fut reçu assez désagréablement : Serge n'était pas là... on ne savait pas où il était. J'en parlai au maire, lui confiant mes remarques. Il s'enquit auprès de son adjoint, Monsieur de Fransu. Serge fut absent trois jours, retrouvé près d'un abreuvoir dont il buvait l'eau. Il s'était nourri de pommes

tombées. Le père me dit que c'était un fugueur, il avait l'habitude. A moi, cette habitude ne disait rien qui vaille, à Caplier non plus. Un jour qu'il portait un papier chez le vacher, reçu sur le pas de porte, il eut quand même le temps d'apercevoir l'enfant enchaîné au pied de la table. Il vint me le raconter. Lui comme moi, nous avons ouvert l'œil... et les oreilles, car il y avait des rumeurs. Je guettai la sortie du troupeau, à 5h du matin. Serge était au milieu des bêtes et le père frappait sur lui comme sur des échines, sans raison apparente. Je m'aperçus ainsi que le petit faisait des litières au lieu du père, et cinquante bêtes, ça représentait quelques fourchées de paille souillée à sortir sur le tas, dans la cour !! Pris par le temps, il n'avait pas de déjeuner. Madame Cardon soignait Jean Raymond pendant la classe. Je lui demandai de préparer un bol de chocolat et des tartines beurrées pour que Serge puisse manger en vitesse quand je l'envoyais porter un papier chez moi. Un alibi, bien sûr, pour éviter les cancans.

Le ton s'envenima entre Doré et Caplier qui avait fait des remontrances. Un jour, Serge eut l'arcade sourcilière ouverte. Madame de Fransu fit venir le médecin (le nôtre aussi). Je courus à la voiture pour lui demander des nouvelles de Serge : quelques points de suture. La cause ? Il s'était cogné à un robinet... Je lui ai dit que je ne le croyais pas, que cet enfant était en danger. Il éluda d'un geste évasif. J'étais outrée.

Caplier agit. Il en parla à la gendarmerie qui fit une enquête. Caplier fut le seul à vouloir signer ses constatations. Je fis de même. Le village murmurait contre Doré, mais la peur l'emportait : il avait promis de brûler la maison de ses accusateurs! Il avait même

menacé d'embrocher de sa fourche ceux qui lui nuiraient (dont Maurice de Fransu, le fils aîné !). Monsieur Legris, lui-même, était très ennuyé et n'osait trop prendre parti. J'avoue que les bras m'en tombaient... Et j'ai parlé de ces menaces aux gendarmes qui n'avaient pu avoir les témoignages de gens qui, pourtant, ne se privaient pas de dénoncer la conduite du vacher. On retira Serge à son père, on le plaça à l'Assistance et je n'ai jamais pu avoir de ses nouvelles. Top secret à l'époque. Dans quelle famille avait-il échoué, était-il mieux traité ? J'ai souffert de ne pas le savoir.

Son départ de Fransu mérite le récit. Un jour, dans le calme du village, résonna le galop fulgurant d'un cheval qui traversa toute la commune. Un train d'enfer qui alerta mes élèves et fit dire à Jasmin : « en voilà un qui va emballer son cheval ! ». Soudain, retour du galop. Doré, sur son cheval écumant, arrive dans notre cour, saute à terre, ouvre la porte à toute volée.

Sur son banc, les yeux agrandis de peur, Serge était plus livide encore que de coutume. Certaines filles commencèrent à pleurer sans bruit. Le silence était épais, la tension palpable. Cravache à la main, Doré cherchait son fils des yeux : « je viens te chercher ».

Je descendis les marches de l'estrade, m'avançai le cœur battant, les genoux faibles, mais droite comme un i et, d'une voix ferme mais non agressive, je dis : « Monsieur Doré, on ne rentre pas ainsi dans une classe sans frapper, sans saluer ! Il n'y a d'ailleurs que deux personnes qui soient autorisées, le maire et l'inspecteur. »

Hélas ! Coup de théâtre ! Sans doute ne s'attendait-il pas à cela : une femme de 1,57m qui lui tenait tête avec

calme et détermination, à lui, la terreur du village ! Il tomba à genoux, bras étendus. « Viens, mon fils, viens dans mes bras, on veut te prendre à moi ! » Le fils en question ne bougeait pas, paralysé de terreur. et les élèves n'en revenaient pas d'assister à une telle comédie. Les larmes coulaient en silence. J'ai ajouté : « Monsieur Doré, nous sortons bientôt. Votre fils va rentrer chez vous dans une demi-heure ». Et le père, de plus en plus comédien : « Oui mon fils, viens manger, je vais te préparer ton foie de veau... » avec un trémolo dans la voix. La scène était devenue grotesque, on passait de la tragédie à la pantalonnade ! Serge fut emmené ce midi là. On était mercredi, jour au Michel partait à vélo de Domart pour Long, où il prenait le train pour Amiens, et de là pour Lille où il poursuivait ses études d'allemand le jeudi. Le soir, j'étais donc seule avec Jean Raymond qui avait un an. Je n'avais pas revu Doré, qui était en rage, m'avait-on rapporté. Je n'étais pas tranquille. Je fermai bien les volets et les verrous de la porte. J'entendis des pas, lourds, de pieds bottés, monter mes trois marches ; on ne frappa pas. J'entendis un déclic : un fusil ? Je n'en menais pas large. J'ai entendu tourner longtemps dans la nuit autour de la maison. Anxieuse, je n'ai pas fermé l'œil. Le lendemain matin, le troupeau est sorti, Doré en serre-file. Il m'a à peine saluée. J'ai fait de même, tâchant de prendre un air assuré. J'étais quand même contente de retrouver Michel le vendredi soir !

Mais il ne faudrait pas croire que je n'avais que de mauvais élèves. J'avais en particulier un bon cours moyen avec Ghislaine Duvauchelle, Ghislaine Varlet, Lucette Biget, Paulette Cardon, Jasmin Longuet, Evrard

Sellier et Gilbert Capron, le fils du garde-chasse de Monsieur de Ribeaucourt, qui était le Comte de Berny ([?]) Grâce à ce dernier, nous savions où se trouvait la harde de chevreuils, et le samedi après-midi nous pouvions aller au bois de Ribeaucourt et essayer de les surprendre. Les filles emmenaient leur couture, les garçons leur matériel de dessin, et il n'y avait aucune discipline à faire, chacun sachant que le moindre bruit les aurait alertés. On se prenait pour des Sioux ! Quel plaisir si on les voyait s'enfuir dans le sentier, en bondissant avec une élasticité incroyable, leur petite queue blanche comme un cataphote ! Et il y avait tant à découvrir dans la forêt ! C'était une mine pour les leçons de choses. En automne il y avait tant de petits agarics roses que j'en fis des conserves, une année. Un bocal si bien clos que je ne pus jamais l'ouvrir et qui resta comme un trophée dans mon armoire, et il finit à la poubelle, des années après, vu sa vétusté). Malheureusement, ces sorties furent peu nombreuses, question de temps (au sens météo et au sens durée !).

Sur Fransu, je pourrais écrire un volume entier. Le village n'était pas grand et l'histoire de chacun était connue de tous. Je ne raconterai que quelques anecdotes.

Paulette Cardon était une charmante enfant, intelligente et sérieuse. Elle avait une malformation de la hanche qui l'avait obligée de venir en classe allongée sur un lit roulant (comme les malades de Berck ) Elle avait été opérée et enfin libérée d'un plâtre qu'elle avait supporté avec résignation. Quand j'arrivai à Fransu, elle était debout. Pour ma première fête scolaire, je la choisis comme "ballerine" pour danser des pas de ma composition, sur la musique du printemps de

Mendelssohn. Pas de chaussons, mais des socquettes blanches, un tutu en papier crépon et une couronne de fleurs sur les cheveux (naturellement frisés). infiniment gracieuse ! Et si mes pas étaient loin d'être académiques, du moins fût-elle applaudie chaudement. Et pour elle, c'était comme une revanche sur le sort.

Paulette, dont la maman soignait Jean Raymond pendant que j'étais en classe, n'a jamais cessé de m'écrire. Elle va avoir soixante-cinq ans [en 2000 ?] et n'oublie jamais les vœux de Nouvel An. Elle s'est mariée, n'a pas eu d'enfant, a vécu près de sa maman (son père avait quitté le domicile conjugal...) qui, pour vivre, a élevé des enfants de l'assistance qu'elle a aimés comme les siens et qui lui ont été reconnaissants. Elle a bâti une petite maison très fleurie près de l'école, en face du château.

Jasmin était intelligent, mais l'orthographe le faisait souffrir et les zéros en dictée le rendaient malheureux. Je lui expliquais ses fautes et lui demandais d'écrire dix fois les mots d'usage. Un jour il me sortit un cahier : « c'est mon cahier pour les fautes, j'écris des mots 50 fois ! » Je lui ai dit que ce n'était pas nécessaire. « Si, c'est pour me punir, et je les retiendrai mieux ». C'est le seul que j'aie jamais vu se punir ainsi. Le résultat fut à la hauteur de son obstination. Au certificat d'études, il fit une faute seulement.

En hiver, le gel fut fort en 1949 [ou 1950 ?]. Il y avait un vieux garçon nommé Révillon qui élevait des abeilles. Il vint me trouver, désolé : ses ruches n'avaient plus de quoi subsister, il fallait donner du sucre aux abeilles. Seulement, voilà, il n'y avait pas de ticket de rationnement pour elles ! Maman avait réussi à avoir du sucre par ma tante Suzanne je crois, et Jean Raymond

en avait assez avec la carte. Je donnai un kilo de sucre et je devins "celle qui a sauvé mes abeilles". L'été, j'eus droit à une bouteille d'hydromel et quand Révillon épousa une veuve, il eut un fils qu'il nomma Jean-Raymond. Cela ne s'invente pas !

Il y avait au village une tchécoslovaque, madame Loisel, qui élevait un chevreau comme les autres élevaient un cochon. C'était pour saler, et avoir de la viande en plus des tickets de rationnement. Le recensement était fait à la mairie, mais la guerre étant finie, on fermait les yeux.

Un jour, Michel invita ses collègues de Domart à souper à la maison. Je faisais classe et n'avait guère le temps, ni ce qu'il fallait ! C'était en été. Grosse salade du jardin et omelette étaient à disposition ; aurais-je le temps de faire un gâteau ? Justement madame Loisel venait à la mairie (chez nous, en fait). Je lui demandai une idée de gâteau vite fait. « Ne vous en occupez pas, je vous en apporterai un ! ». Et le soir, nous eûmes droit à un gâteau énorme à la farine de noisettes (qu'elle écrasait elle-même) accompagné d'une chantilly qui arracha des cris d'émerveillement à tous mes invités. Je crois que je n'avais jamais mangé quelque chose d'aussi savoureux. Et à chaque fois que mes parents venaient, je trouvais derrière mon volet de cuisine un gros pot de crème fraîche et quelques fruits du jardin.

De même, quand un cultivateur tuait le cochon, il apportait un morceau de viande ou des côtelettes, voire du boudin. C'était la coutume. Monsieur Varlet, l'ancien maire, posait souvent sur mon appui de fenêtre un panier de légumes qu'il venait d'arracher. Tout cela était bienvenu, car à part le café-épicerie, il n'y avait aucun magasin. Nous fûmes invités à la communion de sa

petite-fille, mon élève Ghislaine. Madame Varlet était une femme intelligente et très courageuse au travail. Elle œuvrait autant qu'un ouvrier agricole, conduisant les charrettes, trayant, jardinant, cuisinant... Pour la communion, c'est elle qui avait fait des gâteaux battus (et Dieu sait comme c'est long et difficile à réussir !) pour servir le pain bénit à tout le village. Pour nous, il y en eut deux gros que je pus conserver une semaine sans qu'il soit rassis. C'est dire la qualité !

Avant la cérémonie, nous étions réunis devant le porche, chacun dans ses habits de fête. Nous bavardions avec Monsieur et Madame Varlet, quand soudain, monsieur Varlet, gaffeur comme pas un, dit à sa femme : « Ma femme, vous avez une raie noire au cou ! ». Sans se démonter, Madame Varlet répondit: «J'ai pourtant essayé de l'avoir à l'eau de javel ! » Sans commentaire ! N'empêche que cette femme, que j'estimais hautement, parlait très bien et écrivait de même. Ne l'avais-je pas trouvée un jour, écrivant une lettre dans sa cuisine, le dictionnaire à portée de main, «pour vérifier que je ne fais pas de faute aux mots d'usage » me dit-elle. Chapeau !

Monsieur Legris, le maire actuel, avait une femme qui était une vraie maîtresse de maison, une cuisinière émérite et une jardinière hors pair, et s'appelait Fénéla ! Le fils était à l'Ecole Centrale, et la fille (avec qui je correspond une fois par an) à l'école de Grignon. Robert m'aidait pour mes fêtes scolaires quand il était en vacances. Il était devenu maire de Mouzon et conseiller général, directeur des usines Sommer,, mais c'était un garçon très simple, serviable et réservé. Nous étions de temps en temps invités à manger ou à prendre le

dessert, et il nous donnait aussi des fruits ou des légumes. Fréquentant les deux maires de la même manière, nous avons contribué au retour au calme de la commune, je dirais même à sa réunification. Monsieur de Fransu, adjoint au maire, était un homme sympathique. Sa femme, œuvrant pour la Croix Rouge, était plus stricte et affichait même une certaine morgue. Elle surveillait son mari qui avait un certain penchant pour la "dive bouteille", qu'il partageait démocratiquement avec ses ouvriers agricoles. Le matin, l'épicière préparait un "tout-ensemble" pour les champs (un peu de café avec beaucoup de gnôle), destiné au châtelain et à son équipe. Pour déjouer la surveillance de son épouse, monsieur de Fransu fit un jour prendre la bouteille par Paulette, qui était bien innocente en la matière. La châtelaine, qui guettait, demanda à Paulette : « pour qui la bouteille ? » et l'autre : « pour Monsieur ! ». Une gifle, et la bouteille fut confisquée. Paulette arriva en pleurant à l'école. C'est ainsi que je fus au courant. Monsieur de Fransu devait faire une cure à Vichy tous les ans. Sitôt rentré, il faisait passer le goût de l'eau avec quelques verres de gnôle, comme Michel et moi avions pu le constater. Un jour où il nous offrit de nous ramener de Domart à Fransu dans sa jeep, nous ne fûmes rassuré qu'une fois descendus ! C'est dire aussi que ce brave homme n'était pas de taille à dominer son irascible vacher. Ce dernier fut un jour la cause d'une épidémie dans le village.

Une nuée de mouches envahit la maison, nous étions en plein été. Les plafonds en étaient couverts. Le lait que je faisais soigneusement bouillir et couvrais aussitôt, arrivait encore à en être souillé je ne sais comment. Jean-

Raymond attrapa la diarrhée, et bientôt le bruit courut que tous les petits-enfants avaient la même chose. Les mamans étaient inquiètes, le docteur perplexe. Lacteol, eau de riz, eau de carottes... tout cela était bien, mais comment combattre les mouches ? Et pourquoi toutes ces mouches ? La chaleur était une explication insuffisante.

Jasmin en découvrit la raison. Il avait pour mission de piéger les taupes dans mon jardin, et il adorait cela. De plus, il récoltait leur peau qu'il revendait au marchand de peaux de lapin et s'en faisait de l'argent de poche. Il eut la curiosité de pénétrer dans la pâture de Monsieur de Fransu pour regarder derrière les WC de l'école, car l'odeur ambiante lui paraissait anormale. Des veaux morts se putréfiaient à l'air libre ! Aussitôt, j'avertis le maire qui se rendit chez son adjoint. Monsieur de Fransu n'était pas au courant de l'épidémie dans son troupeau, Doré pensant ainsi cacher les pertes... J'exigeai que les bêtes mortes soient enterrées dans de la chaux, le maire m'appuya, et ce fut fait. Je n'ai pas su ce qu'avait pensé de l'affaire madame de Fransu, pilier de la Croix Rouge... Mémé vint chercher Jean Raymond que la déshydratation affaiblissait beaucoup, et l'emmena à Amiens pour le soigner.

À propos de troupeau, le châtelain avait aussi un troupeau de moutons qu'il vendit pour assurer les frais du mariage de sa fille "Mademoiselle Paule", une jeune fille charmante à tous points de vue, mais qu'on mariait contre son gré car il lui fallait épouser un conte pour rester dans la noblesse ! Sa mère y tenait. Quand le comte de Neuville vint signer les papiers à la Mairie, je lui trouvai un visage bien couperosé... Malgré son jeune

âge, mademoiselle Paule l'épousa en grande pompe. La pâture qui jouxtait la maison se couvrit d'autos rutilantes d'où sortaient des personnes enchapeautées, en robe longue, et non moins rutilantes de bijoux. Un équipage de cors de chasse ouvrit la marche d'un défilé somptueux derrière une mariée ennuagée de tulle. Les cors jouèrent aussi dans l'église. Bien sûr, tout le village était invité, et nous y étions aussi.

Le vin d'honneur au château se composait de champagne et de brioche . Un peu maigre pour un thé d'apparat. A six heures du soir, on frappa à ma porte. Monsieur Maurice, le fils aîné du châtelain, venait me demander si je pouvais lui vendre quelques œufs. Éberluée, je lui dis que j'en avais quelques-uns de mes poules, mais pas suffisamment. J'insinuai qu'il en trouverait dans une ferme. « Impossible, nous avons tout ramassé pour faire les brioches, et je voudrais bien faire une omelette à mes beaux-parents avant qu'ils ne repartent » me fut-il répondu. J'étais sidérée, il n'y avait donc pas eu de repas de mariage ! Tous ces gens s'étaient déplacés pour le décorum.

Quelque temps plus tard, madame Maurice (Marie-Antoinette d'Hespel) vint à la maison pour quelques papiers. Je buvais une tasse de thé. Elle accepta avec plaisir de m'accompagner. Elle me dit : « savez-vous que je vous envie ? Vous êtes indépendante, vous gagnez votre vie... Moi, je dépends de mes beaux-parents qui paient mon mari comme un ouvrier agricole et beaucoup en nature ». Elle ajouta : « Heureusement que mes parents m'aident ! ». Se méfier des apparences !

J'en eus encore un autre exemple avec le château d'Houdencourt. C'était l'autre château du village, bâti au

creux d'une vallée sèche, entouré de collines boisées: un endroit idyllique. C'est ainsi que l'avait jugé d'ailleurs Bernadette Grace, petite parisienne amoureuse du fils "Cleveland" du châtelain. Elle y était venue une première fois au printemps, au moment où les pommiers en fleurs sont d'immenses bouquets roses, et elle était tombée sous le charme. Le châtelain était un anglais qui avait épousé la fille de Monsieur de Duranty, le propriétaire du château. Le ménage avait divorcé, madame s'était enfuie au Venezuela avec ses deux fils, puis s'était remariée avec son anglais, pour la deuxième fois donc. Monsieur Grace avait la prestance du Major Thompson. Pendant le divorce, il était retourné en Angleterre. Après le remariage, il avait fait venir Mrs Bliss, une Anglaise grande et sèche, mais fort aimable, comme gouvernante. En réalité, il se promenait avec elle tandis que l'épouse restait au château et aidait aux travaux des champs. La première fois que je l'ai rencontrée, en allant voir Bernadette, je vis une vieille femme au dos arrondi, une botte de foin en équilibre, vêtue d'un tablier de coton fort usagé, et je la pris pour une servante. Je lui demandai la maison de Bernadette, près du château. Elle me l'indiqua et me demanda si j'étais la nouvelle institutrice, avec une amabilité de bon aloi qui rappelait la grande dame qu'elle avait dû être étant jeune. Bernadette avait été marraine de guerre de Cleveland. Elle fit sa connaissance à la Libération. Après ces années de guerre, tous avaient besoin d'amour et de bonheur. Ils s'épousèrent. Mais Bernadette vécut, comme Marie-Antoinette, avec un ouvrier agricole mal rétribué, à l'aide de subsides envoyés par ses parents et sa sœur dont je vais conter rapidement l'histoire.

Elle avait épousé un jeune agrégé qui faisait partie de la Résistance et qui était de tendance communiste, ce que n'appréciaient pas ses parents. Contre leur gré, elle l'avait épousé, dans le Massif Central où il campait entre deux témoins. Le jour même, il était appelé en mission. Elle ne le revit jamais: il était porté disparu. Son chagrin fut immense. Sa marraine l'emmena au Venezuela, à Caracas, pour lui changer les idées. Elle y enseigna le français. Plus tard, elle fut professeur à Washington et eut une belle situation. Elle ne s'est jamais remariée, mais a été le soutien moral et financier de sa sœur. Bernadette ne fut pas heureuse avec Cleveland qui était un caractère faible et très coureur. Elle eut six enfants, dans deux filles qui moururent bébé, la troisième résista mais, hémophile, nécessita beaucoup de soins et d'inquiétudes...

Isolée, dans son domaine isolé, Bernadette se confia à moi, et nous sommes restées amies jusqu'à sa mort, à Paris, où elle a terminé sa vie près de sa sœur, dans un bel appartement de l'avenue des Ternes.

Arriva aussi à Fransu, à cause des difficultés de logement, le percepteur de Domart : monsieur Gourmelen, avec sa femme et ses deux petites filles Dany et Fanchette. Madame Gourmelen était très sociable, et nous fîmes vite connaissance. Elle mit ses connaissances médicales au service des gens du village, exécutant les ordonnances du médecin. Elle attendait un bébé. Elle accoucha à Amiens, à la clinique Perdu, près de chez Mémé. Le petit garçon est mort en venant au monde. Elle eut beaucoup de chagrin et, bretonne isolée en Picardie par les hasards de l'administration, fut un peu

soulagée par l'aide que je lui apportai en venant à la clinique pour veiller au linge et lui soutenir le moral. Cet épisode scella notre amitié qui dure toujours.

L'abbé Dancoisne officiait à l'église de Fransu. Ne nous voyant pas à la messe, il vint nous saluer à la maison, sans parler religion. Il me demanda s'il serait possible d'avoir les enfants de chœur au moment des enterrements ou des mariages pendant les heures scolaires, le cas échéant. Je lui répondis que je n'y serais pas opposée si j'étais prévenue afin d'arranger l'emploi du temps, et si c'était un peu avant la sortie de la classe. Il acquiesça, et je dois dire que nous avons toujours vécu en bonne intelligence. Il me rendit visite quand je fus alitée, il loua fort mon enseignement lors du serment des communions (auquel j'assistai, puisque nous étions invités chez Ghislaine Varlet ). Et Mademoiselle Paule me remercia pour la belle messe de Noël donnée à l'église par les élèves à qui elle avait fait répéter (à mon insu) les jolis chants de Noël appris en classe. Ce jour-là, nous étions à Amiens. Bref, chacun resta avec ses idées, mais la paix régna entre l'Église et l'École laïque, ce qui n'était pas si courant à l'époque. Et nos amis de Fransu, qui tous fréquentaient assidûment l'Église, ne nous firent jamais la moindre allusion désagréable. Un bel exemple de tolérance de part et d'autre !

Au CE2, en arrivant, j'avais aussi Ghislain et Ghislaine Duvauchelle, Ghislain l'espiègle et Ghislaine la sage et timide, qui étaient frère et sœur. C'est dans la ferme de leurs parents que j'achetais le beurre, un beurre exceptionnel, si proprement malaxé qu'il se gardait deux à trois semaines à la cave (il n'y avait pas de frigidaire...)

sans rancir le moins du monde; et son goût de noisette était inimitable. Jean-Raymond était très capricieux pour manger, il avait peu d'appétit. Il fallait le distraire pour qu'il ouvre la bouche. J'avais découvert qu'une tartine de beurre avec du camembert, arrosé d'eau rosie et d'une goutte de vin, lui plaisait. Assez incongru pour un petit bonhomme de deux ans ! Ghislain arrivait en avance, de son plein gré, pour alimenter Jean-Raymond qui trouvait très agréable de se faire apateler par Ghislain qui lui enfournait les morceaux de tartines beaucoup plus vite que je n'aurais pu le faire. (Lors de notre rencontre avec Ghislain à Fransu, il y a quelques années, un Ghislain que je confondis avec son père au même âge, il me rappela ses petites séances de nourrissage qui l'amusaient tellement et qui l'investissaient de ma confiance, ce qui n'était pas rien aux yeux des autres !) Il nous emmena chez lui, nous offrit boisson et gâteau, et nous accompagna chez sa sœur, en face de chez lui. Tout comme celle des Biget, Cardon, Longuet, Lequart... Leur famille s'était bien enracinée au pays. Lucette Biget avait bien pleuré quand j'avais annoncé mon départ à la classe. Elle me le rappelait encore quand je lui rendis visite (Elle avait épousé Jasmin).

J'ai omis de raconter mes expériences de fermière affranchie. Il y avait un petit poulailler au fond du jardin. Il consistait en un petit édicule avec un perchoir (genre d'échelle à larges barreaux) ouvert sur 2 m<sup>2</sup> de terrain grillagé. Pour que Jean Raymond ait les meilleurs œufs, j'élevais là trois ou quatre poules. Il y avait une "coucou de Malines", cailloutée grise et blanc comme on disait à la campagne, une bleue de Hollande, noire à reflets

bleus, et un superbe coq au panache rutilant de toutes les couleurs. On m'avait aussi fait don d'un petit "cayen", fier et arrogant, qui n'hésitait pas à défier le gros coq avec les accents guerriers de son chant aigrelet. Je nourrissais mes poules aux grains, rien que du blé, et par un trou du grillage, elles s'en allaient "pâture" dans le pré voisin. Au coucher du soleil, si elles n'étaient pas rentrées, quelques plou plou plou gloussés par moi les faisais accourir à toutes pattes, gourmandes qu'elles étaient de la belle pluie de grains blancs que je leur distribuais. Inutile de préciser que c'était une des distractions favorites de Jean-Raymond. Un hiver, donc, une poule manquait à l'appel. J'eus beau m'égosiller et moduler de la plus belle façon, il manquait une poule. De même, le lendemain matin et tous les jours qui suivirent, personne ne l'avait vue et j'en fis mon deuil.

Or, un matin de janvier, il gela à pierre fendre, Jasmin - qui réfléchissait sur un problème en regardant vers la fenêtre - s'exclama soudain : « Madame, venez voir ! ». Traversant la cour, suivie de douze poussins, ma poule se promenait, en quête de nourriture ! En un clin d'œil, toute la classe était aux fenêtres : un tel spectacle, en plein hiver, c'était incroyable. Il fallut récupérer la vagabonde et sa progéniture qui risquait de mourir de froid. Une grande caisse en bois, garnie de paille, fut installée à côté de ma cuisinière, sur le manteau de la cheminée ; et toute la famille y resta jusqu'à ce que le fin duvet soit remplacé par les premières plumes. Alors, tous réintégrèrent le poulailler au fond du jardin.

Jasmin trouva le mot de l'énigme. Il alla fureter dans une grange désaffectée près de l'école, et parmi les ballots de paille oubliés découvrit un creux douillet où ma poule

était allée pondre régulièrement et couvrir ses œufs quand la douzaine fut atteinte. Ce qui était le nombre qu'on mettait en général à couvrir. Savait-elle compter ? Sûrement pas ! Mais l'instinct et l'expérience sont intelligents.

L'histoire ne s'arrête pas là. Quelques mois après, Mémé Rite vint passer un weekend. Il faisait très beau, nous avons fait une belle promenade au bois de Ribeaucourt et nous sommes rentrés quand le jour déclinait. Je préparai le souper avant de m'occuper de mes volailles. Quand j' arrivai au poulailler, il manquait les douze poulets. Mes "plou plou" n'attirèrent personne. Tout juste s'ils firent cligner l'œil des poules déjà perchées, la tête sous l'aile. Bon ! Nous allons souper; nous verrons bien demain matin : « npsfqqa » comme le disait Geneviève quand nous étions contrariées (= "ne pas s'en faire quoi qu'il arrive"). La nuit était tombée et l'heure du coucher arrivée. Mémé ouvre la porte de sa chambre, allume, et s'exclame : « Venez voir ! » Le lit avait quatre boules aux extrémités et sur chacune d'elles dormait un poulet, la tête sous l'aile, en toute innocence. La fenêtre était restée entrouverte, en chicane avec les volets mi-clos. Ils avaient dû voler au-dessus du grillage du jardin, puis sur l'appui de fenêtre et entrer dans la maison dont ils gardaient le souvenir. Mais les autres ?

C'est alors que je voulus accrocher mon gilet au portemanteau du couloir (un croisillon de bambou à douze têtes) : sur les huit têtes des deuxième et troisième rang, une boule de plumes ! Mes poulets y dormaient. Nous avons donc circulé près d'eux, appelé en vain, sans qu'aucun n'ait émis le moindre gloussement ! Nous les avons laissé dormir ainsi

jusqu'au lendemain matin, nous contentant de décrocher les vêtements du premier rang, au cas où ils les auraient décorés.

J'ajouterai que je n'ai jamais pu en tuer un ! Pas plus que les quelques lapins que j'avais élevés dans le clapier de la cour.

Je demandai un jour à Jasmin de me tuer le gros coq, car Ninie venait et je n'avais pas de viande... Je le mis à rôtir et Ninie s'en délectait à l'avance, l'odeur était alléchante ! Mais quand je voulus le découper, il était si dur que je ne le pus pas. étonnée... Ninie me demanda l'âge de ce poulet. "C'est un coq que j'ai depuis trois ans " dis-je ingénument. Exclamation de Ninie : " ça ne m'étonne pas !". Le coq fut remis à cuire, en cocotte cette fois et, ayant mitonné toute l'après-midi sur le coin de la cuisinière, se révéla mangeable le soir.

Fransu est devenu un village propre. c'est mares ont été comblées, les bas-côtés et la place de l'église sont bien tondus, les cours de fermes sont fleuries et débarrassées de leurs tas de fumier. La campagne ressemble de plus en plus à la ville ! Alphonse Allais ne croyez pas si bien dire en énonçant : « il faut bâtir les villes à la campagne ! ». Ce n'est plus une boutade.

Les quatre années de Fransu ont été les plus actives de notre vie. Je me demande aujourd'hui comment j'arrivais à tout mener de front : l'école, Jean-Raymond, la cuisine, la lessive, le jardinage, la couture, le courrier... (J'écrivais toutes les semaines à mes parents et à ma belle-mère) etc. Il est vrai que nous ne sortions jamais (sauf en vacances), que nous n'étions jamais couchés avant minuit. Michel partageait son temps entre la classe ( à

Domart en Ponthieu, à cinq km à vélo sur une route parsemée de nids de poule), ses études d'allemand, le secrétariat de la mairie et les jeudis à la faculté de Lille. Il passa le CAPES au bout de trois ans et fut reçu premier sur la liste supplémentaire, avec la mention "encourageant pour l'an prochain", ce qui s'avéra exact. J'étais jeune, il est vrai, avec une volonté d'agir après les étouffantes années de guerre. Je me sentais débordante de générosité au sens étymologique du mot. Au bout de ces quatre ans, j'étais très fatiguée. Je dûs faire des piqûres de calcibronat qui m'occasionnèrent un abcès dans la cuisse (piqûres faites par Bernadette Grace, faute d'infirmière). Je dus arrêter quelques jours, mais je repris vite, par faute de remplaçante. J'étais à peu près remise quand m'arriva une inspection que je n'ai jamais oubliée et qui paraîtra assez surréaliste aux yeux d'un enseignant actuel.

C'était un vendredi, jour où Michel n'allait pas à Domart : il avait moins d'heures qu'un instituteur. Mais il travaillait le samedi entier. Comme moi. sa classe se terminait comme toujours à 12h30. Il était 13h30. On frappe à la porte de notre maison. J'ouvre et me trouve en face de l'inspecteur (Monsieur Emrick qui m'avait fait passer le pédago et qui m'avait inspectée à Fransu la première année, estimant l'école "en de bonnes mains"). Sans me dire bonjour, il me montra son pantalon crotté dans le bas. « Regardez mon pantalon ! En voilà un pays sale ! » J'étais sans voix.

« Pourquoi l'école n'est-elle pas ouverte ? »

« Mais Monsieur l'Inspecteur, la rentrée et à 14h30 ! -

« On m'a dit 13h30 ! » -

« Lors de la conférence pédagogique, vous avez noté les

heures de chaque école et j'ai bien dit 12h30 - 14h30 ! »  
« Donnez-moi la clé et allez me chercher les élèves, je n'ai qu'une heure à rester ! »

Michel était arrivé sur le seuil entre-temps, c'est à lui que s'adressait l'ordre d'aller chercher des élèves... Bête et discipliné comme on l'était à l'époque, nous obtempérâmes. Nous n'avions pas fini notre repas mais la faim était coupée !

Voilà donc Michel à vélo, pour appeler de ferme en ferme des enfants qui étaient à table pour la plupart...

J'arrivai la première dans ma classe pour m'entendre dire qu'elle était sale, qu'il y avait de la poussière sur le bureau, et sur l'abat-jour.

« Notre poêle n'a pas de grille. Quand on le tisonne, la cendre tombe par terre et vole... Nous n'avons pas de femme de service, et les plus grands font le ménage le soir sous ma surveillance... »

Les élèves arrivaient un par un et s'asseyaient, interdits. Quand j'en eus une dizaine, il me demanda de commencer la leçon aux CM1. C'était la leçon de sciences-naturelles. Mais il fallait occuper les CP. Hâtivement, je les groupai devant le tableau de lecture pour qu'ils relisent avant de copier. L'inspecteur étant pressé, j'aidais un peu au déchiffrement. La leçon de sciences fut écourtée... Il était l'heure. Elle avait duré dix minutes ! Il partit de très mauvaise humeur, me disant que la classe ne marchait pas bien du tout. Je lui ai dit de demander à la Mairie et aux parents ce qu'ils pensaient de moi et du travail de leurs enfants. Sèchement, il me répondit, avec quel mépris ! « Ils n'y connaissent rien. »

Deux jours après, je recevais un compte-rendu d'inspection, absolument incendiaire : la classe ne faisait

rien, il y avait de la poussière jusque sur le bureau, je soufflais aux petits qui ne savaient pas lire... Les rubriques actions post- et périscolaires étaient en blanc... Ma note passait de 13 à 10 points. Trois points de moins : je serais digne du livre des records ! J'étais effondrée, je pleurais... et je gardais pour moi cette infamie !

Et puis, 48 heures après, je retrouvai mon énergie et ma combativité. Après tout ce que j'avais fait, je ne pouvais pas céder à la calomnie. Je pris ma plus belle plume pour écrire à l'inspecteur tout ce qu'il

n'avait pas eu le temps de noter : les fêtes, les voyages scolaires, la bibliothèque, l'orientation des plus âgés dans différentes filières, l'école d'agriculture, l'école du bâtiment, le certificat d'études, les bourses pour entrée en sixième, etc. Y compris ma reprise rapide de la classe par faute de remplaçante.

Quand il était arrivé, il devait avoir été invité à manger chez le directeur de Michel (je l'ai su plus tard). Michel - qui préparait le CAPES - avait refusé de faire le remplacement de surveillant ce vendredi là - ce qui était tout à fait dans son droit - mais cela avait fortement contrarié le directeur. Et je ne crois pas me tromper en disant que j'ai compris d'où venait l'attitude d'Emrick. Toujours est-il que je reçus une réponse où il me disait qu'il était prêt à revenir me voir et à modifier son point de vue, et cela, sur un ton fort courtois.

Éloignés de la ville, sans moyen de transport quotidien, sans téléphone personnel, il ne m'était même pas venu à l'idée d'alerter mon syndicat. J'étais également si peu préoccupée d'avancement et d'honneur que je n'avais pas signalé à l'Inspection tous les déplacements et fêtes puisque je les faisais le dimanche, donc en dehors du

temps scolaire. Ça ne me semblait pas nécessaire. Que j'étais naïve et inexpérimentée dans ce domaine ! J'étais donc un peu rassérénée. Fin mai se déclencha une épidémie de rougeole qui atteignit presque tous les élèves. Ce qui entraînait une absence de 18 jours d'éviction obligatoire pour chaque malade. J'écrivis à Emrick pour lui signaler les faits et que, pour l'instant, je me retrouvais avec quelques élèves seulement... Ceci pour qu'il ne risque pas d'arriver et de se mettre encore dans une humeur noire parce que je lui aurais fait perdre son temps. Et la fin de l'année scolaire arriva sans qu'il revint.

Michel fut reçu au CAPES, et nommé à Hazebrouck. Il nous fallait trouver un logement là-bas et quitter le nôtre. Monsieur Tillier, dont on venait de fermer la classe à 4 km de Fransu, fut nommé à ma place. Il vint me voir, courtoisement, me demandant quand je pensais partir. Bien sûr, je ne pouvais donner une date exacte, mais comme il pouvait garder son ancien logement, n'étant pas remplacé et continuant de faire le secrétariat de mairie, il n'y avait pas d'urgence... Or, quelques jours après, sa femme arriva avec ses bocaux de conserves et je dus lui libérer un placard de la cuisine. Elle voulait absolument emménager pour la rentrée !

À Hazebrouck, Michel n'avait pas trouvé de location. N'oublions pas que nous étions en 1950, et qu'il y avait beaucoup à rebâtir ! Il trouva une chambre chez le commissaire priseur. Un oncle de Jasmin, vieux garçon, nous prêta deux pièces vides pour y entreposer nos meubles. Nous décidâmes que je prendrais un an sans solde "pour convenances personnelles", ce qui me permit de me retourner un peu. Jean-Raymond et moi sommes

restés rue Charles Dubois jusqu'au mois de janvier 1951. Nous avons fini par trouver une petite maison neuve, route de Bailleul, dans un lotissement neuf. Nous avons déménagé en plein hiver, il neigeait... Ma "traite" (notre bahut picard acheté par Michel chez un antiquaire d'Hangest) avait pris l'humidité dans son garde-meubles de fortune. La chaleur de monde rue dur ce matin le c'est un peu trop vite peut-être, d'où les fentes entre les planches point qu'importe ! Il tient encore le coup et nous y tenons beaucoup pour tout ce qu'il représente d'histoire et d'habileté manuel.

Notre nouveau logement me semblait confortable, bien que ne comportant ni chauffage central ni salle de bain. Mais j'avais l'eau froide sur l'évier de l'arrière-cuisine qui jouxtait une petite cuisine où ma cuisinière tenait un cinquième de la pièce. Il y avait une belle salle qui méritait l'achat du Dru Jasmin . Ce poêle de la famille des salamandres était un feu continu qui nous rendit de grands services. Il était à l'époque à la pointe du progrès pour la consommation de charbon et pour l'esthétique. Nous avons donc, en bas, une salle et une cuisine avec arrière cuisine ; en haut, 2 chambres et un petit débarras où Michel fit son bureau. par ailleurs, une cave et un grenier. derrière la maison, un petit jardin que j'ai eu plaisir à fleurir et qui me réserve à une surprise de taille, c'est le cas de le dire : Je semai autour d'un massif rond, au centre du jardin, du gazon japonais dont j'aimais les petites fleurs délicates dans un tapis vert. Les premières couches sortirent, mais à ma stupéfaction, grandissaient toujours ! Bientôt un mètre de haut ! Et pas du tout la verdure du gazon... Et j'eus bientôt un vrai buisson de pavots roses que je dus ceinturer d'une ficelle pour qu'il

ne s'effondre pas ! Il y avait eu une erreur dans la mise en sachet. Quand la maison fut bien rodée et Jean Raymond allant sur ses quatre ans, je demandai un poste à Hazebrouck. J'allai trouver l'inspecteur pour me présenter et - ne connaissant pas mon dossier, qui passait d'une académie à l'autre sans que nous n'en ayons connaissance - je résolus de lui raconter ma dernière inspection, afin qu'il ne s'étonnât pas de ma baisse de trois points. Il eut l'air sidéré, et me dit simplement « Quand on n'a pas le temps de faire une inspection, on fait un bulletin de visite rapide et on ne note pas. Mais à voir son air il ne devait pas avoir eu connaissance de mon dossier... Ou alors, Emrick avait retiré son rapport. Je ne le saurai jamais. Plus tard, à Arras, j'ai renouvelé ma démarche auprès de Monsieur Descamps. Je n'avais pas honte, et j'étais devenue autrement combative. Lui aussi parut sidéré. Il m'inspecta quinze jours après ma reprise (cette fois après cinq ans d'absence...), À l'improviste aussi, bien sûr ! Il fut très satisfait, me mit un 14, et par la suite, me fit toujours passer au "grand choix" pour rattraper mon retard, ce qui me permit de terminer au 11e échelon, comme chacun l'espère. Les Palmes Académiques me furent attribuées, chevalier d'abord, puis officier (comme Michel !)

Oubliée, cette grande injustice au début de ma carrière ? Non. Elle m'a aidée à m'affirmer, à savoir défendre mon bon droit. J'ai eu beaucoup de mal à l'avalier, mais elle a dû être formatrice pour ma personnalité, c'est pourquoi j'ai voulu la raconter.

Mais repassons à d'autres anecdotes , qui toutes ont pour but , non pas de raconter ma vie, mais de montrer des différences avec la vie actuelle.

J'obtins un poste en maternelle : 56 élèves, dans un baraquement préfabriqué, chauffé par un poêle à colonne à anneaux, en fonte, au milieu de la classe. C'était relativement proche de notre quartier, J'acceptai d'autant mieux que je pouvais emmener Jean-Raymond avec moi. Il entra dans la classe de la directrice qui avait les 4 ans, les 5 ans et jusqu'à 6 ans, auxquels elle apprenait à compter et à lire avec la "méthode globale", préconisée par une inspectrice très moderne. Ce qui ne l'empêchait pas de cacher une pile de syllabaires qu'elle ne distribuait que le soir et ramassait le matin... Ni vu ni connu de l'inspectrice qui admirait ses résultats, mais ne se doutait pas du soutien de la bonne vieille méthode alphabétique. Le tout faisait donc une méthode mixte, qui portait ses fruits ! J'avais les 2 ans à 4 ans et demi. Petites tables, petits fauteuils, mais peu d'allées, vu le nombre, et je devais souvent les enjamber. Pas de salle de repos, bien sûr, juste un lit de secours dans un coin, vulgaire toile tendue entre quatre montants de bois repliables. Ni draps, ni oreillers. Donc les petits dormaient sur leur table, la tête appuyée sur leurs petits bras. Une femme de service pour les deux classes, qui totalisait 110 élèves. En principe, on n'acceptait que les enfants propres, c'est-à-dire sachant réclamer pour aller aux toilettes (les mêmes que pour les grands de l'école primaire...dont nous partagions la cour. On s'arrangeait pour différer les heures de récréation.) J'avais quand même une petite blondinette toute bouclée qui s'oubliait tous les jours sur son fauteuil. On lui faisait les gros yeux, et elle se mettait à pleurer, ce qui n'arrangeait rien : Alice devait nettoyer. La directrice en parlait à la maman mais ne la renvoyait pas...

Pour occuper tout ce petit monde, je devais faire avec les moyens du bord ! Des jeux individuels avec des découpages, du carton vernis, des collages, des restes de tissus, de laines etc; etc. Tous ces jeux éducatifs qui, par la suite, ont servi à Christian, à mes petits-enfants (et même aux enfants Charbonnel ), vous les trouverez au grenier, dans le placard réservé aux enfants. Se dire que je n'étais pas couchée avant 1h du matin ! Mais j'aimais ce que je faisais. Le problème était de vérifier tous les soirs, en classe, que chaque jeu reste complet !

Faute de bon charbon, on remplissait le poêle de "schlamm", une poussière de charbon que l'on mouillait pour l'agglomérer. Au début, après l'allumage matinal, le poêle fumait, une fumée rousse, malodorante. Il fallait aérer, et si cela ne suffisait pas, faire quelques tours de cour pendant qu'elle s'évacuait. Un matin, je venais de déposer mes affaires sur le bureau quand le poêle explosa, projetant sa porte sur une table et son charbon un peu partout. Heureusement, les petits n'étaient pas encore entrés en classe ! Nettoyage, réparation de porte... Et le poêle reprit son service coûte que coûte ! Moi qui suis maintenant DDEN et qui visite des écoles où on se plaint de n'avoir pas encore le fax, où les doléances portent sur les toiles d'araignées extérieures, je mesure le chemin parcouru. Tant de progrès, et toujours des insatisfaits... Fin 1952, j'étais enceinte de Christian. J'avais acheté un vélomoteur : un solex qui me permettait de gagner du temps le matin en emmenant Jean Raymond dans son siège sur le porte-bagages. Il gelait et ventait. J'avais mis un pantalon de suédine que maman m'avait fait faire pendant la guerre pour aller à Daours à vélo. Mine consternée de ma directrice :

« vous allez faire classe en pantalon ! C'est très mal vu ! Si l'inspectrice vient, vous aurez un blâme ! ». J'ai répondu : « Je suis enceinte, je suis à vélo et il gèle ! Je trouve normal de mettre un pantalon ! ».

- « moi, ça m'est égal, mais je vous aurai prévenue ! » me fut-il répondu.

J'ai tenu bon, et je n'ai pas été inspectée. On avait vraiment une idée bizarre de la décence à cette époque ! L'une de mes petites élèves somnolait toute la journée. Je pensais qu'elle dormait mal la nuit. Un jour, je remarquai que ses mains pelaient à l'intérieur des paumes. J'en parlai à la directrice et demandai à voir la maman qui travaillait. Elle me dit que la petite était très fatiguée par la classe, car elle dormait dès le retour à la maison. Je lui dis qu'elle dormait aussi en classe, et de plus en plus... Elle passait l'après-midi sur le lit pliant sans réagir. Je fis part de mes inquiétudes, signalai les mains qui pelaient et insistai pour qu'elle voie un médecin. Elle vint me remercier quelque chose après : on avait diagnostiqué une maladie rare, l'acrodynie, un manque de force qui peu à peu conduisait à la mort. La petite s'en sortit. Le traitement n'était pas banal. Entre autres choses, il lui fallait chaque matin aller aux abattoirs avec son grand-père et y boire un verre de sang de cheval frais ! Elle acceptait, mais sans doute ne lui disait-on pas ce que c'était. Je ne la revis pas en classe : le traitement dura plusieurs mois. Puis ce fut moi qui fus en congé de maternité.

Christian naquit en juin, avec quinze jours de retard. J'accouchai cette fois la maternité, et sous l'œil de du papa, comme on le fait maintenant. Une heure après mon arrivée, le bébé était là et j'étais soulagée, car mon

premier accouchement “à l'ancienne” avait été très difficile.

### Cahier 3.

J'avais terminé ma première grossesse à Amiens chez mes parents et jusqu'au bout, j'étais en pleine forme. La veille de l'accouchement (attendu pour le 28 février) mais qui eut lieu le 5 mars, j'étais allée en ville à pied, car il faisait très beau. A l'époque, on accouchait chez soi, avec l'aide d'une sage-femme. Nous avons donc contacté Madame Granger, une infirmière qui habitait dans le haut de la rue et avait très bonne réputation. Le médecin qui avait suivi ma grossesse sans histoire était le docteur Colin, qui habitait non loin, rue de Bray.

Dans la nuit du 4 au 5 mars, j'éprouvai les premières douleurs, rien de terrible. Maman m'avait prévenue pour me rassurer : « on appelle cela le “mal joli”, car tout de suite après on se sent tellement soulagée et heureuse ! » C'est ce qu'on lui avait dit à elle aussi quand elle m'avait eue aux forceps ! Mais elle se voulait apaisée et apaisante.

On avait descendu un sommier et son matelas dans la salle pour plus de commodité. Je somnolais, calme. A 5h du matin, on jugea utile de prévenir Colin et l'infirmière. Dilatation du col commencée, normal, il revint vers 6h, ça continuait, il demanda à s'allonger sur le lit de mes parents en attendant... Madame Granger est revenue voir entre deux piqûres qu'elle faisait à domicile. A midi, situation inchangée, dilatation maximum, mais pas de poussée. Madame Granger voulait ouvrir la poche des eaux... Il n'y avait pas d'eau ! Colin devenait de plus en

plus soucieux, et moi de plus en plus souffrante. Il repartit dîner. A 14h, le statu quo ! Je n'en pouvais plus et lui déclarai « on ne laisserait pas une bête souffrir comme cela ! » il paraissait très préoccupé. Il se décida : « on va préparer ce qu'il faut dans la cuisine ». Papa n'était pas reparti au bureau et il fut très utile. Des étrières furent placés au bout de la table, sur laquelle on m'allongea . J'y mis les pieds, aussitôt papa m'appliqua du chloroforme sur le nez. Je n'ai rien vu de la naissance, je n'ai pas entendu le premier cri du bébé... J'ai repris conscience quelques minutes et j'ai entendu Colin dire à papa : « remettez le tampon, il faut que je sorte la délivrance ». J'ai perdu conscience, et je me suis retrouvée dans le lit. Madame Granger a sorti un poupon du berceau : « c'est un beau petit garçon ». Prévenant une question possible, Colin ajouta, en massant le crâne du bébé : « son crâne est allongé à cause des forceps, mais dans 48 heures il n'y paraîtra plus ! ». Mon bébé avait des cheveux tirant sur le roux, il dormait, j'avais hâte de le prendre dans mes bras. « Pas tout de suite, on vous a mis une planche sous le corps, et il va falloir y rester allongée trois jours, mais tout va bien ! ». Colin partie, l'infirmière aussi, maman s'assit près de mon lit, épuisée. Je murmurai : « j'ai toujours aussi mal » « cela va passer ».

Le lendemain soir, on retourna chercher le Docteur Colin : j'avais une vessie énorme, mais il m'était impossible d'uriner... Cela faisait presque 48 heures. Madame Colin dit que son mari passerait me sonder dès que possible, mais qu'elle ne voulait pas le réveiller : il avait dû supprimer ses consultations, étant rentré épuisé ! À ma grande honte, ma vessie se vida soudain

dans le lit. Maman accourue me disait : «Ce n'est rien ! Tant mieux, on ne te sondera pas ! ».

Il nous avoua plus tard que j'étais le deuxième cas de sa carrière... un accouchement sec et un enfant cordonné deux fois ! Il avait dû le décorder, le retournant à la main, avant de le sortir... Vive le chloroforme !

Pendant tout ce temps, Michel rongea son frein dans le salon ou le Docteur Colin l'avait relégué. Il ne voulait pas du père, vues les circonstances. Il craignait d'avoir un évanouissement en plus ! Il n'aurait pu faire face. Pour mes parents, c'était différent, ils savaient ce qu'était un accouchement. Il n'empêche qu'il leur avait fallu un fameux cran pour assister à tout cela, et même participer, jusqu'à ma sœur qui révisait dans sa chambre et que Colin appela pour aller d'urgence chez le pharmacien proche pour acheter des "catgut". Des fils en boyaux de chat dont il avait besoin pour me recoudre (j'étais déchirée jusqu'à l'anus) et qui se résorberaient peu à peu : Il était important qu'on n'ait pas besoin de les enlever, ce qui aurait été difficile et douloureux.

Ma montée de lait se faisait, mes seins devenaient douloureux, mais Jean-Raymond ne voulait pas téter. On lui donnait des petites cuillères d'eau sucrée... Il pesait 3 kilos 500 à l'arrivée, était bien vivant, et Jacqueline devait le surveiller, gigotant sur le lit, enroulé dans une serviette, tandis qu'on s'occupait de moi. Au bout d'une semaine, il avait perdu 500 grammes ! Et moi, je faisais une lymphangite du sein ; avec 41 degrés de fièvre, je voyais tout à travers un voile rouge. Le Docteur Colin parla des sulfamides découvertes par Fourneau. On m'en administra, évitant ainsi l'abcès. J'avais une bonne couche d'Antiphlogistine chaude sur la poitrine, et une

bande Velpeau bien serrée ! Quand je vois tous les soins actuels de remise en forme, je mesure, là encore, les progrès survenus.

Je suis finalement restée seize jours avant de poser un pied par terre. Mon bébé a fini par téter. Mais pendant des mois (six mois !), j'ai dû tirer le reste de mon lait au tire-lait, le garder tiède, et le redonner à la cuillère. Le médecin tenait à ce que je le nourrisse au moins six mois, et il interdisait le biberon auquel le bébé se serait habitué trop vite. Bref, bébé poussa régulièrement, et Michel se faisait un plaisir de le poser sur la balance Roberval en utilisant les objets qui lui tombaient sous la main. Il avait grand succès auprès de ses collègues quand il annonçait que bébé avait grossi d'un taille-crayon, d'une gomme etc. Ce qui justifiera plus tard le "Obar, papa" de Jean Raymond, qui avait entendu les copains de son père le traitaient de jobard !

Je n'ai pas dit combien j'étais émue à la vue de bébé. Michel se souvient que je répétais comme une litanie «mon petit bébé mon petit bébé». Nous avons pensé l'appeler Jean mais c'était trop court avec Rau. Réalisant alors que deux Raymond l'avaient aidé à naître (papa et de docteur), je l'appelai Jean-Raymond. Je l'ai expliqué au docteur Colin qui me dit : j'ai un fils qui s'appelle Jean-Raymond.

Je ne sus jamais combien coûtait cet accouchement. Quand j'ai voulu régler Colin, il me dit qu'il n'avait pas eu le temps de faire les comptes ! Je revins à la charge au cours des visites postnatales jusqu'au jour où il me dit d'un air presque excédé « Vous trouvez que vous n'avez pas assez payé comme ça ? » Ceci se passe de commentaires. Il faisait partie de ces médecins pour qui

la médecine est un sacerdoce.

Il m'avait dit «vous pourriez avoir un deuxième accouchement tout à fait normal, mais il faudra attendre au moins cinq ans »

Nous avons attendu cinq ans, et Christian est né après une heure de douleurs et d'efforts, mais sans une déchirure, à la maternité d'Hazebrouck cette fois. Le docteur Samsoën - qui avait suivi ma grossesse - était passé en coup de vent dans la salle de travail : « tout va bien ! » m'avait-il dit. Le brave Colin avait vu juste.

De ce deuxième accouchement me reste en mémoire le magnifique tapis d'Orient qui se dessina sur le plafond quand le bébé sortit. «C'est un garçon » me dit la sage-femme, et moi, à moitié groggy : répondre « je voulais une fille ». Ce qui entraîna la réaction suivante : « je vous le remets ? ». Je me mis à rire et bien sûr, j'avais hâte de le prendre contre moi. A quelque temps de là, j'allais faire des courses en ville et emprunter la passerelle de la gare, je me surpris, au sommet de la courbe, humant le vent, et me murmurant avec l'impression d'avoir conquis le monde : « Mes deux fils ! ».

Pour élever Christian, J'ai pris cinq ans de congé (pour disponibilité, sans solde) et ne l'ai jamais regretté. Ces moments délicieux de la petite enfance, de l'éveil d'un enfant, ne se retrouvent jamais.

La première année était plus que nécessaire : Jean Raymond me fit successivement scarlatine, rougeole, et coqueluche ! La scarlatine nécessitait à l'époque quarante jours d'isolement. Christian resta donc dans notre chambre, et je ne l'approchais qu'après avoir changé de blouse et mis un masque sur le nez et la

bouche, bien qu'on m'ait dit que la maladie ne s'attrape pas si jeune. Mais lui était au biberon. Je n'avais pas voulu recommencer le jeu épuisant de l'allaitement au sein et à la cuillère !

Jean Raymond pouvait ainsi se promener dans sa chambre ou en bas. Il fallut ensuite désinfecter la chambre, comme on l'avait fait autrefois pour ma diphtérie : hermétiquement close (collants aux fenêtres). Un service spécialisé vint y faire dégager un gaz soufré. Quarante-huit heures sans ouvrir.

À quatre mois, Christian fit une laryngite. Michel était parti à Amiens avec Jean Raymond pour la Toussaint. Bébé se mit à respirer si bruyamment qu'on l'entendait au bout du couloir. Je fis appeler le médecin par le café du coin : nous n'avions pas le téléphone. Il vint et demanda à un spécialiste ORL de passer. La laryngite, pas grave en soi, obstrue les larynx trop petits des bébés qui risquent l'asphyxie. Il m'apporta son propre appareil à aérosol, une sorte d'alambic dont il m'expliqua le fonctionnement : je devais tenir un entonnoir devant le nez du bébé tandis qu'il fonctionnait. J'y passai la nuit. Le docteur Cadart repassa le lendemain : j'avais bien fait. Je pouvais arrêter, quelques ultimes séances suffiraient. Quand Michel rentra, ignorant l'incident, j'étais dans un état second à cause de cette nuit blanche et de l'anxiété. Si je raconte tout cela aujourd'hui (j'ai 81 ans !) c'est pour qu'on mesure tous les progrès et la chance qu'on a d'avoir le téléphone, des services d'urgence, des vaccins contre les maladies infantiles etc.

Si Christian fut vite guéri, qu'il échappa à la scarlatine et à la rougeole, il contracta quand même la coqueluche, si contagieuse. (On toussait comme un coq, d'où le nom...

et c'était très facile à reconnaître et très pénible à entendre).

On disait qu'un changement d'air, soit en altitude, soit à la mer, pouvait hâter la guérison. Même en avion disaient-on... Nous fîmes un séjour à Berck et, l'été arrivant, tout rentra dans l'ordre.

Pendant tout ce temps, Michel étudiait pour passer l'agrégation : levé à 5h, il allait faire un tour à vélo puis potassait avant de partir faire cours. Et le jeudi, c'était la faculté à Lille. Il fut reçu du premier coup, mais il faut dire qu'il avait mis du temps pour préparer son diplôme qui lui permettait de passer le concours.

Les jeunes étudiants ont bien du travail pour étudier, mais rares sont ceux qui exercent en même temps un métier. Le pourraient-ils d'ailleurs... En tout cas, cette agrégation était bien méritée ! Et elle entraîna sa nomination à un nouveau poste, à Arras.

Michel n'imaginait pas réussir et il était fatigué du rythme soutenu qu'il s'imposait : nous sommes partis en vacances à Fouras, plage au sud de la Vendée. Nous avons loué un chalet donnant sur une plage (il y en avait trois). Papa était allé à Paris pour son travail au MRL (Ministère de la Reconstruction et du Logement) et, sans rien dire, était allé attendre l'affichage des résultats. C'était long ... L'heure du train approchait, Il vit passer un professeur, se permit de demander si l'affichage tarderait encore...

« Pour qui et vous ici ? »

« Pour mon beau-fils, Michel Rau » Alors le professeur Moret lui mit la main sur l'épaule : « il est reçu ! c'est un de mes élèves, il a bien travaillé, félicitez-le pour moi ! ».

Papa n'était pas peu fier et heureux. Il nous posta tout de suite un mot à Paris, et c'est par lui que nous avons appris ce succès. J'y ai cru tout de suite, mais Michel, prudent, attendait quand même confirmation écrite du jury. C'est avant de partir d'Hazebrouck que Michel avait eu à faire le discours des prix, et pour ce faire, d'emprunter une toge, avec une écharpe garnie d'une patte de lapin, comme je l'ai photographié dans notre petit jardin.

Je n'ai pas regretté Hazebrouck : je me suis toujours sentie "à l'étranger" avec la manie qu'avaient les gens de parler flamand dès que j'arrivais dans une boutique, alors qu'ils parlaient français avant de m'apercevoir. Il y avait les Flamands et les autres. Les commerçants étaient aimables, incitant toujours à prendre un bonbon dans le bocal réservé aux clients, mais les clients établissaient des distances... Leur amabilité préliminaire était destinée à satisfaire leur curiosité, ensuite ils vous ignoraient. J'avais quand même de bons rapports avec la famille Dewaele dans le mari était un copain de faculté de Michel. Ce furent nos seuls amis, avec une dame de la Somme qui s'était installée dans un commerce proche, mais qui dut céder sa boutique pour les raisons que j'ai expliquées.

Il faut dire que si on ne mettait pas sa literie à l'air tous les matins sur l'appui de fenêtre, on était sales. De même, si on n'essuyait pas ses appuis de fenêtre extérieurs tous les matins... Les flamands sont très propres, c'est indéniable, et ils en tirent une grande fierté et aussi de la rivalité !

Il paraît que la mentalité a beaucoup changé depuis, tant

mieux !

Je fis quand même un adepte parmi mes voisins: un vieux garçon, coiffeur pour hommes, qui un jour, sur son pas de porte, montra sa main très enflée à un voisin : il soufflait et souffrait le martyre, n'arrivait plus à dormir. Je regardai sa main, lui prescrivis un bain dans l'eau chaude et je revins lui faire une application d'Antiphlogistine (utilisée pour ma lymphangite). Il fut soulagé, J'en mis encore le lendemain, et la main dégonfla. Il clama à tout venant que je l'avais sauvé ! Et comme il était pauvre, il me fit cadeau d'un lilas blanc de son jardin : c'est celui que j'ai toujours devant la porte-fenêtre à Arras !